HISTOIRE SECRETTE DES FEMMES GALANTES DE L'ANTIQUITÉ...

HISTOIRE SECRETTE DES FEMMES GALANTES DE L'ANTIQUITÉ.

TOME QUATRIÉME.



A AMSTERDAM,
Chez ZACHARIE CHATELAIN.

M. DCC. XLV.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS par la grace de Dieu Roi de France & de Navarre : A nos amés & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il apartiendra ; SALUT. Notre bien amé ESTIENNE GANEAU Libraire à Paris, Nous aïant fait remontrer qu'il lui auroit été mis en main un Manuscrit qui a pour titre : *Histoire secrette des Femmes galantes de l'antiquité*, qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires : A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces presentes de faire imprimer ledit Livre, en tels Volumes, forme, marge, caractere, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera ; & de le vendre, faire vendre & debiter par tout notre Roïaume, pendant le tems de huit années consécutives, à compter du jour de la datte desdites Presentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impréssion étrangere dans aucun lieu de notre obéïssance ; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Livre en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns Extraits, sous quelque prétexte que ce

ſoit d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, ſans la permiſſion expreſſe, & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Expoſant, & de tous dépens, dommages & intérêts: à la charge que ces Preſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris; & ce dans trois mois de la datte d'icelles: que l'impreſſion de ce Livre ſera faite dans notre Roïaume & non ailleurs, en bon papier & en beaux caractéres, conformément aux Réglemens de la Librairie; & qu'avant que de l'expoſer en vente, le Manuſcrit ou Imprimé qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Livre, ſera remis dans le même état où l'Aprobation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le ſieur Fleuriau d'Armenonville, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Fleuriau d'Armenonville, Commandeur de nos Ordres; le tout à peine de nullité des Preſentes: du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Expoſant ou ſes ayans cauſe pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie deſdites Preſentes qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin du-

dit Livre, soit tenuë pour dûement signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & feaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoûtée comme à l'Orignal. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'éxécution d'icelles tous Actes requis & necessaires sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris le huitiéme jour du mois de Mars, l'an de grace mil sept cens vingt-cinq, & de notre Régne le dxiéme. Par le Roi en son Conseil, DE S. HILAIRE.

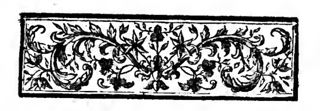
Registré sur le Registre VI. de la Chambre Roïale des Libraires & Imprimeurs de Paris. N°. 202. fol. 167. conformément aux anciens Réglemens confirmés par celui du 28. Février 1723. A Paris le 15. Mars 1725. BRUNET, Syndic.

J'ai associé au present Privilége pour moitié le Sieur JORE Libraire de Roüen. A Paris ce 25. Juin 1725. *Signé*, GANEAU.

Registré la cession ci à côté sur le Registre VI. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, pag. 265. conformément aux Réglemens, & notamment à l'Arrest du Conseil du 13. Aoust 1703. A Paris le 26. Juin 1725. BRUNET, Syndic.

Vû DE GASVILLE.

Registré sur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Rouen, page 226. No. 103. conformément aux Réglemens du 18. Mars 1709. A Rouen ce 27. Juillet 1725. LE BOULLENGER, Syndic.



AVERTISSEMENT.

EN donnant au Public l'Hiſtoire ſecrette des Femmes galantes, je ne crus pas néceſſaire de charger cet Ouvrage d'autorités. J'avois pour garant des principaux faits, le témoignage des Hiſtoriens qui parlent des Femmes, dont j'écris les avantures. Ces Hiſtoriens ſont dans les mains de tout le monde. Je penſois donc qu'en puiſant chez eux les fondemens de l'Ouvra-

ge, c'étoit assez pour remplir mon plan, de donner sous le titre qui le caracterise, l'Histoire des évenemens les plus curieux de l'antiquité.

Ce projet embrassant une très-vaste matiére, on a jugé qu'il méritoit d'être traitté avec plus d'attention. S'il s'est rencontré des gens tristes & sévéres qui n'ont point goûté le mélange de la fiction & de la vérité, il s'est trouvé au contraire des personnes de beaucoup d'esprit, & d'une très-profonde érudition, qui ne l'ont point désaprouvé. Ils m'ont seulement remontré que je devois indiquer par des Notes les

vérités hiſtoriques, qui, dans les volumes précédens n'étoient pas aſſez diſtinguées des ornemens de galanterie, qui ne ſervent que de liaiſon aux évenemens.

Cet avis étant venu trop tard, je ne pus en profiter. Les trois premiers volumes étoient déja publiés : ce que je pus faire, ce fut de promettre que je profiterois de cet avis, & que dans un Diſcours préliminaire que je mettrois à la tête des volumes ſuivans, j'indiquerois les ſources dans leſquelles j'avois puiſé quelques faits, qui avoient paru ſinguliers dans les premiers volumes.

J'avouë que ces trois premiers volumes ont plus besoin d'explication que les autres. Je me suis si fort éloigné des idées communes en écrivant l'Histoire d'Io, de Cibéle, de Cerès & de Venus, qu'il semble que j'aie parlé de gens tout différens. Le caractére d'Alcide & celui de Medée ont paru nouveaux, & quelques-uns ont cru que fiction pour fiction, il étoit plus sûr de s'arrêter à celle des Poëtes, que d'en admettre une autre, qui n'étoit point soutenuë des beautés, qui ont fait recevoir la premiere.

Je crus donc que le Pu-

blic me ſçauroit gré, ſi je lui donnois des éclairciſſemens ſur les faits qui l'avoient arrêté; & qu'en montrant qu'ils n'étoient point ſupoſés, je donnerois plus d'autorité à mon Ouvrage: je me flattai même que cet éclairciſſement qu'on me demandoit étoit une marque que cet Ouvrage n'avoit pas déplû; & que puiſqu'on vouloit des preuves, j'en pouvois conclure qu'on ne l'avoit pas mépriſé.

Perſonne ne doute que la Fable ne ſoit un emblême ingénieux, qui cache une vérité hiſtorique ou morale. On a tâché dans ces derniers

tems de déveloper les points les plus curieux de l'antiquité fabuleuse: Les uns n'y ont cherché qu'un ſens moral, & quelquefois religieux; & les autres plus habiles & plus laborieux ont trouvé que le merveilleux des évenemens étoit dû au génie des Poëtes ou au goût de certains ſiécles; mais que le fonds en apartenoit véritablement à l'Hiſtoire.

L'Hiſtoire d'Io eſt de ce nombre: ſes amours avec Jupiter, la jalouſie de Junon, ſa métamorphoſe & ſon apothéoſe ſous le nom d'Iſis, ſont l'ouvrage des Poëtes; mais ces fictions ren-

ferment, comme je l'ai dit, des vérités dont le fonds est purement historique.

C'est de Pausanias qu'on aprend que Io étoit fille d'Iasus, fils de Triopas, & qu'ainsi elle étoit arriére-petite-fille d'Argus, qui donna son nom à la ville d'Argos : j'ai suivi cette opinion, & j'ai fait Io contemporaine de Crotopus sixiéme Roi de l'Argolide.

On ne peut douter que cette Princesse n'ait été Prêtresse de Junon, la grande Divinité des Argiens : si nous avions l'ouvrage d'*Hellanicus de Lesbos*, qui avoit divisé son Histoire universelle

par la ſucceſſion des Prêtreſſes de Junon d'Argos, ce point paroîtroit moins douteux ; mais le témoignage de Palephate * eſt ſi poſitif ſur ce ſujet, qu'il ne ſemble pas ſuſceptible de la moindre difficulté, & c'eſt pourquoi je l'ai ſuivi ſans héſiter.

La groſſeſſe d'Io & ſon accouchement en Egypte ſont

* *Ex muliere Io bovem factam eſſe, œſtroque agitatam ex Argo, in Ægyptum mare perveniſſe dicunt. Verum autem hoc habet. Io Argivorum Regis filia erat. Huic cives honorem hunc dederant, quod Argiva Junonis ſacerdotem fecerant. Verum cum pregnans facta eſſet patrem & cives verita è civitate protinus aufugit. Argivi verò ad eam inquirendam, urbe exeuntes & ubi eam invenerunt comprehendentes, in vinculis habebant. Dicebant autem id videntes, quod Io tanquam bos furens, in Ægyptum aufugit ubi cùm perveniſſet peperit, inde que, fabula conficta eſt.* Palæph. de non cred. fabul. Narr. c. de Io.

des faits atteſtés par cet Hiſtorien : Herodote raporte deux opinions différentes à ce ſujet, celle des Phéniciens & celle des Perſes. Les Phéniciens ſe défendoient du reproche qu'on leur faiſoit d'avoir uſé de violence pour emmener Io en Egypte. Ils prétendoient au contraire que s'étant laiſſée ſéduire par le Commandant du Vaiſſeau, elle avoit pris le parti de le ſuivre, afin d'éviter le châtiment de ſa faute; au lieu que les Perſes ſoutenoient que les Phéniciens aïant abordé aux Ports d'Argos, Io fille d'Inachus étoit venuë viſiter leur Navire avec plu-

ſieurs autres femmes, qu'ils s'étoient ſaiſis d'abord de cette Princeſſe, & qu'aïant auſſi-tôt mis à la voile ils l'avoient conduite en Egypte*.

Telegone l'amant, & depuis l'époux d'Io n'eſt point un perſonage imaginaire : il eſt reconnu par les Hiſtoriens,

* *Argos ea tempeſtate omnibus civitatibus regionis, quæ nunc Græcia nominatur, antecelbat : hoc porrò appulſos Phœnicas mercimonia venumdiſſe; & quinto ſextove quam appuliſſent die, cunctis ferè venditis, fœminas ad Mare veniſſe, cùm alias multas, tum verò regis filiam cui nomen eſſe Græci tradunt, Io filiam Inachi. Dumque fœminâ hæ puppi navis aſſiſtentes ea mercarentur, quæ cujuſque ſtudium maximè ferebat, Phœnicas ſeſe adhortatos, in eas impetum feciſſe, Io cum aliis raptam fuiſſe. Sic quidem Io in Egyptum perveniſſe referunt Perſæ, non-quemadmodum Græci, cum quibus non, conveniunt de Io Phœnices, quam negant ſe in Egyptum duxiſſe, raptu uſos, ſed eam apud Argos cum Nauclero rem habuiſſe, & cum gravidam eſſe comperiſſet veritam parentes, ſic volentem ipſam cum Phœnicibus enavigaſſe, ne detegeretur.* Herod lib. 1. c. 1. & 7.

& Monsieur Doujat dans son suplément à l'Histoire de *Velleius Paterculus*, le fait régner en Egypte, où Io fut remise entre les mains de ce Prince *qui la prit*, dit-il, *pour sa femme*: il observe à ce sujet que *les Poëtes aïant ajusté toutes ces circonstances à leur maniére, ont rendu méconnoissable la verité de l'Histoire**.

Lépisode de Narcisse a des fondemens de vérité dont on retrouve les preuves dans Pausanias. Narcisse ne fut point follement amoureux de lui-même, & cette passion ridicule ne fut pas la cause de sa mort. Pausanias

* *Doujat abregé de l'Hist. Rom. & Gréque, Paris* 1708.

réfute cette fable, & raconte tout différemment son Histoire : il étoit, dit-il, en tout ressemblant à sa sœur, même traits, même chevelure : ils usoient des mêmes habits: ils prenoient les mêmes exercices ; enfin Narcisse devint amoureux de sa sœur ; mais cette jeune personne étant morte, il rencontra une fontaine dans laquelle son image, qu'il vit, lui rapella l'idée de cette sœur qu'il crut voir : cette imagination flatta sa douleur, & lui causa quelque soulagement. Pausanias raconte ce point de fait comme une anecdote*.

* *Verum de eodem alia narrantur prioribus minùs nota. Sororem Narcissum gemellam ha-*

AVERTISSEMENT.

L'Histoire mythologique d'Isis & d'Osiris est tirée de Plutarque *, & je n'y ai rien ajoûté : elle n'a point besoin d'ornémens étrangers. Le merveilleux s'y rencontre par tout : enfin si dans le grand nombre d'Histoires qui composent les trois premiers Volumes, on trouve quelque évenemens de galanterie, que je n'ai pû refuser au goût de l'Ouvrage, j'ai tâché de faire ensorte que

buisse tum in aliis rebus specie planè simili, tum eandem utrosque comam habuisse. Eosdem vestibus fuisse indutos; simul item venatum exivisse: at Narcissum in amorem incidisse sororis: mortua autem puella, fontem adiit & suam se videre imaginem intellexit, qua re intellecta, non nihil in amore sensit allevationis, tanquam non suam umbram, sed sororis imaginem conspicaretur. Pauf. in Boëtic.

* *Plutarch. in Isid.*

la vérité historique n'en souffrît point.

C'est sur ce plan que j'ai travaillé à l'Histoire de Cérès, ancienne Reine de Sicile, connuë aussi sous le nom de Dio : l'enlevement de sa fille Persephone par Aidonée, Roi des Molosses, a fait dire aux Poëtes qu'elle avoit été ravie par Pluton ; l'antiquité ayant pris Aidonée pour ce Dieu, qu'il tâchoit d'imiter en tout. Plutarque a observé que la façon dont ce Prince vivoit, avoit beaucoup contribué à faire recevoir cette opinion*. Il avoit donné le nom de Proserpine à sa femme, & il

* *Plutarc. in Thes.*

avoit fait apeller ſon chien Cerbere. Tous ces faits ſont doctement dévelopés par Mr l'Abbé Bannier dans le premier Tome de l'explication des fables ; ainſi il ſeroit inutile de m'arrêter à les établir.

* C'eſt à Diodore que je ſuis redevable de la deſcription que j'ai faite dans cette Hiſtoire de la délicieuſe ſolitude où Cerès faiſoit élever ſa fille. Le Commerce de galanterie que cette Reine eut avec Jaſion, eſt confirmé par le témoignage des trois plus grands Poëtes de l'antiquité, Homere, Héſiode, & Theocrite ¶, & par celui de

* *Lib.* 5

¶ *Homer. lib. 5. Odyſſ. Heſiod. in Theog. Theocr. 3. Eclog.*

Clement d'Alexandrie qui le reproche à la memoire de cette prétenduë Déesse *. Je n'ai pas de si bons garans de son intrigue avec Triptoléme; mais comme on ne peut douter qu'elle n'eût le cœur tendre, & qu'il est certain d'ailleurs qu'elle enseigna beaucoup de choses au Prince d'Eleusis, j'ai cru pouvoir suposer sans m'écarter de la vraisemblance historique, que cette bienveillance fut l'effet d'un penchant particulier.

Les amours d'Alphée, &c.

* *Aurora propter Tithonum, Luna propter Endimionem, Nereis propter Æacum, propter Jasionem autem Cerès, probro & dedecore affecta est.* Clem. Alex. orat. ad gent.

d'Arethuſe n'ont de fondement que dans les écrits des Poëtes : j'avoüe que j'ai cru pouvoir prêter cet ornement à l'Hiſtoire de Cerès, dans laquelle cet épiſode entroit naturellement. Arethuſe étoit un nom révéré en Sicile : on l'avoit donné à une Fontaine, renommée à Syracuſe : cette Fontaine étoit dans le quartier de la Ville, apellé l'Iſle, parce qu'il étoit ſéparé de la Terre par un bras de Mer : depuis aïant été joint à la côte, ce quartier devint très-peuplé, & entre les choſes remarquables que l'Hiſtoire en dit, elle vante ſur tout la bonté,

& la fécondité de sa fontaine, comme on l'aprend de Ciceron dans sa quatriéme Catilinaire*.

Les avantures de Cibéle, son éducation sur le Mont *Cybelus*, son attachement pour le malheureux Atys, la façon merveilleuse dont elle fut reconnuë, la mort déplorable de son amant, sa fuite avec Marsias, la passion dont il brûla pour elle, son arrivée à Nyse, la rencontre qu'elle y fit d'Apollon, le différent du Prince Arcadien avec le Phrygien, la seconde fuite

* *Pars oppidi quæ appellatur insula, Mari disjuncta, angusto ponte rursum adjungitur, & continetur. In hac insula extrema est fons aqua dulcis cui nomen Arethusa, incredibili magnitudine, plenissimus piscium.* Cic. 4. act. in Ver.

de Cybele, l'amour qu'elle eut pour Jaſion, & la deſcription de l'Antre de Baccus ſe trouvant dans Diodore *, je n'ai fait qu'ajoûter quelques ornemens à ces faits pour leur donner la liaiſon, dont ces ſortes d'évenemens ont beſoin.

On ne pouvoit parler d'Apollon ſans rapeller ſes amours avec l'infortunée Daphné, le déguiſement de Leucippe & ſa diſgrace, ont Pauſanias ¶ pour garant, &

* *Corybas Jaſionis & Cybeles filius cum Dardano & Cybele in Aſiam profectus, tranſtulit in Phrygiam ſacra matris Deorum.* Diod. lib. 4.

¶ *Oenomaus, qui principatum Piſæ obtinuit, filium habuit Leucippum. Hic amore Daphnes correptus, ſtatim eam uxorem petiit. Sed ut cognovit fugere eam virorum genus univerſum, talem quandam fraudem excogitavit. Comam*

personne n'ignore que Cyréne aima tendrement Apollon, qu'elle fit pere du fameux Aristée si connu par le quatriéme Livre des Georgiques de Virgile. J'ai suivi la foi de ces Auteurs dans le recit des avantures que j'ai jointes à celles de Cybéle.

Dans un Ouvrage qui avoit pour objet l'Histoire des

Leucippus Alpheo alebat. Hanc virginum more postquam composuit, veste indutus muliebri ad Daphnen abiit. Quo facto & Oenomai se filiam esse simulavit, & una cum Daphne se venaturum dixit: cum itaque & pro virgine haberetur, & reliquas generis dignitate, venandique scientia superaret, ad hac frequenti obsequio plus satis esset officiosus, in firmam amicitiam Daphnen attraxit: qui verò amorem Appollinis in Daphnen descripserunt, invidisse eum Leucippo amoris felicitatem aiunt: confestim itaque in Ladone natare voluit cum reliquis virginibus Daphne, invitumque Leucippum vestibus exuerunt. Cum itaque non virginem esse cernerent, Jaculis eum ac pugionibus ictum interfecerunt. Pauf. in Arc.

Femmes Galantes de l'antiquité, & qui commençoit par celle des Déesses, on devoit s'attendre à trouver celle de Venus. Je n'ai point imaginé qu'elle fût Cyprienne, & maitresse de Cynire. Clement d'Alexandrie *, & Arnobe l'assurent expressément : en parlant de Cynire il n'étoit pas possible d'omettre les avantures singulieres d'Adonis, qui fut lui-même amant de Venus : il ne répugne point à la vérité de l'Histoire que ce Prince, dont la fin fut si déplorable, eût été

* *Non Cyprius insularis Cinyras mihi persuaserit, libidinosa quæ circa Venerem fiebant orgia ausus ex nocta diei tradere, dum meretricem civem vellet in deos referre, & transiit ad Cyniram, & nupsit Anchisæ & amavit Adonidem.* Clem. Alex. Orat. ad Gent.

ramené dans l'Isle de Cypre & qu'il y fût devenu rival de son pere : Odis est le Mars de la Thrace. Je n'ai donc point donné à Venus d'amans épisodiques.

Orphée n'est pas plus célebre par les talens qu'il eut pour la musique, que par la connoissance qu'il aquit dans les sciences les plus abstraites & les plus profondes. Il avoit puisé cette connoissance chez les Egyptiens, & il y fit de si grands progrès qu'on assure que ce fut par son secours qu'il guérit sa femme Euridice de la morsure d'un serpent *, & que les Poëtes

* *Orpheus Eurydicem à serpente ictam, ex inferis revocasse fingitur. Quia ab angue ipsam*

n'ont entendu autre chose, lorsqu'ils ont dit qu'il l'avoit ramenée des enfers. Il excella, comme je l'ai dit, dans la Musique, qu'il avoit aprise de Linus * à qui on en attribuë l'invention ; & il la perfectionna tellement, que sa lyre attiroit, dit-on, les animaux, & inspiroit du sentiment aux choses inanimées. La réputation de sagesse à laquelle il parvint par les progrès inoüis qu'il fit dans ces différentes sciences, a fait di-

revera morsam & de vita periclitantem, incantationibus quas noverat, & solertia, & musa, & multa doctrina ad vitam revocavit. Tzestzes chil. 1. Hist. 54.

* *Dionysius quidam refert Linum fuisse primum Rythmorum, & melodia inventorem & discipulos habuisse, Herculem, Thamyrim & Orpheum.* Diod. lib. 3.

re qu'il avoit pénétré dans les ſecrets les plus cachés de la magie *, du moins on ne peut deſavoüer qu'il n'eût une connoiſſance particuliére de la Theologie, & de ce grand nombre de cérémonies myſtiques qui compoſoient alors toute la Religion. J'ai feint qu'il s'étoit retiré dans la Theſprotide ¶ canton de l'Epire, célébre

* *Arbitratur idem Ægyptius Amphyonem & Thracium Orpheum, magicæ artis eſſe inſignes, & eorum incantationibus eſſe effectum ut Orpheum feræ ſequerentur, &c.* Pauſan. in Eliàc.

¶ *Theſprotorum verò in terra cum alia per multa ſunt inſignia, tum fanum Jovis Dodonæum, & Fagus Deo conſecrata. Ad Cichyrum palus eſt dicta Acheruſia: fluvius item Acheron ibi & Cocytus manat, &c. Quibus viſis veriſſimile eſt Homerum, tum alia de rebus inferorum fingere auſum eſſe, tum fluviis etiam nomina ab his quæ in Theſprotia ſunt, impoſuiſſe.* Idem. in Attic.

par l'Oracle de Dodone, parce qu'il ſemble que ce lieu ſi reſpecté de l'antiquité, étoit plus propre qu'aucun autre à ſervir de théâtre aux merveilles qu'on attribuë à la puiſſance de ſon art. C'eſt où j'ai ſupoſé que Venus vint lui demander du ſecours, & qu'Anchiſe ſon ancien ami le vint conſulter.

Le portrait que j'ai fait du fameux Alcide, plus connu ſous le nom d'Hercule, je l'ai emprunté des Auteurs les moins ſuſpects ou de flatterie ou de préjugé : je n'ai point craint de bleſſer l'opinion, en le repreſentant d'une maniere toute differente de celle des Poëtes. Je n'i-

gnore pas qu'il eſt en poſſeſſion d'une réputation que le Théâtre a ſoutenuë juſques à nous; mais c'eſt un mauvais garant de la vérité des évenemens : j'ai voulu faire connoître cet homme tel qu'il étoit, & non tel qu'on ſe l'imagine ; & je ne crois pas qu'il y en ait jamais eu un plus méchant. Il fut lui ſeul plus cruel que tous les monſtres qu'il dompta. Apollodore n'a point diſſimulé tous les traits d'inhumanité qu'il exerça contre les enfans de Megare ſa premiere femme, & ceux d'Iphicles ſon propre frere. Sa gourmandiſe & ſon ivrognerie le portérent juſqu'à des excès de fureur.

Il tua Leprée pour avoir osé gager qu'il mangeroit un bœuf plûtôt que lui, si on en croit Athenée*. C'est de ce dernier que j'ai apris le goût insensé qu'il avoit pour le vin, & qu'il fut l'inventeur de ces vases énormes qu'on faisoit à Thèbes, & qui furent apellés *Herculiens* de son nom ¶. Bien en prit à Telamon de sçavoir flatter à propos: il lui en eût couté la vie pour être entré le premier dans Troie, s'il ne se fût avisé pour calmer la jalousie d'Hercule d'amasser un grand nombre de pierres,

* *Athen. lib.* 10. *in princ.*

¶ *Bibacem inter alios fuisse Herculem antea memoravimus.* Athen. *lib.* 11. Il supose au même endroit que les Poëtes n'avoient feint

dont il dît qu'il élevoit un monument à *Hercule le victorieux* * Cette basse flatterie desarma cet homme également vain & cruel. Ce furent ces accès fréquens de fureur qui lui donnérent le mal caduc ; au surplus c'est sur le témoignage de Clement Alexandrin que j'ai dépeint sa taille & ses traits ¶, & sur celui d'Apollodore que j'ai assuré qu'il n'avoit point

qu'il passa la Mer dans une coupe, que parce qu'il vuidoit les plus grandes.

* *Telamo primus urbem intrat, & post eum Hercules. At ubi Telamonem prius intrasse videt, stricto in eum ense vadit. Nam is meliorem se ipso volebat neminem. Id cum Telamon providè animadvertisset, proximos adjacentes lapides colligere aggreditur. Tum Hercules quidnam faceret, per contatur ; Aram ille, Herculi Callinico se excitare. Tum is Telamonem collaudavit.* Apoll. lib. 2.

¶ *Hieronymus autem Philosophus, ipsius cor-*

d'autre ornement de tête que la peau de celle du Lion de Nemée, qui lui servoit de casque*.

Thesée dont j'ai representé les mœurs, ne se donna pas moins de licence dans ses amours qu'Alcide ; mais il s'en faut bien qu'il ne lui ressemblât en tout. On a de ce Prince une Histoire complette parmi les vies de Plutarque ; c'est là qu'on peut apprendre à le connoître, & qu'on trouvera le détail de ses avantures, ses différentes

poris narrat habitum, parvum, crispo capillo, bona firmaque valetudine. Dicæarchus autem gracilem, nervosum, nigrum, naso aquilino, oculis sublatis, fuso capillo. Clem. Alex. Orat. ad. Gent.

¶ *Subacti suis viribus Leonis pellem induit, & hujus Hiatum Galeæ loco habuit.* Apol. lib. 2.

amours avec Anaxo, Perigone & Eglé : on accusa même cette derniere d'avoir causé son changement pour Ariane,

» Car il aimoit Æglé Nymphe gentille,
» Laquelle étoit de Panopeus fille.

Comme l'assure Plutarque *: je passe legérement sur ces preuves, parce qu'on les retrouve dans cet Historien : Diodore m'a fourni tout ce que j'ai dit de Medée, & c'est d'Elien que j'ai apris que le meurtre des enfans de cette fameuse magicienne, qu'on lui a tant reproché, étoit le crime des Corinthiens, & non le sien ¶.

* Traduction d'Amiot.

¶ *Quidam dicunt falsum esse rumorem qui de Medea fertur. Non enim illam liberis suis mortem intulisse, sed Corinthios, &c. Euripidem*

L'Hiſtoire de Semiramis méritoit bien d'être miſe au jour. Jamais Princeſſe ne parvint à l'Empire par une voie plus extraordinaire, & ne s'y maintint avec plus de hardieſſe & plus de bonheur. Sa naiſſance fut ſans doute obſcure ou illégitime, puiſqu'on ſupoſa qu'elle étoit fille d'une Déeſſe; mais ſon mariage avec Menon, ſon arrivée au ſiége de Bactres, & ſon ſecond mariage avec Ninus ſont des faits atteſtés par Diodore. C'eſt ſur la foi de cet Hiſtorien que j'ai dé-

rogantibus Corinthiis confixiſſe, & à mendacio veritatem ſuperatam eſſe, propter Poetæ præſtantiam: pro ſcelere verò in pueros patrato nunc fama eſt Corinthios expiatoria ſacrificia eis offerre, & ea quaſi tributum referre. Ælian. Diverſ. Hiſt. lib. 5. c. 21.

peint le caractere de cette Princesse, & que j'ai parlé de ses prodigieuses armées, de ses conquêtes, de ses combats avec Staurobates, de ses victoires, de ses défaites, de son luxe pour les bâtimens, des travaux incroïables qu'elle fit faire pour l'embellissement des principales Villes de l'Orient, & pour assurer la durée des chemins publics, & les rendre plus courts, & plus commodes.

Quelques-uns de ces chemins subsistent encor, & portent même le nom de cette Princesse, si on en croit Baudrand au mot *Semirami.* Je ne pouvois dans une Histoire

de galanterie passer sous silence le penchant effrené qu'elle eut à l'amour : il lui en coûta la vie pour avoir aimé son propre fils. Tout étoit, comme je l'ai dit dans son Histoire, l'objet de ses desirs. Ses Soldats devenus ses amans expioient par une mort violente & secrette, le malheur de lui avoir plû, lorsqu'elle s'en étoit une fois dégoûtée. J'ai raporté ce fait sur le témoignage de Diodore, & c'est sur celui de Pline que j'ai cité un trait bien singulier de la débauche excessive de cette malheureuse Reine*.

* *Equum Adamatum à Semiramide usque ad Coitum Juba autor est.* Plin. lib. 8. c. 42.

La façon merveilleuse dont j'ai supposé que Ninias avoit été élevé, n'a rien qui répugne à la vraisemblance historique : c'est un point avoüé par l'Histoire que Semiramis régna long-tems sous le nom de ce Prince, & quelques-uns ont assuré qu'elle abusa de la crédulité des Peuples jusques à se faire passer pour Ninias lui-même en prenant des habits d'homme ¶, & en profitant adroitement de la ressemblance que la nature avoit mise entre elle & son fils. Je n'ai point entrepris de détruire cette opinion; mais je n'ai point été assez hardi pour la

¶ *Justin. lib.* 2. 6. 2.

ſuivre: j'ai pris une autre ſiſtême, qui ſans s'éloigner de la vérité de l'Hiſtoire s'accorde avec les vûës qu'avoit Semiramis, de ſe conſerver toute ſa vie le Gouvernement & l'Empire.

La chute de la premiere Monarchie des Aſſyriens ſous Sardanapal eſt ſi proche du rétabliſſement de la ſeconde par le jeune Ninus, & elle contient des faits ſi remarquables, que j'ai cherché à la lier par un épiſode, à celle de Doriſſe Reine de Lacedémone. C'eſt dans cette Hiſtoire que j'ai peint les vertus de Lycurgue, la ſageſſe de ſes lois, l'adreſſe dont il uſa pour conſerver la vie

& la Couronne au fils de ſon frere ; le luxe & la moleſſe de la Cour d'Aſſyrie, la foibleſſe & la lâcheté de Sardanapal, opoſée à l'auſterité des mœurs Lacedémoniennes, & au courage admirable de Lycurgue. Plutarque m'a fourni tout ce qui regarde Lacedémone, Diodore & Juſtin, tout ce que j'ai dit de Sardanapal.

L'Hiſtoire d'Herſilie contient celle de la fondation de Rome : c'eſt un évenement ſi connu que je ſemblerois mépriſer les lumiéres du Public, ſi je lui enſeignois dans quels Auteurs j'ai puiſé les évenemens qui font le principal fondement de cette Hiſtoire.

J'avoüe que la ſingularité des faits arrivés pendant les deux guerres Meſſeniaques, m'a paru digne de la curioſité publique. L'Hiſtoire de Liſiſque, la perfidie d'Epebole, le cruel ſacrifice de la fille d'Ariſtodéme, & la mort tragique de ce Prince ſur le tombeau de ſa fille, preſentent des ſituations triſtes, mais véritables. Ce ſont des images ſi grandes, ſi nobles & ſi peu communes, de ce que l'intérêt, l'ambition, la jalouſie, l'amour de la gloire, & de la liberté peuvent faire entreprendre aux ames d'une certaine trempe, que mon ouvrage eût perdu de ſon prix, ſi j'en avois retranché ces évenemens.

L'Hiſtoire d'Ariſtoméne eſt un enchaînement de merveilles qui n'a que Pauſanias pour garant. Je l'ai ſuivi dans tout ce qu'il y a d'hiſtorique : la haine que cet illuſtre Meſſenien avoit jurée aux Lacedémoniens, la paſſion qu'eut pour lui Archidamie, Prêtreſſe de Cérès, la façon miraculeuſe dont il ſe ſauva deux fois des mains de ſes ennemis, enfin les circonſtances ſingulieres de la ſurpriſe d'Ithome & de la ruine entiére de la Meſſenie, ſont des faits ſur la vérité deſquels on peut conter. Le reſte de l'Hiſtoire n'eſt que de pur ornement.

Il ſeroit à ſouhaiter que

dans des ouvrages qui sont faits pour instruire, on trouvât l'amusement dans l'instruction même, & qu'on n'eût besoin ni d'images, ni de fiction pour conduire à la connoissance d'une vérité. Mais on n'a pû encore parvenir à ce point. Une Histoire remplie de faits, quelques interressans qu'ils soient, n'excite que la curiosité des Sçavans, & d'un petit nombre de personnes. On ne veut aujourd'hui que de l'esprit, & on n'en trouve quasi point dans le détail des faits qui n'occupent que la memoire: le défaut de goût empêche qu'on ne saisisse l'instruction, & l'étude de l'Histoire se

trouve ſouvent négligée, parce qu'elle n'attache point aſſez l'imagination.

Il a donc fallu tendre un piége aux jeunes gens pour leur faire prendre goût à cette étude, en la déguiſant ſous un titre qui leur repreſentât un tableau des paſſions humaines, & leur mît pourtant ſous les yeux les faits tels qu'ils ſont ; afin que ſe reconnoiſſant dans le tableau, ils apriſſent à ſe corriger par l'aplication des évenemens.

C'eſt par cette raiſon que les Romans n'ont pas été mépriſés par ceux qui ont eu un attachement ſincere pour les ſciences. Qui les aima plus les ſciences, que feu

Monſieur Huet ancien Evêque d'Avranches ? qui fut plus ennemi que lui du frivole & de l'inutile ? qui aima plus le vrai, & fut plus éminemment ſçavant que cet illuſtre Prélat ? Il excella dans les langues, il fut grand Philoſophe, Théologien habile, critique excellent, cependant il ne dédaigna pas de faire l'Hiſtoire de l'origine des Romans : il les propoſa même comme des inſtructions utiles, & il n'oublia rien pour donner du prix à ce genre d'érudition.

Il eſt vrai que dans les derniers ſiécles, & même dans celui qui vient de paſſer, on s'étoit jetté dans un goût bi-

zarre, qui avoit rebuté beaucoup d'honnêtes gens de ces ouvrages. L'Hiſtoire y étoit perpetuellement falſifiée. Des Anachroniſmes ridicules, une valeur extravagante, des enchantemens, & des évenemens ſi outrés, que le faux s'y montroit par tout ſans inſtruction ſolide pour l'eſprit ni pour le cœur. Perſonne par exemple ne ſe pouvoit propoſer d'être brave comme Amadis, ſans avoir perdu le jugement; & ces fameux réparateurs de torts, à force de ſe montrer ennemis de l'injuſtice, parurent bien-tôt ſi foibles & ſi dignes de mépris qu'ils s'évanoüirent tous à la

vûë du ſeul Dom Quichote.

On vit dans la ſuite d'autres Ouvrages ſuccéder à ceux-ci ; mais ils ne ſe rapprochérent point encore aſſez du naturel : la valeur s'y éloignoit encore de ſa juſte meſure : on voïoit à la vérité des Héros fort au-deſſous des précédens, mais toûjours ſi fort au-deſſus des véritables, qu'il n'étoit preſque pas poſſible de les regarder comme des hommes. Les évenemens n'étoient plus mêlés d'enchantemens ni d'opérations magiques; mais ils étoient toûjours ſi merveilleux qu'ils en devenoient incroïables.

Enfin à quelques faits vé-

ritables, on en ajoûtoit de visiblement faux: on imaginoit des siéges, on suposoit des batailles, & on feignoit des traités ou des négociations qui n'ont jamais été ; ensorte qu'à moins que d'être extrêmement rompu dans la lecture de l'Histoire, il étoit impossible qu'on n'y fût pas trompé.

C'est contre ces défauts qu'on doit être extrêmement en garde, que les vérités historiques ne reçoivent aucune altération, & qu'on n'y ajoûte point de circonstances qui puissent abuser le lecteur: il est assez judicieux pour ne se point tromper au reste, quand il sera certain qu'on

ne lui en aura point imposé sur les points fondamentaux.

L'éloignement des tems nous aïant ôté la connoissance des mœurs de la plûpart des anciens peuples, on a un peu plus de liberté à imaginer sur leur compte des Avantures galantes ; mais enfin il faut se mesurer en tout & garder de justes proportions. Il est un certain point où tous les hommes se ressemblent; ils aiment tous, mais ils différent en beaucoup d'autres choses : il ne faut pas qu'ils agissent tous de la même maniere. Les Perses doivent se conduire autrement que les Grecs, ou que les Romains; & si les uns

& les autres parlent un même langage, il eſt bon que leurs avantures ne ſe reſſemblent pas. Le merveilleux doit être pour les Orientaux, les Grecs & les Romains nous reſſemblent davantage.

Il y a un ſeul point digne de remarque ; à Rome, & dans la Gréce les peres & les meres étoient maîtres de la vie de leurs enfans ; il les abdiquoient ou les expoſoient lorſqu'ils ne vouloient pas les élever. Ceux qui faiſoient trafic d'eſclaves mettoient toute leur adreſſe à ravir les plus aimables à leurs parens. Cet uſage condamnable donnoit lieu à de perpétuelles reconnoiſſances, à

des alliances bizarres, à des rencontres imprévûës,& toûjours à des dénoüemens ſinguliers. Toutes les Piéces de Théâtre rouloient ſur ces ſortes d'Avantures : liſez Plaute & Terence, leurs piéces ne finiſſent que par de ſemblables évenemens : on ne doit donc pas être étonné ſi, m'attachant à peindre les mœurs de l'antiquité, j'ai ſuivi ce ſiſtême dans quelques-unes de mes Hiſtoires.

Voilà ſur quoi j'ai crû devoir ici prévenir le Public en lui donnant la ſuite de l'Hiſtoire ſecrette des Femmes galantes de l'antiquité. Je lui en offre encore trois

volumes, dont les évenemens se raprochant plus des derniers tems, ont plus de certitude, & sont connus de plus de personnes; cependant afin de satisfaire le goût de ceux qui se sont interressés au succès de cet Ouvrage, j'y ai joint quelques Notes historiques qui ne paroîtront peut-être pas indignes de la curiosité du Lecteur. Je ne lui rendrai point compte ici des Sujets que j'ai traités dans les trois volumes que je lui presente: il en jugera lui-même par la lecture.



HISTOIRE SECRETTE DES FEMMES GALANTES DE L'ANTIQUITÉ.

DORIQUE,

Sous Psammis Roi d'Egypte.*

L'Expulsion des Rois Pasteurs hors de la Basse Egypte, rendit à cet Etat son ancienne splendeur : il y avoit déja quelque tems qu'ils avoient perdu l'importante ville de Memphis, que Mœris leur avoit enle-

* Cette Histoire est la suite de celle d'Egypte, contée par Telegone dans l'Histoire d'Io. *Voyez le premier Tome.*

vée ; il y avoit bâti cet Etang fameux, & ce Labyrinthe somptueux qui avoit rendu son nom célébre. Amosis son successeur reconquit la ville d'Héliople ; & depuis les Rois Pasteurs ne firent plus que languir jusqu'au tems qu'ils furent absolument chassés par le Roi Misphragmuthosis *.

Mais aucun régne ne donna tant d'éclat à l'Egypte que celui de Sethosis ou de Sesostris. On lit que son pere avoit été averti en songe par Vulcain, que son fils donneroit des Lois à toute la terre, & que ce Prince pour assurer la vérité de l'Oracle, avoit fait rassembler tout ce qu'il y avoit d'enfans en Egypte de même âge que Sesostris ; qu'il s'en étoit trouvé dix-sept cens qu'il fit élever auprès de ce Prince, & auf-

* Ce nom est donné par Josephe & par le Moine George, au Roi qui chassa les Pasteurs : Tout ce qui suit est tiré d'Herodote & de Diodore.

quels il voulut qu'on donnât la même éducation, afin de les lier de ſorte à ſon fils, qu'ils fiſſent leurs intérêts des ſiens, & qu'ils puſſent devenir un jour les compagnons de ſa gloire, & les inſtrumens de ſa grandeur.

Seſoſtris répondit dignement aux eſpérances de ſon pere : ſa premiere Campagne ſoumit l'Arabie à l'Egypte, & la ſeconde lui aſſervit la plus grande partie de l'Afrique. Devenu Roi, il ne s'occupa que de ſes vaſtes deſſeins; mais avant que de rien entreprendre, il travailla premierement à s'aſſurer le cœur de ſes Sujets, gagnant les uns par ſes largeſſes, les autres par ſa clémence, & tous par l'humanité de ſes mœurs, par les charmes de ſon éloquence & par la facilité qu'on avoit d'aprocher de ſa perſonne.

Mais comme l'ambition étoit la paſſion dominante de Seſoſtris,

il s'apliqua sur tout à mettre sur pied une Armée qui pût le seconder puissamment. Il éleva aux premiers Postes ceux qu'une même éducation avoit en quelque façon associés à sa gloire,& qui devoient partager ses travaux; & afin qu'ils eussent des revenus fixes, qui leur fournissent abondamment dequoi subsister, il leur assigna dans la Basse Egypte des fonds qui apparemment avoient été abandonnés par les Pasteurs.

Ainsi avec une Armée formidable, il marcha contre l'Ethiopie qu'il rendit tributaire. Il fit ensuite construire une Flotte de quatre cens Vaisseaux, avec laquelle il subjugua les Côtes & toutes les Isles de la mer Rouge: il pénétra même jusques aux Indes par ce côté-là: ce fut au retour de cette expédition qu'il consacra à Osiris ce Vaisseau de deux cens quatre-vingt coudées de long, bâti de

cédre, couvert d'or en dehors, & revêtu d'argent en dedans.

Mais ce que l'on conte du ſuccès & de la gloire de cette expédition, n'aproche point du progrès qu'on aſſure que Seſoſtris fit en Aſie: la conquête de la Paleſtine lui ouvrit celle de l'Orient; il n'y eut point de Province qui ne ſentît la puiſſance & le bonheur de ſes armes: il paſſa le Gange, traverſa les Indes juſqu'à l'Ocean, ſubjugua la Scythie, paſſa le Tanaïs, vint en Thrace, aſſujettit toutes les Côtes de l'Aſie, entra en Europe, & peut-être qu'il eût pénétré juſques dans l'Eſpagne, s'il n'eût été rapellé en Egypte par la perfidie de ſon frere Armaïs, auquel il avoit laiſſé le Gouvernement pendant ſon abſence.

Armaïs ne put ſe modérer dans un ſi haut degré de puiſſance: le grand éloignement du Roi ſon

frere lui fit aiſément croire qu'il ne reviendroit jamais en Egypte: non ſeulement il eut l'audace d'élever ſes deſirs juſques à la Reine, & de s'aproprier les Concubines du Roi, il oſa même prendre le Diadême à la perſuaſion de ſes amis: ſur l'avis ſecret que le Souverain Pontife en donna à Seſoſtris, il revint promptement en Egypte, s'arrêtant quelque tems à Peluſe pour y raffraîchir ſon Armée.

Ce fut là qu'Armaïs le vint trouver. Peluſe * étoit la clef de l'Egypte du côté de l'Orient. Seſoſtris diſſimuloit ſon indignation, afin de pouvoir ſe venger plus sûrement. Armaïs entrevit le reſ-

* Quelques-uns ont pris Peluſe pour Damiette, ſi connue dans les Guerres ſaintes. Le Pere Hardoüin ſoutient qu'ils ſe trompent, que Peluſe étoit hors le Delta ſur la derniere embouchure du Nil, vers l'Arabie & la Syrie, au lieu que Damiette étoit dans le Delta & ſur l'embouchure Tanitique. *Hard. in Plin. lib. 5.*

ſentiment de ſon frere, & il réſolut de le prévenir : il invita le Roi à un ſuperbe feſtin avec tous les Officiers de l'Armée. On diſtribua le vin avec profuſion aux Soldats : le Roi ſe retira fort tard dans ſa tente : on avoit répandu aux environs un grand nombre de roſeaux où l'on mit le feu : Seſoſtris ſe ſauva au travers des flammes, & courut au ſecours de ſa femme & de ſes enfans. Armaïs voyant ſa trahiſon manquée, ſe ſauva, & il paſſa en Gréce. *

Seſoſtris échapé aux embûches de ſon frere, ne s'apliqua plus qu'à joüir de ſes conquêtes, & à faire goûter à ſes peuples les délices d'une longue paix ; il fit deux choſes extrémement loüables : il enrichit les Temples des plus précieuſes dépoüilles qu'il avoit raportées avec lui, & il récompenſa

* Pezeron a cru que cet Armaïs étoit le même que Danaüs. *Livre de la Connoiſſ. des Tems.*

exactement les services de son Armée, comme s'il eût voulu témoigner en même tems sa reconnoissance envers les Dieux, & envers les hommes.

On lui reproche d'avoir traité les Rois Vassaux de son Empire avec trop d'orgueil ; non seulement il éxigeoit qu'ils aportassent eux-mêmes les Tributs qu'il leur imposoit, mais il les faisoit, dit-on, atteler à son char * lorsqu'il alloit au Temple. On a remarqué comme une preuve de la gloire & de la félicité de son régne, qu'on vit de son tems un Phénix en Egypte †.

Il travailla ensuite à l'embellissement des principales Villes de l'Empire : il éleva entr'autres pour monument de ses victoires, ces deux fameux Obélisques

* *Venit ad occasum mundique extrema Sesostris. Et Pharios currus Regum cervicibus egit.* Lucan. lib. 10. v. 276.

† *Tacit, Annal. 6.*

qu'Auguſte fit depuis transferer à Rome, & dont l'un fut mis dans le grand Cirque, & l'autre dans le Champ de Mars.

Ces occupations ne rempliſſoient que le vuide des affaires; le Roi en avoit de plus ſérieuſes qui regardoient directement l'Etat; il fit des Lois pour la Religion, pour la Diſcipline militaire, & pour la Police du Royaume, qu'il diviſa en Nomes ou Gouvernemens: il aſſigna aux Prêtres & aux Soldats des terres exemptes de toutes ſortes d'impôts: enfin il n'oublia rien de ce qui pouvoit rendre le repos de ſes peuples ferme & durable: ainſi Seſoſtris tranſmit à ſes Succeſſeurs un Empire preſqu'immenſe, & qu'il avoit fondé ſur des Lois ſi ſages, qu'ils le conſervérent longtems dans cette ſplendeur.

Si l'Empire Egyptien eût dû décliner, il auroit tombé ſous le

régne de Ramefsès fils & succeffeur du grand Sesostris : on reproche une avarice excessive à ce Prince, préférant la qualité de riche à celle de bon, & faisant toute sa gloire d'amasser de si grands trésors, qu'il laissa, dit-on, quatre cens mille talens d'argent. Il fit pourtant élever à Thébes, au couchant du Temple de Vulcain, ces Portiques superbes qui donnérent long-tems après à Germanicus voyageant en Egypte, une si grande idée de la puissance de ce Roi.

Le régne d'Amenophis eut plus d'éclat; ce Prince visita toutes les Provinces de son Empire : il y confirma les Lois de Sesostris son ayeul, ou il en fit de nouvelles ; il dompta les Bactriens qui s'étoient révoltés ; & pour rendre sa domination respectable en Orient, il fit un assez long séjour à Suze. Ce fut lui qui fit construi-

re à Thébes cette célébre Statuë de Memnon, qui rendoit des sons harmonieux au lever du Soleil.

Ramessès successeur d'Amenophis, est mémorable par cet Obélisque d'onze cens pieds de haut qu'il fit élever à Héliople, qu'Auguste n'osa faire porter à Rome, dont Constantin eut dessein d'embellir Constantinople, & que son fils Constance fit encore mettre dans le grand Cirque, où étoit déja celui qu'Auguste y avoit fait transferer après la conquête d'Egypte †.

Les successeurs de Ramessès ne sont connus que par leurs noms ; & enfin les affaires de l'Egypte commencérent à décheoir : elle perdit l'Empire de l'Orient, & bien-tôt elle fut la proie d'un grand nombre de petits Tyrans,

† Ce sont ces deux fameux Obélisques que le Pape Sixte V. fit relever, & qu'il fit placer devant l'Eglise de sainte Marie du Peuple.

qui la divisérent en douze Dynasties, jusqu'à ce que Psammitique la réünit toute sous ses Lois. Ce Prince eut d'éminentes qualités, & il se servit utilement du secours de quelques Pirates de Carie, & d'Ionie descendus dans ses Etats.

L'Egypte jusques-là n'avoit eu aucun commerce avec les Grecs : Psammitique se trouva bien de ce commerce, & il assigna des terres à ses défenseurs des deux côtés du Nil, assez proche de la mer, & un peu au dessous de Bubaste. Ceux-ci enseignérent la langue Gréque dans le Païs où ils servirent depuis d'Interprétes, & ils y établirent des correspondances avec leur Patrie. On vit donc des Comptoirs s'élever pour la premiere fois en Egypte en faveur des Etrangers. Quelque tems après ceux de Milet en établirent un sur une autre embouchure du

Nil; & bien-tôt l'Egypte vit dans ses Ports un grand nombre de Vaisseaux étrangers.

Psammitique fixa sa demeure à Saïs, & il la rendit Capitale de ses Etats. Il prit l'importante ville d'Azotte : ce fut lui, dit-on, qui pour connoître quelle étoit la plus ancienne Langue du monde, fit élever deux enfans séparément, & défendit expressément qu'on parlât devant eux, afin que l'on pût aprendre par le langage qu'ils auroient, quel étoit celui dont il étoit en peine. Herodote * assure qu'ils parlérent Phrygien.

Neco son fils eut de grandes vûës pour l'entier rétablissement de l'Egypte : mais trop de Puissances partageoient alors l'Orient : les Médes en tenoient une

* Eudoxe conte chez Athenée qu'avant Psammitique aucun Roi d'Egypte n'avoit bû de vin. *Athn. lib.* 8.

partie : la Lydie formoit un Etat considérable ; & l'Empire Babylonien prenoit de si grands accroissemens, qu'il étoit à craindre qu'il n'absorbât tous les autres. Neco ne laissa pas de faire plusieurs conquêtes, & de transmettre sa Couronne très-florissante à son fils Psammis.

Ce Prince n'eut point les qualités de son pere & de son ayeul ; content des Etats qu'il avoit reçus en partage, il ne songea qu'à ses plaisirs, & l'Egypte sous son régne retomba presque dans le desordre d'où Psammitique l'avoit si heureusement tirée.

Comme on étoit encore éloigné de ce funeste événement, l'Etat joüissoit d'un profond repos, & les Grands à l'exemple du Prince ne s'occupant que de leurs plaisirs, le luxe & la molesse eurent bien-tôt corrompu ce qui restoit de la vertu des anciens Egyptiens.

L'Egypte n'avoit point alors de Port plus célébre & plus fréquenté que celui de Naucrate. La Ville étoit bâtie sur une des embouchures du Nil auprès de Canope [a], & bien-tôt elle devint si fameuse par son commerce, au raport d'Herodote [b], qu'on ne souffrit plus qu'aucun Navire Marchand abordât à un autre Port.

Mais rien ne distinguoit tant cette Ville que le nombre des Beautés qui l'habitoient ; c'est l'éloge qu'un de ses Citoyens [c] lui donne, & un habile Historien [d] a observé avant lui que ces Femmes n'oublioient rien pour plaire:

[a] Canope Ville de la Basse Egypte, sur une autre embouchure du Nil. Le Pere Hardoüin assure qu'elle tira son nom de Canopus Pilote de Menelaüs.

[b] *Lib. 2. cap. 179.*

[c] *Celebres quoque meretrices, & insigni forma tulit Naucratis.* Athen. lib. 13. cap. 7.

[d] *Gaudent autem quodammodo in Naucrate, prostibula fieri venusta.* Herod. lib. 2. cap. 135.

ce théatre étoit donc tout propre pour bien reprefenter quand on vouloit faire profeſſion déclarée de galanterie ; & on n'en fera pas ſurpris quand on ſçaura que Venus honoroit cette Ville d'une protection particuliere : ce récit entre ſi naturellement dans cette Hiſtoire, & il a tant de raport au ſujet que je traite, qu'il ſemble qu'on ne puiſſe l'en retrancher ſans lui ravir un de ſes principaux ornemens.

Les Egyptiens avoient un ſouverain mépris pour les Religions étrangeres ; ils cachoient ſoigneuſement les myſtéres de la leur : cependant ils ſe relâchérent de cette loi en faveur de Venus, & voici à quelle occaſion : l'Hiſtoire eſt tirée d'Athenée *, qui cite pour garant Polycharme citoyen de Naucrate.

* *Athen. lib.* 15. *pag.* 505. Je me ſers de la traduction de Dalechamp, édition de Lyon de 1583.

Heroſtrate Marchand de cette Ville étoit allé pour ſon commerce à Paphos, & il y avoit acheté une petite Image de Venus que ſon antiquité lui rendoit reſpectable ; & il la raportoit à Naucrate, lorſqu'aux aproches de l'Egypte il s'éleva une ſi furieuſe tempête, que bien-tôt on ne ſçut plus où l'on étoit : dans un ſi grand danger tout le monde ſe raſſembla autour de l'Image miraculeuſe de Venus, & chacun reclama ſon aſſiſtance. La Déeſſe ne leur manqua pas dans un ſi grand beſoin, & d'abord elle fit naître auprès d'elle un Mirte verd qui parfuma le Vaiſſeau d'une très-agréable odeur. Le Soleil diſſipa les nuages, & rendit le jour ſi ſerein, qu'on reconnut qu'on n'étoit pas loin de Naucrate, où le Navire ne fut pas plûtôt arrivé qu'Heroſtrate ſortit du Vaiſſeau tenant ſa Déeſſe em-

braſſée, & le Mirte qu'elle avoit miraculeuſement fait naître : il lui bâtit enſuite un Temple où il conſacra l'Image & le Mirte, dont il diſtribua des Couronnes à tous les habitans, après un ſomptueux banquet, ſuite d'un ſacrifice qu'il fit à la Déeſſe : depuis ce tems Venus devint une des plus grandes Divinités de Naucrate *.

Il n'eſt donc pas étonnant que les Citoyens de cette grande Ville euſſent le cœur naturellement tendre, & que la Beauté y exerçât ſon empire abſolu. Toutes les

* Athenée s'eſt trompé ſans doute, en rapportant l'époque de cette Hiſtoire à la vingt-troiſiéme Olympiade, puis qu'aucun étranger n'étoit admis en Egypte avant le régne de Pſammitique, qui en reconnoiſſance des ſervices qu'il avoit reçus des Ioniens & des Cariens, leur permit de s'établir dans ſes Etats. C'eſt ce qui fait qu'on n'a pas ſuivi exactement le récit de cet Auteur, en ce qu'il inſinuë qu'il y avoit déja un Temple de Venus dans Naucrate, où Heroſtrate conſacra l'Image miraculeuſe qu'il avoit apportée de Paphos ; on à mieux

femmes qui se piquoient d'en avoir, accoururent à Naucrate, & la Gréce se dépeupla presque de Belles pour enrichir une Ville d'Egypte. Dorique fut une de celles qui s'y distingua le plus, & l'on doit penser par les violentes passions qu'elle causa, qu'elle avoit autant d'esprit que de beauté.

Une autre Gréque nommée Archedice, disputoit ce prix à Dorique : toutes deux belles, mais differemment ; & toutes deux pleines d'esprit, elles employoient des voies differentes

mieux aimé dire qu'il lui en fit bâtir un, que supposer que les Egyptiens qui avoient en horreur les cultes étrangers, eussent reçu celui-ci qui n'étoit connu qu'en Gréce ; il y a toute aparence qu'Herostrate feignit ce prodige pour faire recevoir ce culte à Naucrate, en surprenant ses Citoyens par le merveilleux de la Religion. Peut-être que son temperammcnt le portant à la tendresse, il fut bien aise d'introduire dans sa Ville le culte d'une Divinité qui favorisoit son penchant. Herostrate est aussi un nom Grec, & non pas Egyptien.

pour ſe faire des Amans.

Dorique avec beaucoup d'eſprit, avoit des travers d'humeur inſuportables : elle étoit fiére, orgueilleuſe, vaine, avare, ambitieuſe, ingrate, & elle ne conſultoit dans tous ſes engagemens que ſon intérêt, ou que ſa vanité. Archedice avoit au contraire l'ame noble, deſintéreſſée, tendre, affectueuſe, pleine d'égards & de ſentimens. Ainſi ſon commerce avoit quelque choſe de plus ſolide, & qui convenoit davantage à l'honnête homme. Dorique, plus vive & plus picquante, entendoit mieux ce manége des Coquettes qui groſſit ordinairement leur Cour.

Une avanture extraordinaire faiſoit alors l'objet de l'attention publique. Un Aigle avoit enlevé le ſoulier de Dorique qui prenoit le bain, & elle l'avoit tranſporté dans le Palais de Saïs *, où elle

* Saïs étoit alors la Capitale de l'Egypte.

le laissa tomber sur les genoux de Psammis. Le Roi fut étonné du prodige, & de la propreté du soulier; il en admira le goût & la petitesse, demeurant persuadé qu'un pied si bien fait devoit être celui de la plus belle personne du monde.

Le voluptueux Psammis, curieux d'ailleurs de tout ce qui avoit l'air mystérieux, voulut aprofondir ce prodige, & sçavoir d'où lui venoit ce soulier : il proposa des récompenses à ceux qui lui en aprendroient des nouvelles. Plusieurs femmes de la Cour l'essayérent, mais il ne se trouva propre à aucune : enfin cette avanture pénétra dans les Provinces, & le bruit en vint jusques à Naucrate : Dorique fut étonnée que son soulier eût été porté si loin, & elle en conçut de grandes espérances. Elle se déclara elle-même; le Gouverneur

en donna auſſi-tôt avis à Pſammis; & il y joignit un portrait ſi flatteur des charmes de cette Gréque, que le Roi eut envie de la voir: il envoya ordre qu'on l'amenât à Saïs: il ſe ſentoit ému au récit de tant d'attraits: comme l'avanture avoit quelque choſe de miraculeux, il ne douta point que le dénoüement n'en fût merveilleux. Il falut obéïr, Dorique partit de Naucrate, & elle prit le chemin de Saïs.

Charaxe arriva ſur ces entrefaites à Naucrate: ſon amour pour Dorique l'y attiroit encore plus que l'intérêt de ſa fortune: il étoit frere de la célébre Sapho, & il faiſoit à Naucrate un commerce conſidérable de Vins de Lesbos fort recherchés en Egypte: il eût amaſſé des biens immenſes à ce négoce, ſi l'amour dont il brûla pour la ſuperbe Dorique *, n'eût

* Herodote s'eſt aſſurément trompé quand il

arrêté le progrès de sa fortune. Il avoit acheté une Maison magnifique à Naucrate ; il l'avoit meublée somptueusement, & il l'avoit donnée à son orgueilleuse Maitresse qui lui coûta des dépenses inouïes : rien ne suffisoit au luxe & à la vanité de cette fiére Courtisane, & le malheureux Charaxe esclave d'une femme impérieuse, revenoit à Naucrate dans le dessein de l'épouser.

On célébroit en cette Ville des Jeux par l'ordre de Psammis, lorsque Charaxe y arriva. A peine fut-il entré dans le Port, qu'on lui

il a donné pour Maitresse à Charaxe la Courtisane Rhodope ; car si cette fille fut Escave avec Esope, elle ne put être la Maitresse du frere de Sapho, qui fleurissoit vers la quarante-cinquiéme Olympiade, au lieu qu'Esope ne vivoit que vers la cinquante-deuxiéme ; en sorte que l'âge devoit avoir diminué les passions dans le cœur de Charaxe, au tems que Rodope étoit en état de donner de l'amour. C'est pourquoi on a préferé à l'opinion de cet Historien, celle d'Athenée qui donne Dorique pour Maitresse à Charaxe.

conta la caufe de l'allegreffe publique : il courut à la defcente du Navire chez Dorique ; il n'y trouva que des femmes qui lui confirmérent l'hiftoire de leurMaitreffe. Peu s'en falut qu'il ne mourût de furprife & de defefpoir : Quoi ! s'écria-t-il, l'ingrate a pû fe réfoudre à partir : elle m'a quitté, la perfide ! ah ! fans doute qu'elle m'immole à la pourpre de mon Rival. Grands Dieux ! qu'il foit infenfible à tant de charmes, ou qu'elle le foit à l'éclat du Thrône. Sera-ce la grandeur qui la rendra plus heureufe ? hélas ! fi j'euffe eu mille Couronnes, je les euffe toutes données pour elle. Faut-il qu'elle aime moins que Charaxe !

Il fortit fans fçavoir à quoi fe déterminer : il chargea quelqu'un des fiens du foin de mettre fes richeffes en sûreté, & il courut s'enfermer chez lui ; mais il n'y put refter : il erra long-tems dans la Ville,

Ville, incapable d'attention ; il alloit de tous côtés ſans ſe fixer à rien : à peine reconnut-il quelques amis qui venoient l'embraſſer : il étoit preſque réſolu de mourir, lorſqu'une Eſclave noire lui vint dire tout bas que s'il vouloit la ſuivre , il aprendroit des nouvelles ſûres de Dorique.

Il treſſaillit à ce nom, & il promit de ſe laiſſer conduire : l'Eſclave lui fit traverſer pluſieurs ruës, & elle le ramena dans une où il trouva une porte à demi ouverte ; il y entra ſans ſçavoir ni ſans ſonger où il alloit ; le ſeul nom de Dorique lui ſervoit de guide : il monta un eſcalier dérobé, au haut duquel il trouva une chambre éclairée de pluſieurs bougies, & il y aperçut une Femme ſeule, fort belle, toute jeune, couchée ſur un lit, & dans un deshabillé plus propre que magnifique.

Dans tout autre tems Charaxe eût été charmé de cette avanture; mais il ne pouvoit s'occuper que du souvenir de Dorique. Cette Femme s'étant avancée vers lui, il s'aprocha d'elle; & l'ayant envisagée, il reconnut Archédice.

Seigneur, dit-elle, en voyant l'étonnement de Charaxe, je fais une démarche qui vous surprend sans doute : les Femmes de ma sorte attendent d'ordinaire qu'on leur dise qu'on les aime, parce qu'elles ont assez d'Amans pour qu'il s'en trouve quelqu'un qui leur plaise. Tant que vous avez eu lieu d'être content de Dorique, je me suis bien gardée de vous offrir mon cœur. J'ai caché ma flâme pour ne point être la victime de ma Rivale : je vous ai aimé, Seigneur, dès que je vous ai vû, & je n'ai souhaité d'être aimable que pour vous plaire : jusques ici vous l'avez ignoré, &

vous l'ignoreriez encore, ſi vous n'aviez pas à vous plaindre de Dorique : mais enfin aujourd'hui qu'elle eſt infidéle, qu'elle court après les faveurs dont elle va être comblée par Pſammis, & qu'elle fait ſon bonheur des vœux d'un autre Amant, dédaigneriez-vous les avances que j'oſe vous faire? voyez quel excès d'amour me fait agir; & ſongez que ſi je ne vous aimois pas éperdûment, je ne vous en ferois pas un aveu qui doit vous paroître ſi bizare.

Madame, répondit Charaxe fort étonné, quand on m'a promis de m'aprendre des nouvelles de Dorique, je ne m'attendois pas qu'on voulût m'inſtruire de ſon infidélité : la qualité de Rivale que vous prenez, me rend ce diſcours ſuſpect, & c'eſt mal choiſir le chemin de mon cœur, que de chercher à le réduire au deſeſpoir : je n'ignore pas quels

ſont les attraits de la belle Archédice ; je connois tous les charmes de ſon eſprit, mais enfin je brûle pour Dorique, & toute perfide que vous me la dépeignez, je ne puis le croire ſi légérement : je veux la voir, je veux lui reprocher ſon ingratitude ; je veux la déclarer à Pſammis ; & ſi enfin je ne puis la fléchir, je veux mourir à ſes pieds.

Réſolution déſeſperée ! répondit Archédice : voulez-vous donner à l'ingrate la ſatisfaction de croire que vous êtes mort d'amour pour elle ? non, montrez plus de courage, vengez-vous, en aimant ailleurs. Ce n'eſt qu'un autre engagement qui nous guérit des peines d'un précédent. Je n'empêche cependant pas que vous ne tentiez de revoir Dorique ; allez éprouver ſa foi, & ramenez-la ſi vous pouvez de Saïs à Naucrate, & de Pſammis à Cha-

raxe : elle eſt digne de vous, ſi elle eſt capable de cet effort : mais éloignez des penſées funeſtes, ne vous opiniâtrez point à brûler d'une flâme ridicule ; & puiſqu'enfin vous trouvez un cœur qui s'offre à vous, profitez de mes avis, & ne craignez pas que je rougiſſe de l'aveu que je vous fais : ſi Dorique vous eſt fidéle, je renonce à vous pour jamais ; mais ſi elle vous abandonne pour Pſammis, je vous demande ſeulement que vous me préfériez à la mort.

Archédice aimoit véritablement Charaxe, croyant qu'un Amant qui pouvoit aimer ſi longtems une Maîtreſſe telle que Dorique, ſeroit capable de la plus héroïque tendreſſe, s'il étoit aimé de bonne foi : elle ſouhaitoit paſſionnément de l'aſſujettir; & tout amoureux qu'étoit Charaxe, il fut fâché de ne pouvoir profiter des ſentimens d'Archédice :

Madame, lui dit-il, la belle Archédice a des bontés dont je ne suis pas digne : vous sçavez qu'on n'est pas maître d'aimer, ou de haïr comme on le voudroit ; mais je vous promets enfin, si l'ingrate Dorique ne s'éloigne point avec moi de la Cour de Saïs, de revenir mettre à vos pieds le cœur de l'infortuné Charaxe, si vous le jugez encore digne de brûler pour vous. Partez, Seigneur, reprit Archédice, je suis assurée de vous voir bien-tôt de retour à Naucrate chargé des mépris de Dorique.

Charaxe sortit, & retourna chez lui, où il passa le reste de la nuit : Quelques jours après, il prit ce qu'il avoit de plus précieux, & il se mit en chemin pour Saïs.

Psammis n'avoit pas été longtems sans devenir éperdûment amoureux de Dorique : il avoit fait faire l'essai de Soulier misté-

rieux, avec beaucoup de pompe; il ordonna pour cela une Fête galante, qui fut apellée *la Féte du Soulier :* Dorique parée des riches habits dont le Roi lui avoit fait present, fit envier ses charmes à toutes les femmes de Saïs, & elle inspira de l'amour à tous les hommes. Mais le Roi se déclara si publiquement pour elle, que personne n'osa avoüer sa passion. L'ambitieuse Dorique ne résista pas aux avances de Psammis : Le grand établissement que l'amour de ce Prince lui assuroit dans une des premieres Cours du monde, effaça dans son cœur tout souvenir du fidéle & tendre Charaxe. Que m'étois-je proposé en le rendant amoureux, se disoit-elle à elle-même ? de faire servir sa fortune à mes plaisirs. Me voilà au comble de mes vœux; l'amour de Psammis m'offre beaucoup plus que je ne demandois :

Mes richesses étoient bornées avec Charaxe, elles sont immenses avec Psammis : je suis maitresse de tous les tresors de l'Egypte. Dois-je perdre tous ces grands établissemens pour ce Citoyen de Lesbos ? d'ailleurs, je ne puis oublier les Satires dans lesquelles sa sœur m'a diffamée ; il faut que je me vange sur lui, de la haine que j'ai contre Sapho. L'orgueilleuse Dorique s'entretenoit de ces ambitieuses idées, pendant que le malheureux Charaxe cherchoit une entrée dans le Palais. Il se presenta à la porte de l'apartement de Dorique, il y trouva des Gardes qui l'arrêtérent, & qui lui demandérent son nom, il ne hésita point à le dire ; on alla l'annoncer à Dorique, elle eut bien-tôt pris son parti ; elle feignit d'ignorer quel étoit Charaxe, on lui vint aprendre que Dorique ne le connoissoit pas,

& qu'elle refufoit de le voir.

Ce refus outra Charaxe de douleur : L'ingrate ! s'écria-t-il tout haut : il n'en dit pas davantage ; & renfermant fon reffentiment, il alla chez lui, réfolu de joindre Dorique, lors même qu'elle feroit avec le Roi, & de lui faire en prefence de fon Rival, tous les reproches qu'elle méritoit, dût-il lui en couter la vie.

Il avoit connu à Naucrate Aménophis, Prêtre d'Ifis, & il s'étoit lié avec lui d'une étroite amitié : il lui fit part de fa fituation. Se peut-il, lui dit Aménophis, qu'un homme auffi raifonnable que vous, ne revienne point de fon extrême égarement ? Le cruel chagrin que l'infidélité de Dorique vous caufe, prouve en vous trop de foibleffe. Il n'en eft point dont on ne fe guériffe par la réfléxion : faites, Seigneur, un fage retour fur vous-même,

& voyez à qui vous ſacrifiez le repos de votre vie ; à la plus ingrate des femmes, coupable de la plus noire perfidie, & dont cependant vous ne pouvez révéler le crime, qu'en vous expoſant au couroux du Roi. Que tant de raiſons vous conſolent de ſon infidélité ; nous ne devons aimer que ce qui eſt digne de notre amour, & une femme ceſſe de le mériter, lorſqu'elle n'eſt plus fidéle.

Que vous connoiſſez peu les Amans, répondit Charaxe ! renfermé dans la pratique du culte de votre Déeſſe, rempli des idées d'une vertu pieuſe, que vous avez puiſée dans l'étude d'une Religion auſſi ancienne que l'Egypte ; & toûjours occupé d'une ſpéculation édifiante, vous ne pénétrez pas juſques au cœur de l'homme ; vous ignorez juſques où va ſon déplorable aveuglement, & que dès qu'il a une

fois envisagé un objet sous l'idée du bien ou du plaisir, il n'est pas aisé qu'il s'en arrache. Nous sommes ainsi faits, cher Aménophis; nous nous attachons d'abord par les charmes d'un beau visage, & souvent nous commençons d'idolâtrer, avant que de sçavoir si ce qui nous plaît est digne de notre estime: il est rare de voir une grande passion excitée par les seules graces de l'esprit: ce je ne sçai quoi qui nous enchaîne, a toûjours son principe dans les sens; & quand une fois ils sont charmés, alors notre raison en devient l'esclave, & nous sommes si malheureux, que nous donnons quelquefois les plus beaux noms aux plus bizares effets de l'humeur.

Dorique m'a donné cent occasions de rompre avec elle, j'ai mille fois reconnu qu'elle ne m'aimoit point, & que le seul motif

qui l'engageoit à souffrir mes soins, étoit l'avantage qu'elle en retiroit. Je n'étois point avare, & les presens qu'elle recevoit de moi, fournissoient abondamment à ses volontés; je ne l'attachai que par mes libéralités; & lors qu'une fois sa beauté l'eut fait connoître, & qu'elle se fut acquis une grande réputation, j'eus mille chagrins à en essuyer: cent Amans se déclarérent, & me donnérent bien souvent les plus justes sujets de jalousie, mais rien ne fut capable de m'en détacher; il sembloit que mon amour s'augmentât par ses mépris: peut-être que le récit ne vous en déplaira pas, vous verrez toute la tirannie qu'une Maitresse impérieuse exerce sur le cœur d'un Amant trop tendre, & trop passionné. Alors sans attendre la réponse d'Aménophis, il continua ainsi.

HISTOIRE

DE CHARAXE, ET DE DORIQUE.

J'Ai commencé de connoître Dorique à Lesbos, où elle est née dans la plus basse condition, à quelques lieuës de Mytiléne. Elle avoit alors une beauté naturelle qui me parut incomparable : le hazard me la fit rencontrer dans une promenade publique, où je la vis pour la premiere fois: je fus frapé de ses charmes, & j'en conservai dès ce moment le souvenir. Je passois souvent près de la maison qu'elle habitoit, & je ne voyois jamais Dorique, que je ne murmurasse contre la destinée qui réduisoit une si belle personne à une condition si déplorable : Je n'osois cependant lui parler, quoique je fusse très-jeune; il y avoit trop de distance entre

elle & moi ; je craignois de me couvrir de honte, si on m'apercevoit jamais avec elle. Je me contentois donc de la voir souvent, & de brûler d'une flâme d'autant plus vive qu'elle étoit secrette.

Vous ne sçauriez croire combien cette contrainte que je me faisois, augmenta ma passion : je n'en fus plus le maître. J'en fis confidence à Dave, valet qui me servoit fort fidélement : ce garçon promit de s'employer pour moi, & il y réüssit : il trouva bien-tôt l'occasion de parler à Dorique ; & il l'engagea aisément dans une promenade, où je devois me trouver à sa place : tout réüssit d'abord à merveille : Dorique se rencontra au rendez-vous, & elle y vint la premiere ; cependant Dave ne se montroit point, & je parus pour le remplacer. Belle Dorique, lui dis-je,

une affaire imprévûe arrête Dave, & dans la crainte que vous ne le soupçonniez de manquer à sa parole, il m'a chargé de venir vous entretenir en l'attendant.

Dorique rougit à ce discours, & je m'aperçus que ma presence l'embarrassoit ; elle voulut même se retirer, & je vis dans ses yeux une si grande contrainte, que j'aprehendai de perdre le fruit de mes artifices : je lui fis cent prieres pour la fléchir, & je trouvai toûjours une résistance qui me desespera : je l'engageai enfin de faire quelques pas avec moi ; prétextant d'aller au devant de Dave, nous nous engageâmes dans les allées d'un bois : je lui déclarai alors mon amour, & le stratagême dont j'avois usé pour me ménager cet entretien : je joignis à cet avis un present que je l'engageai de prendre ; nous revînmes ensemble à Mytiléne à

l'entrée de la nuit, & elle me promit de se trouver le lendemain en un autre endroit que je lui indiquai.

Cependant, mon cher Aménophis, je fis cent réfléxions fâcheuses dès ce même jour : j'avois démêlé dans le caractére de Dorique, cette hauteur & cette avarice que je n'ai que trop éprouvées par la suite ; je fus tenté de rompre cet engagement, quoiqu'il ne fît que de naître : Que je me fusse épargné de cruels chagrins, mon cher Aménophis ! mais mon ascendant l'emporta ; je ne pus résister à l'attrait des plus doux charmes ; je revis Dorique, & je continuai de la voir, j'en devins passionnément amoureux : trois mois se passérent dans cette douce habitude ; & j'avoüe que mon bonheur étoit alors sans égal.

J'aimois, & je pensois être aimé : je croyois avoir trouvé un

cœur ſimple, dont la poſſeſſion me ſembloit préférable à celui de mille Reines; je travaillois cependant avec ſuccès à lui polir l'eſprit & les mœurs, & je la mis bien-tôt dans une ſituation qui la raprochoit de mon état : ce fut hélas ! ce qui la perdit.

Je la trouvai un jour froide, & réſervée. Que devins-je hélas ! je connus trop tard la grandeur de mon égarement; je m'aperçus que j'aimois véritablement Dorique; & que ce qui ne m'avoit paru d'abord qu'un amuſement, étoit devenu une affaire ſérieuſe : Quelles proteſtations ne lui fis-je point de l'aimer toûjours ! Je n'épargnai rien pour lui prouver tout l'empire qu'elle avoit ſur moi; & c'eſt ce qu'elle deſiroit de connoître. Je n'étois plus qu'à Dorique, je me dérobois à mes amis : on me voyoit ſouvent ſeul, toûjours rêveur, & quelquefois triſte.

Je ne pûs être long-tems amoureux, sans que le bruit s'en répandît. On m'examina de plus près, & on sçut enfin que j'avois une inclination que je cachois avec beaucoup de soin, & dont j'étois sans cesse occupé.

Ma famille prit l'allarme de cet attachement; & comme elle avoit des vûës pour mon établissement, sur lesquelles elle ne m'avoit pas consulté, elle me fit des reproches très-vifs, & elle me remontra toute la honte de mon choix: je souffris impatiemment cette remontrance, & j'y répondis avec assez d'aigreur: Sapho même que j'aimois de toute l'amitié qu'on peut avoir pour une sœur, ne put rien gagner sur moi; je m'emportai si fort contre les conseils qu'elle voulut me donner, que je me broüillai avec elle.

Je portai cette yvresse encore plus loin; je cessai de me con-

traindre, je fis meubler une maison à Dorique dans un des Fauxbourgs de Mytiléne, où je vécus avec elle aux yeux de tout le monde : j'y menois mes amis : Dorique avoit beaucoup d'esprit & des graces naturelles qui lui donnérent bien-tôt dans Mytiléne, une réputation qui excusa en quelque façon mon attachement.

Je m'aplaudissois des succès de Dorique : Pouvois-je mieux faire, disois-je, que de tirer cette fille de l'abaissement où je l'ai trouvée, & que de la mettre dans une situation où l'on pût enfin connoître ce qu'elle vaut ? Combien de femmes, faute du même bonheur, restent-elles cachées dans l'obscurité, qui seroient les délices de la societé ? Celle-ci m'aura l'obligation de ce qu'elle est, elle m'en aimera mieux, & je serai toûjours heureux avec elle. Lorsque je raisonnois ainsi, je ne

connoiſſois pas l'ingrate Dorique.

Elle prit un ſi grand goût pour le monde, que bien-tôt je ne fus plus le maître de la voir quand je voulois. Ce n'étoient pas ſeulement mes amis dont elle recevoit les viſites, elle en avoit de toute la Ville. Cette diſſipation m'inquiéta ; & quand je voulus en faire des reproches à Dorique, elle me parla avec un ton de ſupériorité qui me fit ſentir toute ma foibleſſe. Je vous aime, me dit-elle, & cela vous doit ſuffire, n'éxigez point de contrainte : Vous me prodiguez vos richeſſes, je diſpoſe de tous vos biens ; & quel cas penſez-vous que je faſſe de ces libéralités, ſi vous m'ôtez par vos ombrages juſques à la liberté d'en joüir ? Ingrat ! j'ai bravé tous les remords pour vous ; j'étois heureuſe dans une condition plus baſſe, du moins j'étois

vertueuſe, & je vivois contente, parce que je ne me reprochois rien. Pour vous plaire, parce que vous me plaiſiez auſſi, je me ſuis jettée dans un déréglement qui me rend mépriſable aux gens de bien, & peut-être à vous-même, perfide que vous êtes! Quel treſor & quelles richeſſes, fuſſent celles des Rois d'Egypte ou de Babylone, peuvent me tenir lieu de la vertu que je vous ai ſacrifiée? peſez bien de quel prix eſt ce ſacrifice, & oſez y comparer vos bienfaits.

Ces diſcours me deſarmoïent, & je demandois alors humblement pardon à Dorique : elle feignoit de m'aimer uniquement, & j'étois aſſez ſimple d'en croire ſes vaines aſſurances. Mais je ne reſtois pas long-tems dans cette heureuſe ſituation ; & bien-tôt la cruelle me donnoit de nouveaux ſujets de plainte : je l'accablois

dans ces momens des plus cruels reproches, & elle y paroissoit insensible; ou elle me répondoit avec un air dédaigneux, qui me desesperoit : je la quittois brusquement, & j'étois huit ou dix jours sans la voir; au bout de ce tems, mon penchant me rapelloit auprès d'elle, & nous nous raccommodions: j'oubliois toutes mes peines dans ces réconciliations; & je ne manquois point de combler la Perfide de nouveaux bienfaits.

C'est ainsi que j'ai vécu pendant trois ans, toûjours amoureux éperdûment, prodiguant ce que j'avois de bien à cette passion insensée, & ne recevant souvent pour prix du plus fort attachement, que des mépris & des dédains.

Ce n'étoit pas la seule peine que j'endurasse, ma famille me causoit mille chagrins, obligé

d'un côté d'en souffrir les perpétuelles remontrances, & d'essuyer de l'autre tous les caprices d'une Maitresse fiére & ambitieuse : j'ai cent fois souhaité la mort ; un coup d'œuil favorable que je recevois de Dorique, me faisoit quelquefois oublier mes maux ; mais ce bonheur n'étoit pas de longue durée.

Cependant comme ma passion étoit supérieure à tout, je méprisai la voix de mes amis, & je portai l'aveuglement si loin que je fis sous le nom de Sapho des Vers à la loüange de Dorique. Ma sœur en fut si picquée, qu'elle composa contre elle une Satire sanglante où elle noircit Dorique des traits les plus cruels. *

Cette Piéce outra Dorique de desespoir ; elle se vengea sur moi des saillies de ma sœur ; & nonseulement elle m'accabla des plus

* *Versibus suis proscindit.* Athæn.

injuſtes reproches, mais elle refuſa même de me revoir ; je gémis & je ſoupirai en vain : l'injuſte Dorique me déclara qu'elle vouloit rétablir ſa réputation cruellement attaquée ; & que ce n'étoit qu'en ne me voyant plus, qu'elle y pouvoit travailler avec ſuccès.

Je ne puis vous exprimer dans quelle deſolation cette rupture me plongea. Je ne pouvois vivre ni mourir ; & je me trouvai accablé d'une douleur ſi preſſante, que je crus ſouvent que j'en perdrois l'eſprit.

Ce qui augmentoit mon martyre, c'eſt qu'il étoit alors arrivé un Corſaire à Lesbos, qui voyoit Dorique tous les jours, & qui ſembloit en être aimé : il s'apelloit Parménon ; il étoit jeune, parfaitement bien fait, & d'une beauté peu commune. La perfide Dorique le recevoit chez elle,

il lui faiſoit des preſens qu'elle acceptoit ; & j'apris avec un chagrin, que je ne puis vous exprimer, qu'il ſe déclaroit ſon Amant, & qu'il vouloit à cauſe d'elle fixer ſon ſéjour à Mytiléne.

Il faut avoir aimé auſſi violemment que je faiſois, pour juger de la grandeur de mon tourment ; je me réſolus de me battre contre Parménon, & je l'attaquai un jour qu'il ſortoit de chez Dorique. Il eut tout l'avantage dans ce combat ; le trouble où j'étois ne me laiſſa point aſſez de jugement pour parer les coups qu'il me porta, & je fus ſi dangereuſement bleſſé qu'on m'enleva ſans connoiſſance.

Parménon n'étant point bleſſé ſe retira ſur ſes Vaiſſeaux, d'où il fit ſçavoir à Dorique ce qui lui venoit d'arriver. La cruelle ne fut ſenſible qu'au danger qu'il couroit ; dès que la nuit fut ve-

nuë, elle lui manda qu'il lui envoyât une Chaloupe ; elle alla le trouver avec ce qu'elle avoit de plus précieux, saisissant avec joie cette occasion d'abandonner Lesbos.

J'ignorois cependant cette fuite, qu'on me cachoit soigneusement. La honte que j'avois des traitemens qu'on m'avoit faits, m'empêchoit de prononcer le nom de Dorique ; mais je n'en étois pas moins occupé du souvenir de l'ingrate, dont l'image étoit toûjours presente à mes yeux: je souhaitois quelquefois de guérir, pour lui reprocher sa lâcheté ; & quelquefois la mort me sembloit devoir être l'unique fin de mes maux. Je guéris pourtant ; mais comme j'avois perdu beaucoup de sang, je conservai une si grande langueur, que je ne pus sortir qu'au bout de trois mois, qu'on fut enfin obligé de

m'aprendre que Dorique avoit ſuivi Parménon.

Comme il y avoit près de ſix mois que je n'avois vû cette fille, le récit de ſa fuite ſembla produire un bon effet ; il ne me reſta qu'une triſteſſe ſombre & mélancolique, qui ne m'ôta point le jugement ; je devins capable d'aplication : je revis mes amis, & repris le ſoin de mes affaires avec ſuccès. Au bout de deux ans, je vis augmenter conſidérablement ma fortune par le commerce de ces vins excellens que notre Iſle produit.

J'en envoyois depuis longtems à Naucrate ; & comme j'y avois des Correſpondans riches, on me conſeilla d'aller moi-même dans cette Ville, où je pourrois faire des connoiſſances utiles : je ne crus pouvoir mieux faire, & je m'embarquai pour Naucrate où j'arrivai heureuſement.

Il y avoit quelques jours que j'y étois lorſque l'affaire de la Courtiſane Thonis arriva. On me dit que cette femme auſſi fiére que belle, avoit été recherchée * par un Etranger, qui en étoit devenu éperdûment amoureux, qu'elle l'avoit toûjours traité avec une hauteur inſuportable, qu'elle n'avoit voulu ſe réſoudre à l'écouter qu'au prix d'une ſomme exceſſive; & que ce jeune homme, dont l'imagination étoit fortement frapée de l'image de Thonis, avoit fait un ſonge ſingulier, dont l'effet l'avoit guéri de ſon amour. Cette avanture me divertit beaucoup; mais ce qui me parut le comble de la hardieſſe, c'eſt qu'on m'aſſura que Thonis pourſuivoit cet heureux Amant, & qu'elle prétendoit un ſalaire, comme ſi elle eût réellement contribué à ſa guériſon.

* *Plutarch. in Demetrio.*

Cette prétention devoit faire la matiere d'un Plaidoyé fort curieux, & je m'empressai de voir le succès d'une Cause, où l'audace de Thonis devoit éclater aux yeux de toute la Ville. Le sage Bocchoris en étoit le Juge; je me fis presenter à lui, & il me fit donner une place, où je devois tout entendre & tout voir; sur tout je souhaitois de connoître les Parties; car Bocchoris avoit ordonné qu'elles fussent presentes.

Je vis donc entrer les Avocats de cette Cause célébre, & un moment après, je vis paroître Thonis, & cet Etranger qu'elle poursuivoit pour une Cause si nouvelle.

Que devins-je, Seigneur, quand je reconnus que Thonis, qui se deshonoroit par un éclat si scandaleux, & qui exerçoit publiquement à Naucrate le mé-

tier de Courtiſane, étoit cette même Dorique, que j'avois ſi vainement aimée à Mytiléne, qui avoit ſuivi lâchement Parménon, & que je croyois perduë pour jamais ?

Je fus ſi ému, que je ne vis & que je n'entendis plus rien ; tout mon feu ſe ralluma : jamais l'ingrate ne m'avoit paru ſi belle ; & vous jugez bien qu'elle n'avoit rien oublié pour augmenter ſes charmes : elle avoit la gorge à demi nuë ; ſes cheveux ornés de fleurs & de perles, lui tomboient ſur le ſein & faiſoient juger, par ce qu'ils laiſſoient voir, de la beauté de ce qu'ils cachoient : elle avoit dans les yeux une douceur modeſte qu'elle ſembloit affecter, & tant de graces répanduës dans l'air & ſur le viſage, que je ſentis dans l'inſtant que je l'aimois plus que jamais.

Je cachai mon émotion & ma

surprise autant qu'il me fut possible, mais je ne pus être attentif qu'aux charmes de l'ingrate. J'oubliois à vous dire, qu'ayant perdu Parménon au bout de six mois qu'elle l'avoit suivi, elle étoit venuë s'établir à Naucrate; qu'elle s'y étoit fait connoître sous le nom de Thonis; & que depuis un an, elle y avoit été recherchée de tous les jeunes gens de la Ville, qui pouvoient mettre le prix à ses bonnes graces.

Pendant que je m'abandonnois au triste plaisir que me faisoit cette rencontre, le sage Bocchoris jugeoit l'affaire: vous sçavez qu'il feignit de trouver la demande juste, qu'il fit aporter une bourse pleine de piéces d'or, & qu'il commanda ensuite qu'on la fit résonner aux oreilles de Thonis, afin, dît-il, que le prix fût proportionné au

ſoin que lui avoit coûté le bonheur de ſon Amant. Ce Jugement fit beaucoup d'honneur à Bocchoris, & Thonis retourna chez elle fort picquée qu'on eût eu ſi peu d'égard à ſes prétentions : « Car enfin, diſoit-elle, » pour que ce Jugement fût équi- » table, il faudroit que le ſon des » pieces d'or, eût produit en moi » le même miracle que l'idée de » ma beauté a fait dans l'imagi- » nation de Charaxe » * : on ſe mocqua de ce raiſonnement, & Thonis fut pendant quelque tems la fable de la Ville.

Une femme qui ménageoit ſi peu ſa réputation, devoit, mon cher Aménophis, m'inſpirer plus de mépris que d'amour ; mais j'étois né pour être l'eſclave de Dorique : je me repreſentai toute

* C'eſt le jugement qu'en fit la Courtiſane Lamia, Maitreſſe de Demetrius Poliorcetès, dont on verra auſſi l'Hiſtoire. *Plutar. in Dem.*

fon indignité ; je la confidérai engagée dans les commerces les plus fcandaleux ; cependant, Seigneur, ma paffion fut la plus forte : je courus chez Thonis, ou plûtôt je courus chez Dorique, peut-être dans le deffein de lui reprocher fa conduite : mais hélas ! pour lui jurer que je l'aimois encore, & que je l'aimerois toute ma vie. Elle fit éclater en me revoyant une joie qui me defarma. Elle détefta fon ingratitude; elle verfa des larmes feintes ; elle tâcha de donner de fauffes couleurs à fes perfidies : Que vous dirai-je, Seigneur, je tombai encore à fes pieds, & je lui jurai, fi elle vouloit rompre fes autres engagemens, de l'aimer éternellement, de transférer mon commerce de Lesbos à Naucrate, & d'employer toutes mes richeffes pour lui faire le fort le plus fortuné. Dorique accepta

tout, & nous nous promîmes une fidélité inviolable : je soupai le soir avec elle, je la revis le lendemain ; tous mes amis virent cet attachement que je ne pûs long-tems cacher ; j'y donnai les meilleures excuses que je pûs imaginer ; & d'ailleurs j'étois si amoureux, & Dorique avoit rompu si publiquement avec ses autres Amans, que je crus enfin que le moment où je devois être aimé, étoit arrivé.

On sçut bien-tôt à Lesbos que j'étois rentré dans mes anciens fers : on se déchaîna de nouveau contre Dorique, mais elle méprisa ces vaines rumeurs ; & de mon côté je fermai les yeux sur mon égarement. Je voyois sans cesse Dorique, & ce fut alors que je fis ces Vers que je vous

Quam mollis tibi crines ô Dorica revinxit
Fascia ! quanta unguentum suavitate tua vestis oluit !
Gratiosum Charaxum amplexata

Concolor

ai déja lûs, dans lesquels je mêlai exprès Sapho, pour achever de la punir de l'injure qu'elle avoit faite à Dorique, & je ne songeai plus qu'à retourner à Mytiléne pour en raporter toute ma fortune à Naucrate, & peut-être y épouser l'infidéle Dorique.

Je restai pourtant encore six mois à Naucrate; & il est vrai qu'alors j'eus tout lieu d'être

Concolor, matutina poculatu, cum attrectares: |
Suavis quidem Saphus manent olimque manebunt
Versuum candidæ tabulæ, personantes
Beatissimum nomen tuum, quod Naucratis hoc celebrabit
Quoad per Maris fluctus ad Nili voluptates & oblectamenta Naves appellent.

Cette Epigramme est de Posidippe; il ne faut pas le confondre avec le Poëte Comique de ce nom qui vivoit du tems de Ménandre, vers la cent vingt-cinquiéme Olymp. Nous n'avons de celui-ci que ce fragment, & un autre de huit Vers qui se lit dans Tzetez.

Je me sers de la Traduction de Dalechamp j'ai feint que Charaxe étoit l'Auteur de cette piéce pour avoir occasion de la raporter.

content de Dorique : elle avoit eu ſans doute honte de l'éclat que ſon avanture avoit fait, & des bruits déſavantageux qui s'en étoient répandus : elle rompit avec tout le monde, & elle ne reçut pendant tout l'hiver que moi & mes amis : ce retour m'enchanta ; j'attribuai à l'imprudence de l'âge, ce qui auparavant m'avoit cauſé de ſi triſtes allarmes, & je partis pour Leſbos, afin d'en raporter tous mes effets. Ç'a été, Seigneur, au retour de ce funeſte voyage, que j'ai apris que Pſammis m'enlevoit ma Maitreſſe, & que j'ai trop ſçu que l'ingrate ſe livroit à tous les deſirs de ce Prince.

Aménophis ne fut pas fâché d'avoir entendu ce détail, & il ne deſeſpéra pas de pouvoir enfin guérir ſon ami de ſa paſſion : il l'en flatta même ; Charaxe ne répondit que par des ſoupirs,

mais l'habile Egyptien, au lieu de se rebuter, proposa plusieurs moyens à Charaxe; & comme il le vit toûjours obsedé de sa passion, il lui conseilla du moins de consulter l'Oracle d'Apis sur les suites qu'elle auroit. Je n'en ai point vû de trompeur, lui dit-il; il est vrai que la façon dont ce Dieu les rend, paroît ridicule: ce n'est ni lui ni le Prêtre qui parle; on fait seulement sa priere au Dieu; & la premiere chose qu'on entend en sortant dans le Parvis du Temple, est la réponse d'Apis: je n'en ai point entendu qui ait manqué: éprouvez-le, mon cher Charaxe, je suis sûr que vous vous en trouverez bien.

Charaxe n'étoit pas superstitieux; mais il n'osa contredire Aménophis, de qui il attendoit de grands secours: il promit d'aller le lendemain avec lui rendre ses hommages au divin Apis,

n'attendant rien de la part de ce Dieu, & ne contant plus sur le retour de l'infidéle Dorique. Il ne songeoit qu'à se satisfaire en cherchant l'occasion de lui reprocher sa perfidie.

Aménophis le vint prendre le lendemain à l'heure dont ils étoient convenus, & il le conduisit au Temple d'Apis. La cérémonie du Sacrifice se fit avec beaucoup d'apareil & de dévotion de la part des Prêtres Egyptiens, & fort peu de foi du côté de Charaxe ; la curiosité seule le rendit attentif à l'ordre bizare de cette superstitieuse consultation.

Lorsque le Prêtre eut annoncé que le Dieu étoit content des dispositions de Charaxe, & qu'il eut promis de faire sçavoir son Oracle au sortir de son Temple, Aménophis conduisit Charaxe à l'entrée du Parvis : là ils aperçû-

rent un jeune Ethiopien qui ſuivoit deux hommes, & ils entendirent que l'un d'eux diſoit à l'autre, *Prens cet Ethiopien à ton ſervice, tu t'en trouveras bien.*

C'étoit l'Oracle d'Apis: Aménophis arrêta d'abord ces deux hommes, & il demanda ſi cet Ethiopien étoit à vendre? ils répondirent que oüi: ſur le champ Aménophis l'acheta, & il en fit preſent à Charaxe; il le remena enſuite chez lui, & l'y laiſſa avec ſon Eſclave.

Charaxe ne s'en croyoit pas mieux pour avoir à ſa ſuite un jeune Noir de dix-ſept ans, qu'il ne connoiſſoit pas, & qu'il n'avoit nulle envie de connoître: il lui demanda ſon nom: je m'apelle Oaſis, répondit-il, en mauvais Egyptien, & je ſuis de Meroë. Eh! quelle raiſon, reprit Charaxe, t'a fait quitter ta Patrie dans un âge encore ſi peu avan-

cé ? l'ordre d'un Dieu qui m'y contraint, répartit Oasis : j'ai senti en moi une voix à laquelle je n'ai pû résister. Il me sembla qu'elle me dît aujourd'hui que ma vocation est remplie, & que ma destinée va se déclarer. Charaxe jettoit quelques regards incertains sur l'Ethiopien, & il étoit surpris de trouver en lui des traits de beauté fort rares chez ces Peuples noirs : il les avoit si réguliers, & la physionomie si noble, qu'il ne lui manquoit que de la blancheur, pour être un chef-d'œuvre de la Nature.

Charaxe n'y fît pas plus d'attention : il vint au Palais, toûjours dans le dessein d'y chercher Dorique : il fut surpris en entrant dans la premiere cour de s'y voir aborder par une femme qui lui dit de la suivre, & qu'il seroit content d'elle. N'est-ce point encore ici quelque Archédice, dît-

il en lui-même ? il ſuivit ſans répartir. Après quelques détours, il monta par un eſcalier fort obſcur. On le fit entrer dans un grand Corridor, où la Vieille s'étant arrêtée quelque tems, & ayant donné un ſignal, un Eſclave noir vint prendre Charaxe, & le conduiſit dans un Cabinet où il aperçut Dorique.

C'étoit elle en effet : elle craignoit que Charaxe, après le refus qu'il avoit eſſuyé, ne fît quelque éclat qui la perdît : comme elle connoiſſoit ſa foibleſſe, elle crut qu'elle auroit aſſez de pouvoir pour lui perſuader de s'en retourner, en lui repréſentant la néceſſité où elle étoit de céder aux volontés du Roi, maître abſolu de ſa deſtinée.

La ſurpriſe où tomba Charaxe l'arrêta long-tems ; il demeura preſque immobile : Dorique ſe leva & fit quelques pas pour ve-

nir au devant de lui. Quoi ! Seigneur, lui dit-elle, Charaxe ne reconnoit-il plus Dorique ? Suis-je donc si changée ? ou le tems a-t-il effacé en vous le souvenir d'une Maitresse qui vous fut si tendrement attachée ?

Je n'espérois pas, Madame, répondit froidement Charaxe, que dans le Palais de Saïs, honorée du titre superbe de Maitresse de son Roi, & plûtôt Reine que Favorite, il vous restât encore quelque idée du malheureux Charaxe. C'étoit à moi à vous chercher, & non à vous, Madame. Que diroit ce Maître orgueilleux s'il me trouvoit seul avec vous ? Vous manquez de ménagement pour l'amour d'un si grand Roi. Dorique doit faire de plus grands sacrifices aux feux du Monarque des Egyptiens.

Dorique comprit que le dépit faisoit ainsi parler Charaxe, mais

elle feignit de ne pas l'entendre, & comme si elle eût crû qu'il eût parlé de bonne foi, il est vrai, Seigneur, répondit-elle, que le Roi a pour moi des bontés ausquelles je ne m'attendois pas; vous-même l'eussiez-vous crû, Charaxe, lorsque vous partîtes de Naucrate, que les Dieux m'eussent réservée à cette gloire ? que je dûsse bien-tôt dispenser toutes les graces à la Cour de Saïs, & que Psammis me rendît maitresse de la fortune de tous ses Sujets ? plût aux Dieux qu'il me fût permis de partager avec vous un bonheur si rare, que je pûsse en faire Charaxe dépositaire, & qu'il joüît avec moi de la faveur d'un si grand Roi ! Ce point manque à ma félicité, mon cher Charaxe; mais du moins j'ai la satisfaction de pouvoir vous être utile. Parlez, Seigneur, demandez ce que je puis faire pour vous,

pour votre établiſſement, & pour votre bien : il n'eſt rien que vous ne ſoyez en droit de prétendre.

Prenez garde, Madame, répondit Charaxe de vous trop engager. Car enfin, que peut demander un Amant auſſi paſſionné que moi ? Vous le ſçavez, belle Dorique, ce ne ſont ni les treſors de Pſammis, ni les richeſſes de l'Egypte : la poſſeſſion de tous les biens de la terre n'éteindroit pas l'amour que je ſens pour vous. Puis-je donc être heureux ſans vous voir, ſans vous aimer, & ſans être uni à vous ? Si vous avez un déſir ſincere de vous acquitter envers moi de tant d'amour, ayez aſſez de courage pour vous arracher de cette funeſte Cour. Fuyez Pſammis, qui vous enléve à des feux plus fidéles : reprenez avec moi le chemin non pas de Naucrate, il faut nous ſouſtraire à la domi-

nation de mon Rival, mais de la Gréce : ce sera là que vous me verrez toûjours idolâtre de vos charmes, vous loüer de votre fidélité, publier votre magnanimité qui vous rend vos premiers engagemens préférables aux honneurs éclatans qui s'étoient offerts à vous en Egypte, & justifier par ce sacrifice, la honte dont vous vous êtes couverte, en cédant trop lâchement à la recherche du Roi.

Charaxe, répartit Dorique, ne croyez pas m'éblouïr par de vains discours : mon dessein n'est point de quitter Saïs ; je m'y trouve bien, & je ne pense pas qu'il y ait à balancer entre l'amour d'un grand Roi, & celui d'un Marchand de Lesbos. Je vous offrois mes services dans cette Cour ; un reste d'amitié m'y engageoit, vous les dédaignez ; allez, & laissez une ingrate qui ne peut profiter de vos avis.

Ha ! Perfide, s'écria Charaxe, vous cessez de dissimuller ; vous avoüez enfin votre trahison, & je ne puis plus douter de votre crime. Achevez d'y mettre le comble, dénoncez-moi à Psammis ; dites-lui que j'ôse être son Rival ; tâchez de le prévenir, car peut-être le préviendrai-je. Je veux sçavoir de lui, tout amoureux qu'il est, s'il peut aimer un monstre d'infidélité, peut-être me rendra-t-il plus de justice ; peut-être pensera-t-il qu'il ne doit qu'à son rang suprême, la conservation de votre cœur ; & que s'il n'a pas un Rival heureux, c'est uniquement parce qu'il est Roi.

Charaxe sortit en finissant de parler ; il passa chez Aménophis qu'il ne trouva point : il revint chez lui dans un état déplorable : le desespoir étoit peint dans ses yeux ; il avoit peine à retenir ses

larmes ; on l'entendoit pousser de profonds soupirs ; il se plaignoit tout haut des crimes de Dorique, il la nommoit quelquefois, il se croyoit guéri, il vouloit retourner à Naucrate, & s'engager sincérement sous les loix de la tendre Archédice ; mais il s'apercevoit bien-tôt qu'il étoit plus malheureux que jamais.

Oasis considéroit attentivement l'état de son Maître ; il y paroissoit plus sensible, qu'on ne devoit l'attendre d'un Domestique ordinaire ; il osa s'informer à Charaxe, du sujet de son trouble : la façon misterieuse dont cet Esclave étoit entré à son service, rendit Charaxe plus facile à lui ouvrir son ame : il lui conta sa disgrace. Eh quoi ! Seigneur, repartit Oasis, ne pouvez-vous trouver de soulagement à vos peines ? jeune, aimable, riche, & naturellement généreux, n'avez-

vous point le courage de rompre cette chaîne honteuſe ? Dorique eſt indigne de vous, & vous allez juſtifier ſes mépris en la regrettant. Eloignez-vous d'elle, ajoûta-t-il, & tâchez de l'oublier. J'ai oüi dire que le ſeul moyen de ſe guérir d'une paſſion malheureuſe, eſt d'en tenter une autre. Dorique eſt-elle la ſeule qui puiſſe vous plaire ? Son ingratitude doit vous ſuffire, cherchez auprès d'une autre du ſoulagement à vos maux, & ne balancez pas à ſortir d'un ſi honteux eſclavage.

Hélas ! repliqua Charaxe, où trouver celle que je cherche ? & comment l'accoutumer d'abord à mes inquiétudes, à mes diſtractions, au ſouvenir importun d'une flâme qui me dévore ? pourra-t-elle, ſans dépit, m'entendre dire que je brûle d'un autre amour ? que je viens lui demander

der vengeance d'une infidéle, que je vai faire mes efforts pour m'affranchir de cet esclavage, pour vivre éternellement sous ses lois. Quel langage ! est-il une femme au monde qui s'en puisse accommoder ? Non, elles sont trop jalouses de leurs droits. Il faut que je meure dans les fers de la volage Dorique. Heureux ! si je n'avois jamais fait le voyage de Saïs : Heureux ! si j'eusse suivi les conseils de la prudente Archédice.

Et quelle est cette Archédice, continuoit Oasis ? mérite-t-elle d'occuper le cœur d'un galant homme ? a-t-elle des charmes assez grands pour faire la félicité d'un Amant délicat ? Son esprit est-il d'un autre caractere que celui de Dorique ? Je me suis senti tout ému à son nom ; il me semble de bon augure, commencez d'être inconstant pour l'amour

d'elle, je crois que vous n'y perdrez rien.

Il eſt vrai, répondit Charaxe, qui commençoit à prendre de la confiance pour Oaſis, qu'Archédice méritoit mieux mes hommages que Dorique; & que s'il étoit poſſible de me guérir de l'ardeur inſenſée que j'ai pour celle-ci, je ne voudrois jamais en aimer d'autre que celle-là. Elle eſt belle & généreuſe; elle a dans l'ame un certain caractere de grandeur, qui interreſſe mon eſtime; elle a même excité ma reconnoiſſance par des avances dont je ne ſuis pas digne: peut-être ne ſuis-je pas éloigné de l'aimer; mais enfin il faut que je me guériſſe: je ne veux point lui porter un cœur prévenu d'une autre paſſion.

Charaxe rendu un peu plus tranquile, refléchiſſoit ſur les raiſonnemens ſenſés d'Oaſis. Il étoit

étonné de voir tant d'esprit dans un Ethiopien ; il le regardoit attentivement , croyant rapeller des traits qu'il avoit vus ailleurs, & trouvant dans le son de la voix quelque chose qu'il croyoit reconnoître ; mais bien-tôt il bannissoit cette idée. Où pourrois-je , disoit-il , avoir vu cet Ethiopien ? Sa peau brûlée ôte toute aparence de ressemblance. N'est-ce point plûtôt que l'Oracle va commencer à s'accomplir ; & qu'en effet cet Esclave est réservé pour mon secours ? Ne pénétrons point dans le Conseil des Dieux , attendons respectueusement qu'ils se déclarent en ma faveur.

Charaxe alla chercher Aménophis , il le trouva seul ; il l'entretint des fatales avantures de cette journée : Aménophis lui proposa , pour le distraire , un voyage de deux jours dans une

belle Maison qu'il avoit aux Portes de Saïs ; il accepta cette partie, cherchant à se tranquiliser par la retraite, & par la solitude.

La maison d'Aménophis étoit bâtie sur les bords du Nil ; elle convenoit à la situation où étoit Charaxe, & il y trouva tout ce qui pouvoit entretenir sa rêverie. Dès le soir Aménophis lui en fit voir les agrémens ; ils restérent seuls dans un Bois assez avant dans la nuit. Charaxe crut s'entendre apeller, il tressaillit au son de la voix : Qu'entens-je, s'écria-t-il ! Il me semble que j'entens la voix d'Archédice. Aménophis parut surpris : Vous vous êtes trompé, mon cher Charaxe, lui dit-il, c'est une vaine illusion de votre imagination, & je ne suis point étonné de l'erreur que vous cause peut-être le souvenir de la tendre Archédice. Cha-

raxe se tut, & il soupira; mais à peine eut-il cessé de parler, qu'il crut entendre la même voix qui s'expliquoit plus particulierement. Malheureuse Archédice! faut-il hélas! que l'amour t'abaisse & t'humilie à cet excès de foiblesse! faut-il que l'ingrat Charaxe méprise ainsi une passion si tendre & si constante?

Je vous avoüe, Seigneur, répondit Charaxe, que ce n'étoit point une illusion: j'entens Archédice, elle se plaint de moi; passons de l'autre côté: elle doit être derriere ces arbres: c'est elle, ou ma raison est absolument égarée. Aménophis suivit Charaxe; ils cherchérent vainement dans l'épaisseur du bois; ils ne trouvérent personne. Je vous assure, dit Aménophis, que vous vous êtes encore trompé, je n'ai rien entendu. Je ne le vois que trop, répartit tristement Cha-

raxe, ce que j'ai cru entendre me flattoit, ce ne peut être qu'une illusion.

Aménophis ramena son ami chez lui ; ils soupérent seuls : Charaxe étoit toûjours occupé de ce qu'il avoit entendu, il n'osoit en parler de peur de passer pour un Visionnaire : son ami l'entretint une partie de la nuit ; & il le laissa seul ensuite. Il se mit au lit où il s'abandonna à sa fatale rêverie : au bout de deux heures, comme il commençoit de s'assoupir, il crut sentir quelqu'un qui le serroit tendrement entre ses bras, & qui disoit à demi bas : Ah! mon cher Charaxe, pourquoi faut-il que vous méprisiez l'amour de la fidéle Archédice ? Il s'éveilla en sursaut ; & s'étant écrié tout haut, il entendit aussi-tôt ouvrir la porte d'un Cabinet où couchoit Oasis : Qu'avez-vous, Seigneur, demanda l'Ethiopien,

je me suis éveillé à vos cris. Quelque songe fâcheux a-t-il troublé votre repos ? Charaxe eut honte d'avoüer sa foiblesse. Il renvoya Oasis se coucher, & il lui dit qu'il avoit effectivement fait un songe qui l'avoit effrayé, & qui sans doute avoit excité le cri qu'il avoit entendu. Il ne put dormir le reste de la nuit, sans cesse occupé de cette seconde avanture. Il résolut de revenir à Saïs, il y fit consentir Aménophis.

La Cour venoit de recevoir des nouvelles qui l'inquiétoient; il y avoit quelque tems qu'on y avoit apris que Nabopolassar, Roi de Babylone *, faisoit de grands préparatifs : on sçut qu'u-

* L'Empire Babylonien prenoit alors de grands accroissemens ; il ne faut pas le confondre avec la seconde Monarchie des Assyriens, des débris de laquelle il s'acrut. Celui des Médes devoit avoir souffert de grandes révolutions.

ne partie de fon Armée marchoit du côté de l'Egypte : les Frontieres de la Syrie étoient ouvertes. Pfammis occupé de fes dernieres amours, avoit négligé de pourvoir à leur fureté : on fe mettoit alors en mouvement, pour tâcher de remédier au mal, qui fembloit menacer l'Egypte.

Charaxe prit peu de part à cette nouvelle ; il revint chez lui pour mettre ordre à fon départ, réfolu de retourner enfin à Naucrate, dans le deffein de pourvoir à la fureté de fes effets, & de rechercher Archédice : il entra dans fon Cabinet, que devint-il en y trouvant une Lettre ouverte ! elle étoit d'Archédice : il fe hâta de la lire avec un trouble nouveau, il y trouva ces mots.

« Fuirez-vous toûjours qui vous „ aime, Seigneur, & chercherez-vous toûjours qui vous fuit „ opiniâtrément ? J'ai pitié de

„ votre foibleſſe, & vous me fai-
„ tes quelquefois rougir de la
„ mienne. Non, elle excuſe la vô-
„ tre, je ne puis vous reprocher
„ d'aimer trop la perfide Dori-
„ que, que je ne m'accuſe d'ai-
„ mer trop l'ingrat Charaxe. Ma
„ conſtance à vous pourſuivre de
„ ſi loin, prouve qu'on n'eſt pas
„ maître de rompre cette eſpéce
„ d'enchantement : Hélas! le ſeul
„ plaiſir de vous aimer me tient
„ lieu de tout. Je me flatte que
„ vous ouvrirez les yeux ſur le
„ prix d'un cœur qui s'offre à
„ vous avec tant d'amour. Faut-
„ il que vous le refuſiez encore?
„ écoutez, Seigneur, la voix
„ d'une Amante aſſez belle pour
„ plaire à tout autre qu'à Cha-
„ raxe, aſſez fidéle pour vous
„ aimer toute ſa vie, & aſſez gé-
„ néreuſe pour vous ſacrifier l'é-
„ clat d'une Couronne, s'il étoit
„ en ſon pouvoir de la mettre à
„ vos pieds. „ D 5

Charaxe avoit cru jusques-là que ses sens l'avoient trompé ; & que son imagination frapée de l'idée d'Archédice, lui retraçoit de tems en tems le souvenir de l'amour qu'elle avoit pour lui. Mais quel jugement faire de cette Lettre ? Comment en douter ? Ne falloit-il pas qu'Archédice fût à Saïs, qu'elle sçût ce qui se passoit chez lui, & qu'elle eût gagné quelqu'un qui la servît à son insçu ?

Il ne put soupçonner Oasis qui l'avoit accompagné chez Aménophis. Il vint rechercher son ami, il lui ouvrit son ame, il lui conta ce qui lui venoit d'arriver ; il faut, lui dit-il, que votre Egypte fertile en miracles, en ait produit un tout nouveau : je ne sçai quel génie, ami d'Archédice, m'entretient d'elle sans cesse. Jusqu'ici j'ai traité d'illusion ce qui m'est arrivé ; mais

enfin puis-je en penser de même de cette Lettre ? Lisez, voyez ce qu'Archédice me mande.

Aménophis témoigna une extrême surprise à cette lecture : il faut, dit-il, qu'Archédice soit ici, & qu'elle ait gagné quelqu'un qui vous ait rendu cette Lettre, sans que vous vous en soyez aperçu ; mais enfin à quoi vous déterminez-vous avec elle ? toûjours obsedé de votre Idole, voulez-vous lui sacrifier le repos & le bonheur de votre vie ? Ne sentez-vous point assez le poids de vos chaînes, & prétendez-vous que Dorique vous fasse encore quelque nouvel affront ? Non, répondit-il, sa perfidie me fait horreur, & je ne veux plus songer qu'à mériter les bontés d'Archédice. Il faut donc retourner à Naucrate, répondit Aménophis ; le séjour de Saïs vous est funeste ; fuyez une ingrate, fuyez un Ri-

val tout puissant : peut-être le tems n'est-il pas loin que Dorique regrettera de vous avoir perdu. Oubliez-vous, interrompit Charaxe, qu'Archédice doit être ici, & que je n'en dois partir qu'avec elle ? Non, Seigneur, conclut Aménophis, partez ; Archédice en a trop fait pour en demeurer là ; elle sçaura votre départ ; & bien-tôt elle vous aura joint : l'amour la fera voler sur vos pas.

Charaxe résolut de suivre les conseils d'Aménophis : il revint chez lui ; il avertit Oasis de son départ : Allons, lui dit-il, chercher Archédice, puisqu'enfin nous perdons l'espérance de revoir jamais l'ingrate Dorique. Il eut bien-tôt donné ses ordres, & il accourut prendre enfin congé du fidéle Aménophis.

Cependant l'Armée de Nabopolassar avoit entamé la frontiere d'Egypte ; & ce Prince s'étant

emparé de Peluſe qui en étoit la clef, marchoit à grands pas vers Saïs, où l'épouvente fut ſi grande, que Pſammis ſongea d'abord à ſe ſauver en Ethiopie.

Ce fut alors que Dorique commença à regretter ſon premier Amant. L'éclat de la grandeur n'eſt guére durable, diſoit-elle en elle-même; que vais-je devenir à la ſuite de Pſammis? irai-je comme lui, mandier le ſecours des Ethiopiens? Je n'ai point de Couronne à conſerver: me réſoudrai-je à faire la cour à quelque Noire de la ſuite de l'Empereur d'Ethiopie? Non, je ne puis vivre ſans l'uſage des plaiſirs, & quel genre de divertiſſement puis-je me propoſer chez des Barbares, chez qui l'or & l'yvoire croiſſent, mais qui ne peuvent le mettre en œuvre? Retournons plûtôt à Naucrate; recherchons le tendre Charaxe: N'eſt-ce pas beaucoup que

je retourne à lui, après avoir été la Maitresse d'un si grand Roi?

Psammis songeoit sérieusement à la fuite; il donna des ordres pour se dérober secrettement de son Palais; il voulut emmener avec lui Dorique: Madame, lui dit-il, je ne puis vivre sans vous, vous sçavez que je n'ai rien oublié pour satisfaire à vos desirs: vous devez, pour preuve de reconnoissance, m'accompagner en Ethiopie. Venez chercher avec moi les secours dont j'ai besoin, pour résister aux Armes de l'ambitieux Nabopollassar, nous reviendrons après victorieux à Saïs joüir d'une paix qui ne sera plus interrompuë, lorsque nous l'aurons vaincu.

Hé! pourquoi fuyez-vous donc devant votre Ennemi, répondit Dorique? Est-ce le moyen de le vaincre? Sortez de votre Capitale; mais que ce soit pour mar-

cher contre le fier Nabopollaſſar : ce ſera ainſi que vous le vaincrez ; votre réſiſtance animera vos Sujets, dont votre fuite abbattra le courage. Il faut vaincre ou renoncer à l'amour de Dorique.

Ce diſcours mit Pſammis en fureur : Quoi ! Perfide, s'écria-t-il, vous refuſez d'être compagne de ma fuite : eſt-ce-là le prix, ingrate, de mes bontés ? Mais, ajoûta-t-il, vous n'en profiterez pas ; & puiſque ma fuite eſt réſoluë, vous me ſuivrez, ou vous mourrez à Saïs. Dorique fut obligée de tout promettre : elle le fit avec tant d'art, que le malheureux Pſammis en fut la dupe. Elle feignit de vouloir rendre quelque vœux à Iſis, dans un Temple qu'elle avoit à quelques milles de Saïs, ſur la route d'Ethiopie. Le Roi devoit venir l'y joindre ſecrettement, & de-là continuer ſa route avec elle : mais

à peine fut-elle ſortie de la Ville, que s'en étant écartée par un autre chemin, elle prit celui de Naucrate.

Charaxe y étoit arrivé; il avoit d'abord couru chez Archédice; on lui dit qu'elle étoit partie de la Ville depuis quelque tems, & qu'elle n'étoit point de retour. Il en parut inconſolable; il n'avoit plus que Oaſis à qui confier ſes peines. Peu s'en fallut qu'il ne retournât à Saïs. Pour comble de diſgrace, Oaſis, le fidéle Oaſis, qui lui avoit été donné par les Dieux, vint à le quitter. Il ne revint point le ſoir, il ne le revit point le lendemain, ni les jours ſuivans : toutes les recherches qu'il fit de lui furent vaines; alors il ſe crut au comble de ſes maux; & il ne ſçavoit plus quel parti prendre, lorſqu'il aprit le retour de Dorique à Naucrate.

Pſammis s'étoit dérobé ſecret-

tement de Saïs, & il étoit venu chercher Dorique au Temple d'Isis, d'où il contoit de prendre la fuite avec elle en Ethiopie. Sa surprise fut égale à sa fureur quand il ne la trouva point : mais comme il n'y avoit point de tems à perdre, il ne le consuma pas en vaines recherches, & il continua de marcher en détestant l'ingratitude & la perfidie de Dorique.

La fiere Courtisane se croyoit encore maitresse du cœur de Charaxe, elle hâta donc son retour à Naucrate, où elle se contenta de faire annoncer son arrivée, ne doutant point que son Amant n'accourût chez elle au premier bruit qu'il entendroit de son retour. Mais Charaxe s'étoit enfin guéri de son ancienne passion ; il n'aspiroit plus qu'à revoir Archédice : elle revint enfin à Naucrate ; & il en fut aussi-tôt aver-

ti : la joïe de Charaxe fut parfaite, quand il trouva cette aimable fille avec l'incomparable Aménophis ſon ami. Alors il ſe jetta aux pieds d'Archédice, & elle eut toutes les peines du monde à l'en arracher : enfin il ſe releva, il embraſſa enſuite Aménophis ; & revenant bien-tôt à Archédice, Eſt-il bien vrai, Madame, lui dit-il, que je revois la plus adorable, & la ſeule perſonne qui ſoit digne d'être aimée ? Hélas ! ajoûtoit-il, mes ſens m'ont tant de fois trompé, j'ai cru ſi ſouvent entendre ſa voix, mon imagination m'a fait de ſi douces illuſions, que je doute encore de mon bonheur, ſi le fidéle Aménophis ne m'aſſure qu'il eſt réel.

N'en doutez point Charaxe, répondit Archédice, c'eſt moi : je ne vous ai point quitté à Saïs ; je ſuis de retour avec vous à Naucrate ; & tout ce que j'ai fait, je

j'avois auparavant concerté avec Aménophis, mon ami avant qu'il fût le vôtre, qui me rendoit conte secrettement de toutes vos avantures, & à qui je suis peut-être redevable des assurances que vous me donnez aujourd'hui de votre amour. Pendant qu'elle parloit, Charaxe la regardoit attentivement ; & il témoignoit une surprise, qui paroissoit aux yeux d'Archédice, & d'Aménophis ; ils s'en aperçûrent, & ils lui en demandérent la cause : j'avoüe, dit-il, que mon étonnement passe tout ce que je puis dire, & j'ai peine moi-même à concevoir ce prodige : Seigneur, continua-t-il en s'adressant à Aménophis, vous souvient-il d'Oasis, de ce jeune Ethiopien, dont vous me fîtes present, & qui devoit nous déveloper les ordres d'Apis? Oüi, répondit le Prêtre d'Isis, il est present à mes yeux, & je me re-

mets aisément son visage. Hé bien! reprit Charaxe, n'êtes-vous point étonné de la ressemblance qu'il avoit avec Archédice ? mêmes traits, même taille, même son de voix; jamais la nature n'a rien produit de plus semblable, à la blancheur du teint près. Pardonnez-moi, belle Archédice, si je vous offense par la comparaison; mais vous ne me condamneriez pas, si vous aviez vu celui dont je parle. Je l'ai perdu depuis quelques jours, il m'a quitté brusquement; son départ m'a rendu inconsolable.

Vous ne le reverrez plus, mon cher Charaxe, répondit Aménophis, c'est lui qui vous rend l'adorable Archédice, ou plûtôt admirez l'amour de cette fille incomparable; c'est elle qui vous a servi sous le nom d'Oasis; elle m'engagea de la mettre auprès de vous, sous un déguise-

ment impénétrable : elle se fit noircir le visage avec une composition qui s'efface aussi facilement qu'elle s'aplique : je me prêtai volontiers à cet artifice, c'étoit Archédice que vous entendiez, & qui vous apelloit ; c'étoit elle qui vous donnoit des preuves continuelles de son fidéle attachement, & c'est elle enfin que vous revoyez plus belle, & plus digne que jamais de votre amour.

Charaxe eut d'abord assez de peine à se persuader ce prodige; mais enfin il fut obligé de se rendre aux témoignages d'Aménophis, & aux assurances d'Archédice. Alors il se jetta de nouveau à ses pieds, il les embrassa avec une ardeur incroyable ; & se tournant ensuite vers Aménophis : O ! lui dit-il, que les Oracles de votre Dieu Apis sont sûrs, je n'en veux jamais consulter d'au-

tres : ils m'ont rendu le calme & la paix, dont j'avois perdu l'usage depuis si long-tems.

Il est impossible d'exprimer la joie & le plaisir de ces deux Amans. Archédice voyoit enfin sa constance couronnée, & Charaxe contoit pour une félicité sans égale, la possession d'un cœur de si bonne foi. Ils se dirent mille fois qu'ils s'aimeroient toûjours, & que la mort seule pouroit rompre des nœuds si fortunés ; ils se donnérent la main en presence d'Aménophis, & dès le lendemain leur mariage fut déclaré dans la Ville.

Dorique pensa mourir de surprise & de honte, quand elle aprit cette funeste nouvelle. Son histoire devint publique ; elle fut la risée de Naucrate, & elle en conçut tant de dépit, que peu s'en falut qu'elle ne s'allât confiner dans le fonds de l'Ethiopie.

il y a cependant lieu de croire qu'elle se consola de la perte de Charaxe, & que sa beauté lui fit bien-tôt d'autre Amans, qui lui ôtérent le souvenir du frere de Sapho, puisqu'elle eut une Pyramide pour Tombeau; & que bien que cette Pyramide fût pour la grandeur, la moindre des trois qu'on voyoit auprès de Memphis du tems de Strabon, elle étoit pourtant la plus remarquable pour le goût de l'ouvrage.

Est tertia multo primis duobus Minor, majore tamen impensa structa; nam ab ipsis ferè fundamentis usque ad medium, constat ex nigro lapide ex quo Mortaria faciunt, ab extremis Æthiopia Montibus delato; hac dicitur Meretricis sepultura, ab Amantibus effecta. Eam fœminam Sapho Carminum Poetria, Doricham vocat, & fratris sui Charaxi amicam, cum Lesbium vinum Naucratim comportaret. Strab. lib. 17.



HISTOIRE SECRETTE DES FEMMES GALANTES DE L'ANTIQUITE'.

SAPHO.

LE siécle de Sapho fut le plus éclairé, & le plus poli, que la Gréce eût jamais eu. On vit fleurir dans le même tems Alcée & Stésichore, les deux plus grands Poëtes de l'Antiquité. La Politique commença de regler le pouvoir des Rois; & tous les Gouvernemens prirent cette forme qui a rendu le nom de leur Legiflateur immortel. L'amour de la Justice se joignit à celui de la Sagesse; & ce

ce fut alors qu'on vit paroître ces hommes fameux, qui sous le nom de Sages, se sont acquis une réputation qui ne mourra jamais.

Sapho étoit de Mityléne Capitale de l'Isle de Lesbos : On sçait les noms de son pere * & de sa mere †; mais on ignore leur condition. Elle fut femme de Cercala, homme riche de l'Isle d'Andros, dont elle resta veuve fort jeune, & qui la laissa mere d'une fille encore dans l'enfance, qui fut apellée Cléïs, du nom de son ayeule maternelle.

Sapho avoit tourné toutes ses vuës du côté de l'éducation de sa fille, qu'elle aimoit uniquement. La jeune Cléïs avoit déja des commencemens de beauté qui flattoient agréablement les espérances de sa mere, lorsqu'elle lui fut enlevée, on ne sçait par quel malheur, au moment

* Scamandronymus. † Cléïs.

qu'elle s'y attendoit le moins. On ſoupçonna les parens de Cercala d'avoir commis ce crime, pour s'emparer des grands biens qu'il avoit laiſſés; mais on ne put les en convaincre. Sapho n'ayant plus rien qui la retint dans l'Iſle d'Andros, repaſſa dans celle de Lesbos où elle fixa ſa demeure à Mityléne ſa patrie.

Pittacus fils d'Hyrradius régnoit alors à Lesbos : il fut un de ces ſept hommes renommés, à qui ce ſiécle communiqua le titre de Sage : on ne peut lui refuſer la qualité de Prince vertueux, & celle d'Homme de bien. Son courage & ſon amour pour la Patrie, ſe ſignalérent dans la guerre que les Lesbiens eurent contre les Athéniens. Pittacus pour ménager le ſang des uns & des autres, leur propoſa de finir la querelle par un combat ſingulier entre lui & Phrinon, Général des Athé-

niens : ce parti fut accepté, & Pittacus fut victorieux : il eut même l'avantage de faire Phrinon prisonnier *.

Les Lesbiens furent si touchés de la grandeur de ce service qu'ils offrirent à Pittacus la Souveraineté de leur Isle, qu'il accepta : ainsi le Gouvernement changea, & de Républicain devint Monarchique : mais le nouveau Souverain n'abusa point de son pouvoir : il employa même les talens qu'il avoit à la Poësie, à mettre en Vers toutes les Lois qu'il avoit publiées, afin d'en rendre l'étude plus facile, & plus agréable.

Pittacus fit à Sapho un accueil rempli de bonté. La douleur qu'elle avoit euë de la perte de sa fille, s'étoit peu à peu dissipée. Comme elle étoit dans l'âge où les passions exercent tout leur empire, elle céda aux siennes,

* *Diog. Laert. vie de Pitt.*

ſans beaucoup de réſiſtance : ſon penchant la portoit à l'amour, & elle ne ſongea point à le corriger : tout ce qui lui parut aimable, devint l'objet de ſon attachement : on l'accuſa d'en avoir eu pour celles même de ſon ſexe ; ce fut peut-être ce qui l'empêcha d'écouter favorablement les vœux d'Alcée, qui s'étoit ſenti de l'inclination pour elle : il ſe vengea dans la ſuite cruellement de ſes refus.

Sapho étoit petite, elle étoit brune, & ſes plus grands Admirateurs ont avoüé qu'elle n'étoit point belle : cependant elle avoit beaucoup d'agrément : ſes yeux étoient vifs & remplis d'un feu très-brillant * ; ainſi comme elle étoit redevable de ce qu'elle plaiſoit, aux graces infinies de ſon eſprit, il ſemble que l'amour qu'on avoit pour elle devoit être accompagné de l'eſtime la plus ſolide.

* *Mad. Dacier vie de Sapho.*

Mais tel fut le ſort de cette Femme illuſtre, qu'avec le cœur le plus tendre qui fut jamais, elle le refuſa à qui elle l'eût dû, ſi elle eût été deſtinée à un véritable bonheur; & elle l'accorda à qui elle l'eût refuſé, ſi la raiſon eût toûjours eu autant de pouvoir ſur ſon ame, que ſes ſens. Elle céda trop légérement à leur tranſport; & s'attachant ſans réſerve à ce qui lui plut, elle ne fit uſage de ſon eſprit, que pour célébrer les différens objets de ſes paſſions. Entraînée par la violence du penchant, elle redoubloit l'ennui de ceux qui ne pouvoient l'aimer, en augmentant leur dégoût par les efforts qu'elle faiſoit pour les fléchir: ſa perſévérance ſe changeoit en importunité, & s'accroiſſoit par les dédains; & la plus ſpirituelle Femme de la Gréce, fut peut-être la plus imprudente & la plus malheureuſe.

Les Ouvrages de Sapho se ressentirent du caractére de son ame : Ses Poësies furent vives, tendres & passionnées : jamais elle n'invoqua d'autre Dieu que l'Amour ; jamais elle ne chanta d'autres Héros que ses Amans : tout le monde n'aprouva pas l'usage qu'elle fit de ses talens ; & si l'aplaudissement des Sçavans lui fit obtenir de son tems même le Titre glorieux de dixiéme Muse, les gens ordinaires, moins attentifs aux qualités de l'esprit qu'à celles du cœur, ne jugérent d'elle que par sa conduite : on répandit mille bruits désagréables contre sa réputation, & la calomnie se déchaîna presque toûjours contr'elle.

La malheureuse Sapho passa ainsi sa vie dans le tumulte des passions ; aimant toûjours avec impétuosité, réüssissant rarement à se faire aimer ; exposée

à la haine ou à la jalousie des Femmes de son Païs, qui lui reprochérent peut-être la corruption qu'on a depuis imputée à son goût.

Elle se broüilla irréconciliablement avec son frere Charaxe, dont elle ne put souffrir l'attachement pour la Courtisane Doque ; mais elle n'eut point d'Ennemi plus dangereux qu'Alcée : il ne put jamais oublier le mépris qu'elle avoit fait de la passion qu'il avoit euë pour elle : il s'en vengea cruellement dans la suite.

Alcée étoit de Lesbos, & né dans Mityléne Capitale de cette Isle : Jamais Poëte ne parvint de son tems à une plus grande réputation : c'étoit un de ces Génies heureux, à qui la nature accorde toutes ses graces : il étoit doüé d'un talent particulier pour la Poësie Lyrique ; & quoiqu'Alcman de Lacédémone eût com-

mencé soixante ans auparavant à faire entrer l'amour dans ses Chansons, & qu'il eût employé sa Muse à célébrer les charmes de sa Maitresse Mégalostrate, il étoit resté fort au-dessous d'Alcée, qui n'eut point d'égal en ce genre : il fut Auteur de cette sorte de Vers apellés *Alcaïques* de son nom : enfin sa gloire & sa réputation furent telles, que ceux qui sont venus après lui, l'ont jugé digne du *Plectre d'or* *.

Le goût qu'Alcée eut pour la Poësie Lyrique, fut peut-être autant dû au penchant qu'il avoit à l'amour & à la bonne chere, qu'à ses talens particuliers : il n'eût peut-être jamais chanté, s'il n'eût jamais aimé, ou s'il ne se fût jamais trouvé à table :

* C'étoit un petit Dé pointu qu'on faisoit ordinairement d'ongle de Chévre, que l'on mettoit au doigt, & avec lequel on pinçoit les cordes des divers Instrumens de Musique. *Dacier. Notes sur Horace, Od. 13. liv. 2.*

mais ces deux plaiſirs partagérent tous les momens de ſa vie; & dans ce qui nous reſte de ſes Ouvrages, on trouve par tout les loüanges de l'amour, & du vin. Ce fut un de ces hommes voluptueux, qui pour perpétuer leurs plaiſirs, conſacrent à les célébrer, le tems qu'ils ne peuvent en joüir : peut-être même que ſi on jugeoit de ſon caractére, par celui de ſes Ecrits, on trouveroit que le penchant qu'il avoit à l'amour, alloit juſqu'à la licence, & que ſa paſſion pour le vin dégénéroit en déréglement.

Cependant cet homme ſi tendre dans ſes Chanſons, ſi aimable à table, & ſi galant auprès de ſes Maitreſſes, n'étoit plus le même, lorſqu'il s'agiſſoit de ſatisfaire ſa haine ou ſa vengeance : il ne gardoit alors ni ménagement, ni meſure; violent, &

presque furieux, il s'abandonnoit sans réserve à l'impetuosité de son ressentiment * : de là vint cette invective pleine de fureur qu'il publia contre Pittacus, qu'il entreprit même de chasser de Lesbos : ses efforts furent vains: les Rebelles furent défaits, & Alcée fut obligé de se bannir de Lesbos, où il ne fut rapellé qu'au bout de dix ans.

Quinze années s'étoient écoulées, & Sapho n'étoit déja plus jeune au retour d'Alcée : il n'avoit pas oublié qu'elle l'avoit autrefois méprisé : il résolut de s'en venger ; mais pour le faire avec plus de succès, il dissimula sa haine : Sapho sembloit revenuë de ses anciens égaremens ; soit que l'âge l'eût renduë plus circonspecte, ou que les dégoûts de ses premiers engagemens, lui fissent redouter d'en contracter de

* Voyez l'article d'Alcée dans Bayle.

nouveaux, elle étoit alors ſans attachement. Cette inaction déplut à Alcée, il voulut éprouver ſi Sapho étoit corrigée : il lui tendit un piége dans lequel elle tomba : elle vit Phaon, & elle l'aima bien-tôt éperdûment ; les mépris dont il l'accabla dans la ſuite, vengérent cruellement Alcée de ceux qu'il avoit autrefois reçus d'elle.

Phaon étoit de Metymne, autre Ville de l'Iſle de Lesbos : il n'avoit alors que vingt ans ; & jamais on n'avoit vu rien de ſi beau, même parmi les Femmes : mais c'étoit le ſeul avantage qu'il eût : vain, orgueilleux, libertin, voluptueux, & s'abandonnant à tous les vices de ſon cœur, il ne mettoit aucunes bornes à ſes deſirs ; contant audacieuſement ſur le ſecours de ſa beauté, & bruſquant inſolemment toutes les occaſions d'être heureux.

L'infortunée Sapho gémiſſoit depuis long-tems ſous le joug de cette derniere paſſion : elle s'étoit vainement flattée de fléchir le cœur de ſon perfide Amant : il étoit lui-même dévoré par un attachement dont il imputoit les malheurs à Sapho : elle crut qu'il étoit ſorti de Lesbos pour ne la plus voir, & qu'il avoit fui juſques en Sicile : elle ne put reſter davantage dans Mityléne, elle ſuivit les pas de l'ingrat Phaon, & elle courut le chercher dans les lieux où elle jugea qu'il avoit choiſi ſa retraite : elle arriva en Sicile ; elle y erra inutilement : on ne lui dit point de nouvelles du perfide.

Elle s'étoit un jour aprochée de la ſuperbe Agrigente * : elle

* Agrigente aujourd'hui *Gergenti*, c'étoit alors la plus riche, la plus grande, & la plus belle Ville de Sicile. Le commerce que ſes Habitans faiſoient à Carthage, où ils portoient leurs

en considéroit de loin l'étenduë immense; elle voyoit avec étonnement le faîte de ses Palais & de ses Temples se perdre presque dans les nuës; elle rencontroit de tems en tems des Bâtimens somptueux: tous les dehors de la Ville étoient remplis de Jardins délicieux: des Oliviers toûjours verds, des Vignes chargées de raisins, des Arbres qui plioient sous le faix des fruits, des Campagnes fertiles, couvertes des plus riches moissons, des Prairies émaillées de fleurs, & des Pâturages remplis de bestiaux,

leurs fruits, leurs vins, & leurs huiles, y attiroit des richesses immenses. Ce qu'on dit du luxe & de la somptuosité de leurs Palais, de la grandeur & de la magnificence de leurs Temples est incroyable. Il falloit qu'ils eussent un grand amour pour les Bâtimens, puisqu'ils élevoient des Tombeaux jusques à leurs chevaux, aux oiseaux rares, & aux chiens de prix. Diodore assure que dans un Siége que les Carthaginois mirent devant cette Ville, le Magistrat défendit aux sentinelles d'avoir plus d'un lit & de deux oreillers. *Diod. liv.* 13.

lui faisoient, nonobstant ses disgraces, admirer le bonheur des Peuples soumis à la domination du célébre Phalaris *.

Après s'être arrêtée quelque tems à contempler ce spectacle du haut d'une Colline, elle descendit par un chemin qui conduisoit à la Ville, joüissant toûjours de la vue d'Agrigente, qu'elle ne pouvoit se lasser de considérer : elle continuoit ensuite de marcher sans sçavoir ce qu'elle deviendroit. Inconnuë en Sicile, & ayant intérêt de s'y cacher de peur que le cruel Phaon n'en sortît, s'il aprenoit qu'elle y fût arrivée, elle ignoroit quel seroit le fruit de ses recherches, & si la mort ne seroit point une destinée

* Phalaris ne mérite peut-être le titre de Tyran, que pour avoir asservi sa Patrie. On trouve de ce Prince un éloge magnifique dans Lucien ; on a de cet Auteur des Lettres fort belles attribuées à Phalaris.

plus douce pour elle, qu'une vie ſi pénible.

Elle deſcendoit toûjours vers la Ville, lorſqu'elle aperçut à quelques pas d'elle, un Temple ruſtique bâti au milieu de quelques Plânes, qui couvroient ſon toit de leurs branches : elle eut envie de le viſiter : c'eſt le propre des grands malheurs de tourner les eſprits du côté de la dévotion : l'infortunée Sapho s'avança vers ce Temple, qui n'avoit rien de recommandable que d'être bâti dans la plus belle ſituation. Tout le reſte en étoit fort ſimple, & ſans ornement, elle s'en aprocha pour y entrer : quelle fut ſa ſurpriſe ! lorſqu'elle lut cette Inſcription au-deſſus de la Porte : *A la divine Héléne* *.

* On aſſure que Stéſichore ayant compoſé une Piece chagrine contre Héléne, il en fut puni par la perte de la vuë, qu'il ne recouvra qu'après avoir chanté la Palinodie, & par une Piece contraire, célébré les vertus de cette prétenduë Divinité. *Pauſ. in Lacon.* Elle avoit un Temple à Lacédémone.

Quelle Déeſſe ! grands Dieux, ſe dit-elle en elle-même, & que puis-je penſer des mœurs, ou de la folie des Agrigentins, s'ils ont un grand nombre de pareilles Divinités ? La Femme de Ménélas a ici des Temples & des Autels : celle qui cauſa autrefois la ruine de l'Aſie, & qui mit toute la Gréce en Armes, eſt aujourd'hui adorée par les Peuples les plus polis de la Sicile. Quelle mortelle après celle-ci n'a pas lieu d'eſpérer un jour les honneurs de l'immortalité ?

Elle entra enſuite dans le Temple pour s'y repoſer, elle s'aſſit ſur un banc dans le lieu le plus obſcur, réſoluë d'y laiſſer paſſer la chaleur qui commençoit d'être exceſſive.

Elle ne put y reſter long-tems ſans être ſaiſie d'un mouvement de reſpect : quelque indigne que la Divinité de ce Temple lui pa-

rût de ses vœux, elle crut que les Dieux étoient par tout : elle se souvint alors de cette belle Ode qu'elle avoit autrefois adressée à Venus * ; cet Ouvrage exprimoit si naïvement la violence de ses tourmens ; c'étoit une image si vive des troubles de son cœur, que la nature elle-même sembloit s'être peinte, par le secours de la Poësie : elle plaisoit extrêmement à Sapho, elle la récita tout haut, & d'un ton même si véhément, qu'elle excita l'attention de quelques personnes qui étoient dans le Temple, & qu'elle n'avoit point aperçuës.

Elle ne s'attendoit pas à recevoir des aplaudissemens sur la beauté de cet Ouvrage, lorsqu'un homme de bonne mine, & qui

* Cette Ode est la premiere des deux qui nous restent de Sapho, & elle nous a été conservée par Denis d'Halycarnasse, dans un de ses Ouvrages. *Mad. Dacier. Note sur cette Ode.*

paroiſſoit déja avancé en âge, ſe hâta de s'aprocher d'elle, & la ſaluant avec beaucoup de politeſſe, Madame, dit-il, ou vous êtes Sapho, ou l'une des neuf Déeſſes qui régnent ſur le Parnaſſe : elles ſeules ont pu vous inſpirer de ſi tendres ſons ; mon cœur s'eſt ému en les entendant, & ce même tranſport que vous peignez avec tant de nobleſſe dans vos Vers, le récit que vous en avez fait, l'a excité dans mon ame.

Sapho fut extrêmement affligée de s'être ainſi trahie : elle eût voulu ſe cacher à tout le monde, & elle ſe découvroit elle-même. Elle fit un profond ſoupir, & relevant enſuite ſes yeux qu'elle avoit tenus baiſſés juſques-là, elle les attacha ſur celui qui lui parloit : elle fut frapée à ſon tour : elle remarquoit dans la phyſionomie de cet inconnu, un caractere d'eſprit qui la prévint en

ſa faveur ; elle crut qu'elle pouvoit deviner à ſon tour, & le regardant avec plus d'aſſurance, ou vous êtes Devin, lui dit-elle, ou vous êtes Stéſichore. C'étoit en effet lui-même *.

L'illuſtre Sicilien fut charmé de cette rencontre ; car il ne douta plus que ce ne fût Sapho qu'il trouvoit en cet endroit : elle ne jugea pas non plus qu'il falût diſſimuler davantage avec un homme de la réputation de Stéſichore : elle avoit vu pluſieurs de ſes Ouvrages qu'elle avoit admirés ; & il reconnoiſſoit preſ-

* Stéſichore étoit d'Himere, Ville de Sicile : ſon ſtile étoit grave, & majeſtueux. Quintilien a fait de lui un éloge magnifique : il réüſſiſſoit avec un ſuccès égal dans le Poëme Epique, & dans la Poëſie Lyrique. On a dit de lui qu'aucun Poëte n'eût plus aproché d'Homere, s'il n'eût été un peu trop diffus : il ne reſte de lui que trente ou quarante Vers. *Dacier ſur Horace. Od. 9. liv. 4.* il fut Auteur de ce genre de Vers apellés *Païdiques*, ou Jeux d'enfans. *Athan. liv. 15.*

que tous ceux de l'infortunée Lesbienne. Sapho trouva un espéce de soulagement à ses maux, en voyant un homme si respectable ; & Stésichore crut que le plus grand bonheur qui lui fût arrivé en sa vie, étoit la rencontre qu'il faisoit de cette incomparable femme.

Il n'osa lui demander alors, par quelle raison elle voyageoit ainsi inconnuë, & de la même maniere qu'eût fait la personne la plus vile & la plus obscure : il n'ignoroit pas qu'elle suivoit avec transport toutes les inspirations de son cœur ; & il soupçonna que les motifs de ce voyage, avoient leur source dans les mouvemens de son ame : il crut qu'il n'étoit pas tems de pénétrer dans ce secret ; il invita seulement Sapho à venir se reposer dans une Maison qu'il avoit au pied de la Colline : elle accepta ses offres,

mais à condition qu'il ne la feroit connoître à personne.

Sapho trouva la maison de Stésichore simple, mais propre & commode : il la conduisit dans l'apartement qu'il lui destinoit, & il voulut l'y laisser pour prendre quelque repos : mais elle l'arrêta; Non, lui dit-elle Seigneur, j'ai besoin que vous ne m'abandonniez pas ; vous sçaurez bien-tôt les raisons qui m'aménent en Sicile, souffrez avant tout que j'aprenne de vous, par quelle raison un homme aussi vertueux que l'illustre Stésichore a choisi sa demeure dans les Etats, & sous les yeux du redoutable Phalaris?

Hé quoi! Madame, répondit-il, jugez-vous aussi sur les idées du vulgaire ? si Phalaris a donné quelques exemples de sévérité, il a été forcé d'en user de la sorte pour sa propre sureté. Le seul crime qu'on lui puisse reprocher,

eſt d'avoir changé le gouvernement de ſa Patrie ; & comme cet événement a offenſé tous ſes Citoyens, il s'eſt attiré leur haine, & ſouvent ils ont formé des entrepriſes contre ſa vie qui l'ont obligé de donner des exemples capables d'arrêter ces complots : mais jamais Prince n'eût de plus grandes qualités ; jamais Maître n'en eût de meilleures, & jamais ami ne fût plus fidéle : il joint à un eſprit naturel des connoiſſances très-étenduës, il eſt ſçavant, habile Politique : l'Etat joüit ſous ſon adminiſtration d'une profonde paix qu'il entretient religieuſement avec ſes voiſins, il aime à attirer à ſa Cour ceux que l'amour des Lettres occupe : il les y comble de bienfaits ; c'eſt lui qui m'a procuré ce doux loiſir que je conſacre aux Muſes, & auquel je ſuis redevable de la réputation que mes Ouvrages m'ont acquiſe.

Sapho ne répondit point ; & comme il lui échapa quelques soupirs, Stésichore crut qu'il étoit tems de la laisser seule ; Sapho resta livrée à ses tristes réfléxions : elle n'avoit point prévu cette rencontre : mais quel avantage en retireroit-elle ? elle auroit un témoin de plus de sa foiblesse. Stésichore sçauroit qu'elle n'étoit venuë en Sicile que pour y suivre un perfide qui l'accabloit des plus cruels mépris? cette pensée redoubloit sa douleur : elle formoit quelquefois la résolution de cacher son Histoire à l'illustre Sicilien ; il ignoreroit du moins son égarement ; mais bien-tôt l'amour l'inspiroit différemment, elle se flattoit que Stésichore lui pourroit aider à retrouver l'ingrat Phaon : elle étoit alors résoluë de tout avoüer au Poëte Sicilien : elle persista dans cette disposition.

Stésichore vint la retrouver quelque tems après, ils allérent dans un cabinet dont les vuës découvroient un Jardin agréable : les premiers momens de la conversation roulérent sur les loüanges de cette solitude : Sapho tomba de là dans une profonde rêverie: Stésichore parut sensible à l'inquiétude dont Sapho sembloit accablée ; elle fit alors un profond soupir, & baissant les yeux pour cacher une partie de son trouble, elle adressa ainsi la parole à Stésichore.

HISTOIRE

DE SAPHO, ET DE PHAON.

Qu'on est à plaindre, Seigneur, lorsqu'avec le cœur le plus facile à s'embraser, notre imagination nous cache sous l'aparence du plaisir, le danger toûjours atta-

ché

ché aux grandes paſſions : ce qu'on a dit de Médée, qu'elle connoiſſoit le bien, & qu'elle l'aprouvoit, mais qu'elle ne le pouvoit faire, n'eſt que trop véritable, Seigneur. J'ai connu, comme cette malheureuſe Princeſſe, que l'amour étoit le plus grand des égaremens : j'ai ſouhaité le bonheur de celles, qui toûjours maitreſſes d'elles-mêmes, aſſujettiſſoient leur penchant à leur raiſon, & je n'ai pu les imiter : j'ai fait choix d'un Amant, & je n'ai trouvé que des fers, & le plus cruel eſclavage, où je croyois rencontrer toutes les douceurs d'un tendre engagement : En un mot, Seigneur, ce ſont mes yeux qui ont fait ce choix, & non ma raiſon ; & mon cœur une fois donné, il n'a plus été en mon pouvoir de l'arracher à celui qui me l'a ſurpris.

Cet aveu que je vous fais en

rougissant, doit vous préparer, Seigneur, à des événemens bien singuliers ; je ne vous les cacherai point : vous avez peut-être ressenti comme moi la puissance de l'amour : l'épreuve que vous pouvez en avoir faite, vous rendra plus indulgent pour mes foiblesses : & pourquoi vous en ferois-je un vain mistére ? l'Univers hélas ! n'en sera lui-même que trop instruit.

Vous connoissez la réputation d'Alcée, cet homme si redoutable, & en même tems si aimable : mon premier malheur est de lui avoir plu : j'étois Veuve depuis peu de tems, & j'avois perdu ma fille qui m'avoit été enlevée. Cette perte m'avoit laissée inconsolable ; je reçus mal les soins d'Alcée : il n'a jamais pu me le pardonner ; vous allez voir comme il s'en est vengé.

Les affaires qu'il se fit avec Pit-

tacus, ne lui permirent pas d'éxecuter ſi-tôt ce qu'il avoit projetté ; il fut banni de Lesbos, où il ne revint qu'au bout de quinze années. Je crus que le tems avoit effacé en lui toute idée de reſſentiment : Je le revis à ſon retour comme un homme que j'avois lieu d'eſtimer ; & il ne fut plus queſtion de ce qui s'étoit paſſé autrefois entre nous.

Je vivois alors dans une aſſez grande retraite. Quelques bruits injurieux, qu'il m'étoit revenu qu'on répandoit de moi, m'avoient obligée d'embraſſer ce genre de vie : je m'étois bornée au commerce de quelques amies que je voyois ſouvent ; & j'avoüe qu'il m'eſt arrivé dans mes Ouvrages, de parler de quelques-unes d'entr'elles dans des termes aſſez tendres ; on m'en a fait un crime ſans raiſon. Celle que je voyois le plus ſouvent étoit

Euphrosine, femme de Cléon : elle avoit un fonds de vertu qui la rendoit fort estimable : elle aimoit uniquement son mari, & elle souhaitoit passionnément d'en être aimée de même ; on peut ajoûter qu'elle outroit quelquefois ce sentiment, & que ce qu'elle apelloit délicatesse, avoit souvent tout le caractére de la jalousie.

Cléon étoit un homme aimable, de beaucoup d'esprit, & qui souffroit avec une grande douceur les inquiétudes de sa femme : quelquefois il en rioit avec moi, mais toûjours avec beaucoup de ménagement pour Euphrosine à laquelle il étoit sincérement attaché.

Comme il étoit riche, & qu'il tenoit un rang considérable à Mityléne, il y avoit toûjours bonne compagnie chez lui : Euphrosine se picquoit d'avoir de l'esprit, &

d'aimer ceux qui en avoient. Ce goût attiroit chez elle ce qu'il y avoit de plus aimable à Mityléne: Alcée y fut bien-tôt introduit, & il y reçut un accueil rempli de politeſſe & d'empreſſement ; & comme j'y allois tous les jours, j'eus occaſion de voir ſouvent Alcée, & lieu de me croire tout-à-fait réconciliée avec lui.

Alcée étudia ma conduite, & il fut ſurpris de me trouver ſans engagement : il ſçut que j'avois fait vœu de n'en avoir plus ; il voulut éprouver ſi je pourrois bien perſiſter dans cette réſolution, il me tendit le piége dans lequel je tombai.

Phaon étoit arrivé depuis peu de Métymne à Mityléne. Ce fut lui qu'Alcée choiſit pour me ſurprendre ; & il faut avoüer qu'il étoit le ſeul capable d'y réüſſir ; jamais il n'eſt ſorti rien de plus beau des mains de la Nature ;

ce n'eſt point ici l'éxagération d'une Amante, c'eſt une circonſtance que je ne puis manquer de vous dire ſans retrancher un des points eſſentiels de mon Hiſtoire.

La beauté du jeune Phaon étoit ſi parfaite, que ſa mere idolâtre des charmes de ſon fils, s'étoit plu depuis ſon enfance à le voir les jours entiers ſous l'habillement d'une fille : Phaon s'étoit ſi bien accoutumé à prendre le maintien de notre ſexe, qu'il étoit impoſſible de ne s'y pas tromper quand on ne le connoiſſoit point. Sa beauté aidoit à l'erreur, & il entretenoit cette erreur par des façons dont il n'étoit pas aiſé de reconnoître l'artifice.

Ce fut ſous ce déguiſement qu'Alcée le mena chez Euphroſine, & qu'il me le preſenta comme une jeune perſonne de ſes amies, arrivée depuis peu de Mé-

tymne, & qui étoit particuliérement touchée du caractére tendre de mes Ouvrages. Il me dit qu'elle s'apelloit Théone : j'avoüe que je fus sensible à cet espéce d'hommage; la grande beauté de Théone, & ses graces jointes aux loüanges que je recevois d'elle, me rendirent son commerce très-agréable : je devins bien-tôt inséparable de Théone : elle me faisoit cent caresses que je lui rendois sans scrupule : Alcée voyoit cette liaison avec une maligne joie : il en rioit en secret avec Phaon, qui lui rendoit compte de tout ce qui se passoit entre nous : j'ignorois leur cruel complot, & je m'abandonnois sans réfléxion à un penchant qui a causé tous les malheurs de ma vie.

Cléon & Euphrosine passoient une partie de l'année à une Campagne qu'ils avoient à quelques

milles de Mityléne : je fus invitée d'y aller : je n'y réſiſtai point, parce qu'Alcée & Théone devoient être de la partie. Je me faiſois une idée charmante de me trouver à la Campagne avec ma nouvelle amie. On étoit trop diſſipé à la Ville, les viſites de bienſéance, la contrainte de certains devoirs, le ſoin des affaires, tout ſembloit me diſtraire & me nuire à Mityléne : je n'aurois point ces embarras, lorſque j'en ſerois partie ; je verrois lever le Soleil, je le verrois coucher, avec ma chere Théone ; la ſolitude des promenades me fourniroit l'occaſion de la voir & de l'entretenir tous les jours en particulier ; je lui réciterois mes Vers, j'en compoſerois pour elle ; j'aurois toûjours cent prétextes d'être ſeule avec elle.

Je goûtai ces plaiſirs pendant quinze jours entiers ; Alcée don-

noit tous ses soins à cette affaire: il empêchoit Cléon & Euphrosine de m'interrompre; il me prioit quelquefois d'instruire Théone, & de ne la point quitter : Faites-en votre Eleve, me disoit-il, & qu'elle aprenne de vous quelques-unes de ces choses charmantes, que vous sçavez si bien produire. Je le promettois innocemment. La cruelle Théone m'en paroissoit charmée, & elle m'embrassoit tendrement pour m'en témoigner sa reconnoissance : j'avoüe que j'étois trop sensible à ces artificieux baisers, & que je connus trop tard mon erreur.

Un jour que je m'étois avancée avec Théone dans un bois qui n'étoit pas éloigné de la maison de Cléon, nous y fîmes rencontre de quelques jeunes personnes, dont une qui paroissoit avoir dix-huit ans, fixa d'abord les regards de Théone : elle me la fit

aussi-tôt remarquer; & me quittant ensuite brusquement, elle s'aprocha de cette jeune inconnuë: Je ne m'attendois pas, lui dit-elle, à trouver rien de si beau que vous dans ces bois: Où demeurez-vous ? Voulez-vous me suivre à Mityléne ? Je pourrai vous y faire un destin plus doux que vous ne l'avez ici.

L'inconnuë rougit modestement, & elle n'en parut que plus belle: j'avoüois qu'elle étoit digne d'admiration, & je me sentis moi-même beaucoup d'inclination pour elle; mais je fus fâchée qu'elle causât une si grande émotion à Théone.

Cependant la jeune inconnuë s'étant remise de son trouble, répondit qu'elle étoit satisfaite de sa condition, qu'elle ne connoissoit point encore la Ville, & qu'elle n'avoit point envie de la connoître. Et de quoi vous oc-

cupez-vous dans cette ſolitude, reprit Théone ? Des devoirs de ma condition, repliqua cette aimable fille : Je paſſe preſque tous les jours dans ces bois avec mes compagnes : nous nous y plaiſons à faire paître nos Troupeaux : ma mere vient nous y viſiter ſouvent. Le ſoir nous nous raſſemblons autour d'elle, & nous l'entretenons de ce que nous avons vu pendant le jour. Nous chantons quelquefois des Airs champêtres qu'elle nous a apris, ou bien nous formons quelques danſes ruſtiques ſous les arbres de cette ſolitude.

Eh ! ne ſe mêle-t-il point quelque Berger parmi ces chants & ces danſes, reprit Théone d'un ton inquiet ? & ce Hameau n'en fournit-il point quelqu'un que vous ayez charmé, & qui vous ait déja dit qu'il vous aime ?

La jeune inconnuë rougit, &

ne répondit point. J'avoüe que je m'ennuyai de ces questions: Ne craignez-vous point, dis-je à Théone, de troubler la paix & le repos de ces Bergéres, en leur tenant un langage qu'elles n'ont jamais entendu : Croyez-moi, la nature est un assez grand Maître : elle ne se déclare que trop tôt, & vous avez tort de l'avancer dans un cœur à qui elle n'a point encore parlé.

Cette remontrance ne fut point du goût de Théone : j'eus peine à l'arracher de cet endroit : elle ne me dit presque rien en nous en retournant. Elle parut triste & rêveuse dans la maison de Cléon : je craignis de lui avoir fait trop de peine, & pour l'apaiser, je contai à Cléon la rencontre que nous avions faite ; il sourit, & il ne répondit point : cependant à cette occasion, il imagina une espéce de Fête qui

me causa de nouvelles allarmes.

Le souper avoit été servi sous un berceau de Jasmins qu'on avoit éclairé d'un grand nombre de lumieres. La conversation pourtant étoit languissante, lorsqu'on entendit un bruit de Musettes qui annonçoient une Pastorale ; & dans l'instant on vit paroître quelques Bergers & quelques Bergéres agréablement vêtus, qui vinrent former des danses rustiques, & qui attirérent les regards de tout le monde.

Phaon chercha Cloé des yeux, c'étoit le nom de la jeune personne dont je vous ai parlé, & l'ayant bien-tôt reconnuë, il l'aborda ; & aprés lui avoir parlé quelque tems avec un air de mistére, il disparut, & il alla prendre l'habit d'un des Bergers de la Fête, avec lequel il rentra dans l'assemblée.

Comme on est toûjours mieux

dans les habits de ſon ſexe, Phaon attira tous les regards. Chacun admira ſa beauté, ſa taille, ſa grace, & il eut bien-tôt effacé tous les autres Bergers.

Je fus la premiere qui s'aperçut de ce déguiſement; il me déplut: je voyois Phaon aux pieds de Cloé, & les diſcours qu'il lui tenoit me donnoient de l'inquiétude.

Enfin, dit-il à Cloé, il m'eſt permis de vous expliquer ce que je penſe. J'ai quitté des habits incommodes, & qui mettoient un obſtacle cruel à la déclaration de mon amour. Je puis à preſent vous dire que je vous aime, charmante Cloé, & que je vous aimerai toute ma vie. Soyez ſure de ma fidélité, ſi je puis vous trouver ſenſible.

Cloé ne fut point touchée de cette déclaration: elle reconnut Théone: Je n'ignore pas à qui

je parle, lui dit-elle en se débarrassant d'entre ses bras. Non, belle Cloé, vous vous abusez, reprit Phaon ; rien n'est si trompeur que l'aparence. Il ne faut pas juger du cœur par les habits : je puis vous aimer sans crime, & je vous aime en effet ; écoutez seulement les vœux que je vous offre, & je vous rendrai la plus heureuse personne du monde. Je suis satisfaite de ma condition, reprit brusquement Cloé ; & si j'avois des vœux à recevoir, ce ne seroit pas de vous que je devrois les souffrir.

Phaon n'osa la presser davantage ; il ressortit, & il alla reprendre les habits de Théone : On lui fit la guerre à son retour de ce qu'il avoit disparu ; il feignit de ne pas l'entendre ; & comme Cloé s'étoit retirée par l'ordre d'Euphrosine, la troupe des Bergers la suivit, & la Fète finit de la sorte.

Je rentrai dans ma chambre fort chagrine des événemens de cette journée. La jaloufie fe cachoit en moi fous les prétextes de la bienféance que je trouvois bleffée dans la conduite de Théone : j'ignorois encore l'état de mon ame, & que ce que je prenois pour un intérêt d'amitié, étoit une très-violente paffion.

Je dormis peu la nuit, & je me hâtai de chercher Euphrofine, pour lui demander ce que c'étoit que Cloé : je la trouvai elle-même fort picquée de l'avanture. Elle foupçonnoit Cléon d'aimer cette fille, & elle en avoit conçu une fecrette jaloufie. Vous ne fçauriez croire, me dit-elle, combien Cléon a de foibleffe pour elle. C'eft une fille qu'il a achetée d'un Marchand d'Efclaves à l'age de quatre ans, & qu'il a fait élever avec beaucoup d'attention : je n'ai point blamé les

soins qu'il en a pris : j'ai même souffert qu'on ait caché à cette fille la bassesse de sa condition, & qu'on l'accoutumât à regarder comme sa mere une femme à qui on a confié son éducation. Je m'attachai moi-même à elle pendant son enfance, elle avoit déja des traits de beauté qui sont devenus ce que vous voyez, & un tour d'esprit qui me plaisoit infiniment; elle étoit douce, caressante, & d'une docilité qui me la rendirent chere : depuis qu'elle est devenuë plus grande, je me suis aperçuë que mon mari ne la regarde plus comme une Esclave ; & j'ai lieu de croire qu'il en est fort amoureux : il ne manque point d'occasion de la loüer; & quoiqu'elle reçoive ces loüanges avec beaucoup de modestie, je ne laisse pas de craindre les suites de cet attachement: la rencontre que vous fîtes d'elle

a suggéré à Cléon la Fête du soir, afin de faire connoître tous les charmes de Cloé, & de se ménager peut-être le plaisir de la voir. Lorsque je lui en ai parlé, il m'a répondu : " Que je m'al-
„ larmois sans raison, qu'il m'ai-
„ moit uniquement, mais qu'il
„ ne pouvoit s'empêcher d'avoir
„ de la considération pour cette
„ fille, qu'elle étoit peut-être
„ d'une condition plus relevée
„ que je ne pensois, que je sça-
„ vois que les peres étoient quel-
„ quefois exposés en Gréce à voir
„ leurs enfans enlevés par l'ava-
„ rice de leurs proches, ou sou-
„ vent par la méchanceté de leurs
„ Esclaves, qui les revendoient
„ ensuite pour en retirer un
„ profit honteux; que je ne pou-
„ vois désavoüer que Cloé étoit
„ très-aimable, qu'elle avoit des
„ sentimens au-dessus d'une fille
„ de sa condition : & qu'en l'é-

„ levant bien, nous rendions
„ peut-être un grand service à
„ des gens vertueux, qui la pour-
„ roient reconnoître un jour. „

Voilà, ma chere Sapho, continua Euphrosine, ce que je sçai de Cloé : il n'est que trop vrai que mon mari en est amoureux ; je ne sçai quel parti prendre, pour arrêter le progrès de cette passion : si je la dissimule, je crains qu'on ne me reproche de favoriser la foiblesse de Cléon ; & si je cherche à y mettre obstacle, j'apréhende de l'irriter. Dans cet embarras, je souffre quelquefois les plus cruelles inquiétudes. Ne me refusez pas votre secours dans une occasion si délicate.

Je n'eus garde d'aprouver les ombrages d'Euphrosine : je ne les croyois pourtant que trop bien fondés, mais je craignois en les fomentant de jetter des semen-

ces d'aigreur entr'elle & son mari : je ne sçavois moi-même quel usage faire de cette confidence : je ne démêlois pas assez bien mes sentimens pour prendre à propos mon parti.

Pendant qu'Euphrosine m'ouvroit ainsi son cœur, Phaon entretenoit Alcée de la passion naissante qu'il avoit pour Cloé; & celui-ci charmé de me voir une Rivale, lui faisoit envisager mille agrémens dans ce nouvel engagement. Aimez Cloé, lui disoit-il, c'est une fille simple, dont la conquête ne vous coûtera rien : vous ne trouverez en elle ni artifice ni déguisement : sa condition vous dispensera des bienséances de contrainte ; vous pourrez dire sans détour que vous aimez, & vous trouverez dans cet engagement, tout ce que l'amour a de délicieux, sans en ressentir jamais les amertumes.

Phaon étoit assez vain pour tout espérer de ses charmes ; ou plûtôt il étoit déja assez amoureux pour ne pouvoir résister à sa passion : il alla le matin se promener dans le Bois, espérant d'y revoir Cloé ; mais il ne l'y trouva point : il en revint triste & rêveur : quoiqu'il tâchât de cacher son inquiétude, elle parut à mes yeux ; la mienne en augmenta, & je commençai de sentir toute la violence de la jalousie, sans avoir encore connu que j'avois de l'amour.

Je m'apercevois que Théone me fuyoit ; & je ne pus me trouver seule avec elle que le soir. Je ne sçaurois vous exprimer mon trouble & mon embarras. Enfin je saisis le moment de faire tomber la conversation sur le chapitre de Cloé : je me contraignis pour cacher toute mon inquiétude ; j'affectai même de badiner

fur le déguifement du foir précédent : j'avois mes vuës pour en parler : Rien n'eft plus aimable que Cloé , continuai-je , & fi Théone étoit d'un autre fexe, je ne fçai fi elle ne donneroit point de la jaloufie à Cléon. A Cléon! reprit Phaon avec beaucoup d'émotion, eft-il amoureux de Cloé? Je croi même, ajoutai-je, qu'Euphrofine en eft jaloufe. Vous jugez bien du moins qu'une fi belle fille ne peut manquer d'allarmer une femme auffi délicate que celle de Cléon.

Je croyois par cette confidence dégoûter Phaon , en lui faifant entendre que Cloé ne feroit pas maitreffe de difpofer de fon cœur : je me trompai ; il courut entretenir Alcée de ce qu'il venoit d'aprendre , & celui-ci qui ne cherchoit qu'à me nuire, & qui connoiffoit qu'Euphrofine prenoit aifément des ombrages

ſur le compte de ſon mari, crut qu'il n'étoit queſtion que de les augmenter, pour venir à bout de ſon deſſein.

Il ſe hâta d'inſtruire Euphroſine du déguiſement de Phaon : je me ſuis aperçu, lui dit-il, que Cloé n'eſt pas indifférente à Cléon : voulez-vous, Madame, vous venger de cette infidélité ? Phaon aime Cloé : faiſons-lui prendre quelquefois des habits d'homme, & qu'il cherche à ſe faire aimer de cette belle fille. Il eſt ſi beau qu'il y réüſſira aiſément : s'il pouvoit ſe rendre maître de ſon cœur, il ſeroit fermé pour jamais aux vœux de Cléon : il eſt trop ſage pour perſiſter dans cet attachement, dès qu'il s'apercevra qu'une autre ſera préféré : Ainſi, Madame, vous le guérirez d'une paſſion ridicule, & vous le verrez plus fidéle, & plus attaché à vous qu'il n'ait jamais été.

Euphrosine aprouva tout, croyant par ce moyen regagner Cléon : Alcée lui fit promettre qu'elle ne m'avertiroit point de ce projet, que j'aurois pu traverser.

Ainsi je me vis exposée à de nouvelles épreuves ; je fus très-surprise de voir Cloé sans cesse auprès d'Euphrosine, Alcée disoit à Cloé cent choses galantes : Phaon lui parloit à tous momens, tantôt sous les habits de Théone, plus souvent sous ceux de Phaon, même alors il lui parloit sans mistére d'un amour qu'elle avoit fait naître, & le lui peignoit de la façon du monde la plus vive & la plus sérieuse : l'aimable Cloé sembloit l'écouter avec peine : elle paroissoit toûjours triste, & rêveuse : tout cela se passoit en ma presence : je ne sçavois que penser de cette comédie ; Phaon pour me mieux tromper, redou-

bloit

bloit ſes ſoins pour moi, mais je m'apercevois que ſes yeux & ſon cœur étoient pour Cloé.

Cette fille avoit effectivement plu à Cléon; la crainte de l'expoſer au reſſentiment d'Euphroſine, l'empêchoit de lui témoigner tout ce qu'il ſentoit pour elle. Il n'ignoroit point qu'Euphroſine en avoit pris de l'ombrage; il ne concevoit pas comment elle attiroit ainſi Cloé, & lui donnoit par là occaſion de la voir tous les jours; mais lorſqu'il eut aperçu les aſſiduités de la fauſſe Théone, il conçut de la jalouſie à ſon tour: déja l'ingrat Phaon ne ſe déguiſoit preſque plus; il ſembloit avoir oublié qu'il devoit paroître Théone; Cléon jugea qu'Euphroſine s'étoit ſervie de ce déguiſement pour mettre auprès de Cloé un homme qui s'en fit aimer: il en conçut le plus cruel reſſentiment.

Cette pensée ne m'étoit point encore venuë dans l'esprit ; & ma crédulité fut telle qu'il ne fallut rien moins que l'événement pour me détromper : je prenois Théone pour ce qu'elle me paroissoit ; & j'avoüe que j'étois fort chagrine de la voïr se travestir à tous momens, & ne prendre l'aparence d'un homme que pour s'occuper de Cloé. Je lui en fis de tendres reproches : elle ne me répondit d'abord que par des caresses, ensuite elle me conjura de ne point blâmer un divertissement qu'elle se donnoit, & que la liberté de la Campagne autorisoit : je l'aimois à tel point, & je lui trouvois tant de graces dans son prétendu déguisement, que je consentois à tout ce qu'elle vouloit.

Ainsi l'amour de Phaon pour Cloé s'accrut & devint une passion violente. Le tems, la liberté

de ſe voir à tous momens, les ſoins qu'Alcée, & qu'Euphroſine même prenoient de lui ménager les occaſions de ſe trouver ſeul avec cette belle fille, le rendirent ſi éperdûment amoureux, qu'il lui fut impoſſible de le cacher, d'autant plus que Cloé ne l'aimoit point ; ſon cœur avoit un autre engagement : elle ſouffroit ſes empreſſemens avec une répugnance qui le deſeſpéroit. Il ſe paſſoit tous les jours mille incidens à nos yeux, dont la ſingularité m'auroit été un ſpectacle amuſant, ſi je n'avois été diſtraite par des ſentimens, dont je ne connoiſſois pas encore tout le poiſon.

Enfin Phaon éclata ; il découvrit à Cloé que cette fatale Théone cachoit un Amant véritable, & il la conjura de l'accepter pour Epoux ; Cloé extrêmement irritée, & l'ayant quitté ſans lui

répondre, alla porter ses plaintes à Cléon, dont les soupçons furent alors trop bien justifiés. Outré de colére, il défendit à Cloé de se montrer davantage; il alla trouver Euphrosine, & il lui reprocha avec aigreur l'aveu qu'elle avoit donné aux scénes ridicules qui venoient de se passer dans sa maison. Euphrosine avoüa tout; & versant un torrent de larmes, elle se répandit en reproches contre Cloé. J'arrivai dans ce moment: j'apris avec une douleur incroyable le sujet de cette quérelle; je lus enfin dans le fond de mon cœur, & je m'aperçus que ce que j'avois cru n'être qu'une vive amitié pour Théone, étoit un amour violent que je sentois pour Phaon: je vis que j'allois être éternellement malheureuse, que je ne serois jamais aimée, & que le cruel brûleroit toûjours pour Cloé.

Mon premier ſoin, après cet examen, fut d'éloigner du moins ma rivale des yeux du perfide: J'écoutai Cléon & Euphroſine tour à tour, & je leur fis connoître qu'ils avoient tort l'un & l'autre. Je les réconciliai donc; & le fruit de ce raccommodement fut, que pour éviter à l'avenir de pareils troubles, Cloé feroit miſe parmi les Filles de Diane: Cléon y conſentit, parce qu'elle n'y verroit point Phaon; & Euphroſine y donna les mains, parce que Cloé ne ſeroit plus au pouvoir de ſon mari. J'y trouvois auſſi cet avantage, je cachois ma rivale aux yeux d'un homme que j'aimois éperdûment.

Tout cela fut exécuté avec beaucoup de ſecret: Cloé ne parut point le ſoir; & dès le lendemain on la fit partir pour Mityléne. Elle verſa beaucoup de larmes en partant, ignorant en

quels lieux on l'alloit mener, & s'arrachant avec peine de ceux qu'elle quittoit. Euphrosine l'assura en vain qu'elle prendroit soin de son établissement ; elle répondit en pleurant qu'elle n'avoit plus rien à désirer que la mort.

Je ne connoissois pas le motif de ces larmes ; & la jalousie étant ordinairement la suite d'une passion vive, je crus que Cloé aimoit Phaon autant qu'elle en étoit aimée : cette réfléxion me fit envier le bonheur de cette fille, & me causa la peine la plus cruelle. Elle l'aime, disois-je en moi-même, & elle en est aimée, je n'ai plus lieu d'en douter: le perfide Phaon ne peut entreprendre de plaire qu'il ne plaise aussi-tôt : Infortunée Sapho ! quelle va être désormais ta destinée ? tu aimes un Amant qui brûle pour un autre, & tel est ton sort malheureux, que pour être moins tour-

mentée, il faut que tu fasses le malheur de celui qui t'est plus cher que la vie.

L'inquiétude que Phaon témoigna, lorsqu'il ne revit plus Cloé, augmenta la mienne : il parut accablé de la plus noire mélancolie : il demandoit à tout le monde des nouvelles de Cloé, & on ne lui en donnoit point de positives; il ne sçavoit ce qu'elle étoit devenuë : Alcée lui-même n'en étoit point instruit; Euphrosine lui en fit un secret; elle lui dit que son mari l'avoit fait enlever, & qu'elle ne sçavoit où elle avoit été conduite. Ce fut pour Phaon un surcroît de désespoir, dont je sentis le contrecoup; il sembla me fuir : ce n'étoit plus cette tendre Théone qui m'accabloit de caresses; je trouvois un homme toûjours inquiet, chagrin, & presque farouche; & d'ailleurs je n'igno-

rois plus ſon ſexe, & je ne pouvois, ſans me deshonorer, ſouffrir ſes aſſiduités. Enfin, quand je les aurois ſouffertes, je ne pouvois douter qu'elles ne fuſſent feintes : cette ſeule idée empoiſonnoit tout le plaiſir que j'avois à le voir.

Alcée étoit ſeul déſintéreſſé dans la ſituation où nous étions tous : il jugea que Cléon avoit pénétré le miſtére ; & qu'enfin on connoiſſoit la tromperie dont il étoit le complice : il ne voulut pas retourner à Mityléne que le fait ne fût éclairci, & il en badina lui-même avec Cléon, auquel il tâcha de perſuader qu'il avoit voulu ſeulement éprouver ſi nous nous apercevrions du déguiſement de Phaon. Cléon étoit trop ſage pour faire un vain éclat: il parut auſſi badiner de cette tromperie, & il voulut nous preſenter lui-même Phaon dans ſes

habits ordinaires, à Euphrosine & à moi.

Ce moment devoit être terrible pour un Amante : je fus prévenuë par Cléon de ce qui alloit arriver ; ainsi je me disposai à recevoir Phaon : il se presenta avec cet air charmant qui ne le quitte jamais ; & me saluant profondément, Madame, me dit-il, puis-je me flater que vous recevrez mes excuses, & que vous ne me voulez plus de mal de la petite trahison que je vous ai faite sous les habits de Théone ? Seigneur, repris-je en soupirant, vous avez connu la simplicité de mon cœur dans la façon dont je me suis livrée à l'amitié de Théone. Mais la familiarité dans laquelle je vivois avec elle, n'aura plus la même excuse auprès de Phaon, & je ne lui pardonne qu'à condition qu'il oubliera tout ce que j'ai fait pour Théone. Ah ! Madame, s'é-

cria-t-il, souffrez donc que je reprenne mon déguisement. Je ne pourrois plus m'y tromper, répartis-je, & ce que je viens d'aprendre, régle impérieusement la conduite que je dois tenir avec vous.

Les vuës de Phaon étoient de me regagner : il étoit persuadé que je n'ignorois pas ce qu'étoit devenuë Cloé, & il se proposoit de m'arracher ce secret. Il fut donc complaisant, attentif, & toûjours assidu auprès de moi; pendant le peu de jours qu'il resta encore chez Cléon.

C'est le propre des grandes passions d'aveugler : j'aimois & je souhaitois ardemment d'être aimée ; quoique je ne fusse plus jeune, & que je n'aie jamais été belle, je me persuadai que peut-être une grande tendresse me tiendroit lieu de charmes : Phaon pouvoit avoir regardé Cloé com-

me un ſimple amuſement, pendant qu'il étoit à la Campagne; elle étoit jeune, elle étoit aimable, il n'étoit pas étonnant qu'elle lui eût plu; mais cette paſſion pouvoit n'avoir pas encore jetté de profondes racines; peut-être lorſqu'il s'agiroit de prendre un attachement ſérieux, qu'il préféreroit Sapho à Cloé; & une femme qui s'étoit acquis une grande réputation, à l'Eſclave de Cléon. Ce fut de la ſorte que je me flatai imprudemment, & que je m'abandonnai de nouveau à mon penchant. Je ne déſeſperai pas de me faire aimer de Phaon, ſi je pouvois l'empêcher de revoir Cloé.

Il repartit pour Mityléne avec Alcée: il parut ſincérement pénétré de douleur en me quittant: il me fit promettre de revenir bien-tôt à la Ville; il me demanda même la permiſſion de m'é-

crire, & le lendemain de son arrivée je reçus de lui une lettre fort respectueuse, où il m'assuroit du plus fidéle attachement. Il joüoit cette comédie par les conseils d'Alcée.

Je brûlois déja de retourner à Mityléne : la veille de notre départ je me promenois seule dans le Bois qui joignoit la maison de Cléon ; j'y fis rencontre d'un Berger proprement vêtu, & dont la physionomie me frapa : il me parut plongé dans une profonde mélancolie. Je ne sçai quelle curiosité me saisit, mais je ne pus m'empècher de lui demander ce qu'il cherchoit : il soupira, & il ne répondit point ; ce silence me parut mistérieux, & je compris que ce devoit être un Amant malheureux. Je voulus aprofondir l'avanture, je me nommai, & je sçus si bien rassurer cet inconnu, que j'en tirai cet aveu.

„ Je suis de Corinthe, où mon
„ pere dans un rang illustre pos-
„ sédoit beaucoup de biens ; il
„ me vouloit forcer d'y épouser
„ une fille assez riche, fort belle,
„ & qui étoit alliée de Périandre.
„ Cette alliance n'étoit point de
„ mon goût : je m'absentai de
„ Corinthe, pour n'y être point
„ contraint d'obéir à mon pere,
„ me proposant de visiter les plus
„ belles Villes de Gréce, & les
„ principales Isles de la mer Egée.
„ Je fus attiré dans celle de
„ Lesbos, par le desir de con-
„ noître Alcée, & la célébre Sa-
„ pho. Je vins à Mityléne, j'y
„ restai toûjours inconnu dans la
„ crainte que mon pere n'aprît
„ de mes nouvelles ; je m'établis
„ même dans ce Hameau, où je
„ pris l'habit de Berger, & d'où
„ j'allois à Mityléne quand je le
„ voulois : je m'imaginois qu'en
„ menant cette vie obscure, je

„ ne ferois jamais reconnu ; je ne
„ l'ai point été en effet.
„ J'eus bien-tôt vu l'aimable
„ Cloé , & j'en fus enchanté :
„ Cette douce modeftie , cette
„ charmante fimplicité , cette
„ naïveté gracieufe qui accompa-
„ gnent toutes fes actions ; fes
„ traits les plus beaux du monde ;
„ fa taille grande , & la plus no-
„ ble que j'aie jamais vuë ; tout
„ me la fit regarder comme un
„ chef-d'œuvre de beauté. Je ne
„ confultai donc que mon pen-
„ chant ; & fans fonger à ce que
„ j'étois , & à ce qu'étoit Cloé ,
„ je réfolus de m'attacher à elle :
„ je me faifois apeller Ménalque ,
„ & je me fis prefenter à elle fous
„ ce nom , quoique le mien foit
„ Clitiphon : elle me reçut poli-
„ ment ; je m'aperçus qu'elle me
„ regardoit fouvent , & qu'elle
„ rougiffoit en me regardant. Je
„ lui dis que j'étois d'Arcadie ,

„ & que je defcendois de Pan, „ le Dieu des Bergers, & l'inventeur de la Mufique champêtre. „ Je lui chantois des Airs fort „ tendres, & que j'avois compofés pour elle ; enfin je n'oubliai „ rien pour lui faire connoître „ que je l'aimois.

„ Cloé s'en aperçut, & elle „ commença de m'éviter ; je ne „ me rebutai point par fes froideurs : plus elle fembloit ré„fervée, & plus j'étois empreffé : „ je lui portois tous les jours des „ fleurs ou d'autres prefens en „ ufage parmi les Bergers ; quelquefois elle les recevoit avec „ timidité, & d'autrefois elle les „ refufoit ; mais fes refus ne me „ rebutoient point. Cependant „ j'accablois fa mere Pamphile de „ careffes : Enfin, j'ofai déclarer „ tout mon amour : Que ne pour„rois-je point vous dire du ref„fentiment qu'elle me témoigna.

„ Elle rougit, ſes beaux yeux
„ s'allumérent d'un ardent cou-
„ roux ; elle me défendit de la
„ revoir. Pour ne pas m'ôter cet-
„ te ſatisfaction, je lui promis de
„ ne plus lui parler de ma ten-
„ dreſſe ; & j'obtins ma grace à
„ ce prix. Je la revis donc tous
„ les jours. Hélas ! que je paſſois
„ alors d'heureux momens. Non,
„ ce n'eſt ni dans la Cour des
„ Rois, ni dans le tumulte des
„ Villes qu'on jouït d'une par-
„ faite félicité. C'eſt dans les
„ bois, à l'ombre des haîtres,
„ c'eſt au bord des fontaines,
„ ſur des gazons émaillés de
„ fleurs, c'eſt au pied des cô-
„ teaux, ou dans le fond des
„ vallées qu'on trouve cette paix
„ heureuſe & conſtante, cette
„ voluptueuſe quiétude, qui ſied
„ ſi bien à l'ame, & ces plaiſirs
„ purs, dont la ſimplicité a tant
„ de charmes.

„ Mais qu'il eſt difficile, illuſtre
„ Sapho, de contraindre toû-
„ jours une paſſion violente !
„ j'avois promis à Cloé de ne
„ l'entretenir plus de la mienne,
„ je ne pus lui tenir cette promeſ-
„ ſe : je devins parjure, & j'eus le
„ bonheur d'en obtenir le par-
„ don de Cloé : elle me permit
„ enfin de lui dire que je l'ai-
„ mois ; & bien-tôt elle m'avoüa
„ qu'elle n'y étoit pas inſenſible.
„ Quel aveu pour un Amant paſ-
„ ſioné ! je n'aimois que Cloé ;
„ toutes mes vuës ſe bornoient
„ à cet unique plaiſir, & j'apre-
„ nois qu'elle n'y étoit pas indif-
„ férente : c'étoit tout ce que je
„ voulois ; jugez de ma joie &
„ de mon raviſſement.

„ Je me croyois le plus heu-
„ reux des hommes, lorſque la
„ charmante Cloé m'a été enle-
„ vée par l'avanture la plus im-
„ prévuë : je n'ai pu même re-

„ trouver Pamphile : que ſont-
„ elles devenuës l'une & l'autre?
„ Vous le ſçavez peut être. Hé-
„ las ! illuſtre Sapho , ne m'en
„ faites point un cruel miſ-
„ tére. „

Ce fut ainſi que parla Clitiphon : je fus embarraſſée ſur la réponſe ; j'aprenois que Cloé avoit un Amant , & un Amant aimé : c'étoit un obſtacle à l'amour de Phaon , s'il en conſervoit encore pour cette fille ; mais je pouvois douter de la vérité de ce récit. Qui me répondoit en effet que cet inconnu que je trouvois ſi à propos , n'étoit point un homme apoſté , pour tirer de moi un ſecret qu'on déſeſpéroit d'aprendre d'une autre maniére. Cette réflexion me tint en garde ; mais pour ne point négliger un ſecours que le Ciel ſembloit m'envoyer , je ne voulus pas ôter toute eſpérance à Clitiphon. Il

n'eſt pas impoſſible, lui dis-je, que vous revoyez un jour Cloé : ſi le récit que vous m'avez fait eſt ſincére, ſi vous aimez Cloé, & ſi vous en êtes aimé, ne vous allarmez point de ſon abſence ; cependant je pars demain pour Mityléne, ne tardez pas à vous y rendre, vous me trouverez toûjours diſpoſée à vous ſervir auprès de Cléon & d'Euphroſine, car c'eſt entre leurs mains qu'eſt remis le ſort de Cloé.

Je ne ſçaurois vous dire quels remerciemens je reçus de Clitiphon : il ſe jetta à mes pieds ; & il m'aſſura que ſi je pouvois lui faire revoir ſa chere Cloé, il n'avoit point de deſir plus preſſant que de lui ſacrifier ſa fortune, & de s'unir pour toûjours avec elle. A ce tranſport j'augurai bien de la ſincérité de Clitiphon : je n'en dis pourtant pas davantage, je lui promis ſeulement en

le quittant de ne rien oublier pour lui procurer la satisfaction qu'il souhaitoit.

Je ne fis part de cette rencontre ni à Cléon, ni à Euphrosine ; je crus qu'il falloit avant tout aprofondir ce que m'avoit dit Clitiphon. Nous revînmes le lendemain à Mityléne : je reçus d'abord une visite de Phaon.

Le discours qu'il me tint, étoit trop étudié pour être sincére. Madame, me dit-il, la conduite que j'ai euë avec vous dans la maison de Cléon, n'est pas tout-à-fait inexcusable : j'ai craint que vous ne refusassiez à Phaon, ce que vous daigniez accorder à Théone. J'ai eu besoin de la modestie de votre sexe, pour vous faire agréer les hommages que je brûlois de vous rendre. Un homme de vingt ans n'eût osé aspirer aux bonnes graces de Sapho : j'ai accepté de les briguer sous le

nom de Théone. Mais il a fallu reprendre la hardiesse de mon sexe pour vous déclarer mes véritables sentimens. Raportez-les, Madame, à l'admiration que j'ai toûjours euë pour vous : je n'en dis pas assez, illustre Sapho, je mesure mes expressions au profond respect que j'ai pour vos vertus. Ce discours ne devoit point me satisfaire, j'y ai cent fois réfléchi depuis : mais, Seigneur, qu'on est foible quand on aime ! Phaon parloit avec beaucoup de grace : je le crus sincére, & j'achevai de me perdre, en me persuadant que si je n'avois pas le cœur de Phaon, du moins j'avois acquis un ami fidéle & sincére. Je me livrai à cette idée flateuse : je me dis que je ne pouvois trop aimer un homme si aimable : que vous dirai-je, Seigneur, je me précipitai dans un gouffre de malheurs qui ne m'ont laissé depuis aucun repos.

Mon premier ſoin en arrivant à Mityléne fut de voir Cloé : je lui parlai d'abord de Ménalque, & auſſi-tôt elle rougit : je jugeai par là que cet Amant ne m'avoit point trompée : Vous l'aimez donc, lui dis-je, cet heureux Ménalque, car votre rougeur vous a trahie ; mais vous ignorez encore à quel point il vous aime : ſa naiſſance & ſes biens ſont également conſidérables, & cependant il veut bien vous épouſer, j'en ai ſa parole : donnez-moi la vôtre, je prétens faire votre bonheur à tous deux.

Cloé fut quelque tems en garde contre une promeſſe ſi flateuſe : elle craignit que ce ne fût un piége que je lui tendois : enfin elle commença de me croire. Seroit-il poſſible, répondit-elle, que la ſage Sapho s'interreſsât à ma deſtinée ? Hélas ! je n'oſe l'eſpérer : mais pourquoi vous

faire cette injure ? Pardonnez, Madame, à une Amante timide : je ne ſuis peut-être pas indigne de Ménalque, s'il eſt comme vous le dites d'une naiſſance illuſtre. Je me ſouviens d'avoir eu des parens riches, & de leur avoir été enlevée à l'âge de trois ans. Hélas ! j'étois élevée pour avoir une plus douce deſtinée : depuis ce fatal moment, je tombai en la puiſſance d'un homme qui me vendit à Cléon : je lui ai obligation de mon éducation ; mais je ne ferai point heureuſe, ſi je ne ſuis unie à mon cher Ménalque.

Cet aveu m'attendrit, j'embraſſai Cloé, & je lui promis de travailler à ſon bonheur : il falloit pour cela le conſentement de Cléon, car j'étois ſûr d'obtenir celui d'Euphroſine ; mais comme je ne pouvois rien faire que je n'euſſe revu Ménalque, je l'attendis avec impatience : il ne tarda

pas, il arriva comme je lui avois marqué.

Je ne puis vous exprimer les transports de cet Amant, quand il aprit qu'il reverroit Cloé, & qu'elle l'aimoit toûjours : Votre Amante, lui dis-je, n'a été sensible à ce que je lui ai conté de votre naissance, que parce qu'elle a jugé par cette circonstance de l'excès de votre tendresse. Elle prétend n'être pas indigne de vous : elle a quelque souvenir de ses parens : ce mistére s'éclaircira peut-être un jour ; vous êtes assez heureux l'un & l'autre pour avoir lieu d'esperer que les Dieux vous donneront encore ce contentement.

Les transports de Ménalque redoublérent ; il se jetta cent fois à mes genoux : cependant admirez la bizarerie de ma fortune. Phaon nous surprit en cet état ; il vit Ménalque à mes pieds.

Comme

Comme il avoit encore ses habits de Berger, je dis à Phaon qu'il me remercioit d'une grace que je lui avois accordée. Je m'aperçus qu'il ne me croyoit pas, & il prit un air sombre, qui me parut avoir l'air d'un mouvement de jalousie : j'en fus transportée de joie ; il regardoit Ménalque ; il me regardoit ensuite ; il baissoit les yeux, & je voyois qu'il étoit agité d'une violente passion.

Je me flatois trop : la physionomie de Ménalque l'avoit frapé : il crut l'avoir vû souvent à la suite de Cloé ; il pénétra alors la cause des froideurs qu'elle lui avoit si souvent témoignées, il ne douta point qu'elle n'aimât, que ce ne fût là son Amant, & que je ne favorisasse les feux de son Rival.

Il en fut outré de colére & de jalousie : Madame, me dit-il, lorsque Ménalque fut parti, n'ai-

je pas vû cet homme à la suite de cette jeune Cloé, dont je feignis d'être amoureux : Ne l'aime-t-il point ? N'en est-il point aimé ? & ne vous rendoit-il point grace de ce que vous lui promettez la main de sa fidéle Maitresse ?

Au nom de Cloé j'avois rougi ; mais ce discours acheva de m'embarrasser. Je jugeai qu'il n'y avoit qu'un Amant qui pût si bien deviner ; & je compris alors que je m'étois bien cruellement abusée, quand j'avois pensé que Phaon étoit guéri de l'amour qu'il avoit eu pour Cloé.

Je tâchai de me remettre ; mais en vain ; Phaon sortit fort mal content de mes réponses ; & je restai en proie aux horreurs de la jalousie.

Je ne crus pas cependant qu'il fallût en demeurer là ; & le transport qui m'agitoit, me rendant alors furieuse, le Perfide ! me dis-

je en moi-même, ne m'aura pas trahie impunément : il sentira une partie des tourmens qu'il me fait endurer : Cloé épousera Ménalque, & il l'emménera bientôt à Corinthe. Hâtons-nous d'achever cet hymen qui doit décider pour jamais du sort de Sapho, & de celui de Phaon.

Je courus chez Euphrosine, & je lui contai l'engagement de Ménalque & de Cloé; elle en fut charmée, & elle me pria d'employer tout pour le faire réüssir. Il falloit gagner Cléon; & j'en vins à bout : Cléon étoit un homme sage & paisible : il prévit qu'il tenteroit inutilement de se faire aimer de Cloé, prévenuë en faveur d'un autre; & que d'ailleurs la jalousie d'Euphrosine mettroit de perpétuels obstacles au succès de sa passion. Il se fit donc une vertu d'une nécessité; il me donna sa parole, & je fis aussi-tôt aver-

tir Ménalque du bonheur dont il alloit joüir. Il accourut secrettement chez moi : dispensez-moi de vous dire tout ce qui se passa dans cette entrevûë. Cléon avoit été averti de ce rendez-vous ; il y vint avec Euphrosine ; ils reconnurent Ménalque l'un & l'autre : il leur conta son histoire, & il la circonstancia de maniére que Cléon, qui connoissoit Corinthe, ne douta point de la sincérité de son récit.

Le mariage de Cloé, & de Clitiphon, car c'est le véritable nom de Ménalque, fut ainsi conclu ; cependant Cléon voulut l'instruire plus particuliérement de la condition de Cloé. « J'étois „ allé, dit-il, à Samos pour quel„ ques affaires que j'y avois ; je „ fus abordé par un homme qui „ me demanda si je voulois ache„ ter une fille de trois ans qui „ seroit un jour un prodige

„ de beauté. Comme j'étois bien „ aise de raporter quelque cho- „ se de rare à Euphrosine, je vou- „ lus voir cette enfant ; j'en fus „ charmé, & je l'achetai tout ce „ qu'on voulut. Je m'informai de „ sa condition ; on ne put m'en „ dire autre chose, sinon qu'on „ l'avoit achetée de gens qui „ avoient gardé sur cela un pro- „ fond silence. Je jugeai que c'é- „ toit un vol fait à quelque pere „ infortuné ; & cette raison me „ fit redoubler d'attention pour „ la jeune Cloé : elle me tint de „ certains discours qui confir- „ mérent mes doutes, & je l'ai „ toûjours élevée dans l'idée „ qu'elle étoit d'une condition „ au-dessus de celle que vous con- „ noissez. J'espére que cette avan- „ ture s'éclaircira quelque jour à „ son avantage. „ Cependant, Seigneur, ajoûta Cléon, ne pré- cipitez rien. Avant votre maria-

ge, retournez à Corinthe, & tâchez de fléchir votre pere; vous pourriez rencontrer dans ses volontés une résistance qui vous causeroit bien des peines. Cloé est à vous; mais faites ensorte qu'elle y soit par une voie légitime. Nous fîmes aprouver ce dessein à Clitiphon; il demanda seulement le plaisir de voir Cloë, avant que de partir.

On ne lui pût refuser cette satisfaction; on envoya de grand matin chercher Cloé; & Clitiphon vint aussi-tôt chez Cléon: il avoit quitté son habit de Berger, & il en avoit pris un plus convenable à sa condition. Je ne fus point presente à cette entrevûë, je ne pus me résoudre à voir un bonheur dont j'étois si éloignée. Cléon n'en pût être non plus le témoin; il n'étoit pas encore assez guéri de sa passion, pour soutenir un semblable spec-

tacle ſans émotion. Il n'y eut donc qu'Euphroſine preſente à leur entretien ; jamais joie ne fut égale à celle de ces deux Amants ; jamais adieu ne fut plus tendre, ni plus touchant.

J'étois alors en proie à tous les tourmens de la jalouſie : je ne doutois point que Phaon ne m'eût jamais aimée ; & ce n'étoit point aſſez pour moi de lui enlever Cloé, ſi je ne trouvois le moyen de le rendre ſenſible. Mais comment m'en flater ? il me ſoupçonnoit de lui ravir une fille qu'il adoroit : il ne ſuffiſoit pas qu'il ne m'aimât point, il m'alloit haïr : cette réflexion m'accabloit : je ne ſçavois quel parti prendre : je me repentois quelquefois des ſervices que j'avoïs rendus à Clitiphon, & de quelque côté que je me tournaſſe, je n'enviſageois que des malheurs.

Ce que j'avois craint ne man-

qua pas d'arriver. Phaon avoit entretenu Alcée de la rencontre qu'il avoit faite de Ménalque chez moi ; & ils en avoient conclu tous deux que c'étoit un Amant de Cloé, que je servois auprès de cette belle fille : cette pensée le rendit furieux ; il revint dans l'espérance de m'arracher le secret qu'il avoit tant d'intérêt de pénétrer, il employa d'abord toutes les ruses dont il étoit capable ; il me fit les questions les plus captieuses ; il parut enjoüé ; il reprit ensuite son sérieux, il joignit à ces façons les assurances les plus fortes d'un tendre attachement pour moi ; jamais Protée n'avoit en si peu de tems revêtu tant de formes, & changé si souvent de figure & de langage.

Chaque instance qu'il me faisoit, me portoit un coup de poignard dans le sein. Je m'ennuyai enfin de son opiniâtreté ; & le

dépit prenant le dessus, je lui fis quelques reproches qui l'irritérent; il me répondit avec aigreur, & bien-tôt il perdit toute considération; alors me laissant voir toute la violence du feu qui le dévoroit, il m'avoüa qu'il adoroit Cloé, & qu'il n'aimeroit jamais qu'elle; mais, ajoûta-t-il, puisque vous me l'enlevez, & que vous allez sans doute la livrer à mon Rival, attendez-vous à perdre pour jamais un ami, qu'il vous eût été facile d'attacher à vous, par les liens d'une reconnoissance éternelle : je vai fuir loin de vous & de Lesbos, aussi-bien ne puis-je vivre sans Cloé. On m'offre un établissement en Sicile, je vai y chercher un azile contre votre cruauté; heureux! si pour mettre fin aux tourmens que j'endure, je pouvois y rencontrer la mort. Elle me paroîtroit mille fois plus douce que la nécessité

de soutenir ici votre vûë.

Je fus si étourdie de ce discours, que je laissai sortir Phaon sans songer à l'arrêter. Je restai immobile, & presque stupide : je me rapellai ensuite tout ce que je venois d'entendre, & j'en fus saisie d'effroi. Je courus chez Euphrosine à qui je découvris l'état de mon cœur. J'y répandis quelques larmes qui ne me soulagérent point : je revins chez moi, où je m'enfermai le reste du jour. La nuit fut pour moi un tems rempli d'horreurs : je n'envisageai que des suplices ; mille images funestes se presentérent à mes yeux ; je ne songeai plus ni à Cloé, ni à Clitiphon : j'étois dévorée par une passion insensée qui ne me permettoit de vivre ni de mourir.

Le lendemain je n'entendis point parler de Phaon, je le cherchai vainement dans tous les

lieux où il avoit coutume d'aller : enfin deux jours après je sçus qu'il s'étoit embarqué dans un Vaisseau qui faisoit voile vers la Sicile. Je cédai à ce dernier coup, & mon desespoir parvint à son comble : je conçus alors le bizare dessein de le suivre. Je m'offrirai devant lui, disois-je, il me verra pâle & mourante ; il sera peut-être touché de cet excès d'amour, où ses dernieres cruautés acheveront du moins la fin de mes tristes jours : il faut qu'il donne au monde un exemple mémorable de barbarie, comme j'en veux donner un de fureur & de desespoir.

Je ne communiquai mon dessein à personne ; je partis dans le premier Vaisseau qui se presenta, & j'arrivai heureusement dans cette Isle. J'en parcourus d'abord les Côtes prochaines ; je répétai par tout le nom de

Phaon ; & n'en ayant rien apris dans les Ports, je me résolus de pénétrer dans les terres : Je crus ensuite que le plus cruel de tous les hommes ne pouvoit avoir choisi son azile que dans les Etats du plus redoutable des Tyrans. Je pris le chemin d'Agrigente, & j'étois sur le point d'y entrer, lorsque je vous ai rencontré. Voilà, Seigneur, conclut l'infortunée Lesbienne, quel est l'état de cette Sapho, dont la renommée publie tant de merveilles, autrefois si célébre par ses Vers, & qui gémit à present, inconnuë à tous les autres hommes, sous le poids de la chaîne la plus dure & la plus insuportable.

Stésichore fut touché de ce récit : il ne put refuser sa compassion aux malheurs d'une femme illustre, que la fatalité de sa destinée attachoit aux pas d'un traître qui la méprisoit. Il détesta la

conduite de Phaon, il blama celle d'Alcée, & il donna des plaintes sincéres aux disgraces de la malheureuse Sapho.

Mais elle n'avoit pas encore éprouvé toutes les cruautés de la fortune : Stésichore l'engagea de visiter Agrigente, elle s'y laissa conduire à condition qu'elle y resteroit inconnuë : elle vit cette Ville superbe, séjour ordinaire du fameux Phalaris. Elle vit ses Places publiques, ses magnifiques Palais, ses Temples somptueux : elle n'y étoit point attirée par le desir curieux d'en voir le luxe & la pompe, elle y cherchoit par tout le cruel Phaon qu'elle ne trouvoit point ; sa peine redoubloit à proportion de l'inutilité de ses recherches. Elle passoit tous les jours en vaines poursuites, & toutes les nuits à verser des larmes.

Elle étoit sortie un jour plus

matin qu'à l'ordinaire, & elle avoit déja parcouru la meilleure partie de la Ville, lorſqu'elle vit une multitude de peuple aſſemblé au tour d'un Crieur public. Elle s'en aproche avec un empreſſement dont elle avoit peine à deviner la cauſe : elle fend la preſſe, & elle parvient au premier rang, où elle entend prononcer cette terrible publication. *Le Pontife & les Prêtres de Diane, établis à Mityléne, dénoncent aux Magiſtrats & aux Habitans d'Agrigente l'impie Phaon : il a violé l'Azile ſacré de la Déeſſe ; il en a enlevé la jeune Cloé, fille de Cercala Citoyen d'Andros & de Sapho de Mityléne. Quiconque le trouvera & le tuëra, recevra trois talens de Clitiphon de Corinthe, à qui la foi de Cloé avoit été engagée.*

Sapho ſortit tremblante de cette aſſemblée : Qu'ai-je entendu,

ſe diſoit-elle en elle-même ? Cloé fille de Cercala d'Andros, & de Sapho de Mityléne. C'eſt donc ma fille ! C'eſt elle, ſi j'en crois cette voix funeſte, qui dévoüe ſon Raviſſeur à la mort. Eh ! quel eſt-il hélas ! puis-je y penſer ſans frémir d'horreur ? c'eſt ce même Phaon que je cherche avec tant de ſoin, & que je ne puis trouver, que je ſuis opiniâtrément, & qui s'éforce à me fuir : c'eſt lui qu'on accuſe d'avoir enlevé ma propre fille, & dont Clitiphon promet de payer la tête de trois talens. Grands Dieux ! comment éclaircirai-je ce fatal miſtére ? Comment éviterai-je ce dernier malheur ? Retournerai-je à Mityléne ? hélas ! je n'y reverrai ni Cloé, ni Phaon, ni Clitiphon : Continuerai-je mes recherches ? Errerai-je encore vagabonde ? Un devoir funeſte me détourne de cette réſolution : Je ne puis

désormais regarder Phaon que comme mon ennemi, s'il est le ravisseur de ma fille. Tel est le malheur de ma destinée que je dois moi-même aprouver le Décret qui le condamne à la mort.

Sapho rapella dans ce moment les circonstances de la perte qu'elle avoit faite autrefois de la jeune Cloé sa fille : elle avoit toûjours soupçonné les parens de Cercala de lui avoir fait ce vol : mais elle n'avoit pu trouver de preuves pour les en convaincre : sans doute que ce crime venoit de se déveloper : elle avoit toûjours eu pour Cloé un sentiment de tendresse, qui lui faisoit aisément croire qu'elle étoit la même que Cléis : mais quelle étoit son infortune ! au moment qu'elle retrouvoit sa fille, elle aprenoit qu'elle étoit sa rivale ; & que pour comble de désespoir, elle étoit au pouvoir de son Amant ; que

cet Amant étoit poursuivi, que sa vie étoit menacée, & que peut-être avoit-il déja expiré sous les coups de Clitiphon.

Dans cette extrêmité, elle ne put se résoudre à retourner à Mitylène, où elle ne retrouveroit point ce qu'elle cherchoit: elle résolut de continuer ses poursuites, sans sçavoir pourtant de quel côté elle tourneroit ses pas: elle fut obligée de s'abandonner à la fatalité de son étoile.

Sa fuite de Mitylène avoit jetté ses amis dans la plus grande consternation. On ignoroit ce qu'elle étoit devenuë: Cléon & Euphrosine en faisoient faire par tout de vaines recherches, ils n'en pouvoient aprendre de nouvelles.

Le traître Phaon n'avoit point prévu lui-même cette fuite: il avoit d'autres desseins; il étoit résolu d'enlever Cloé à quelque

prix que ce fût ; & c'étoit pour tenir Sapho moins en garde qu'il avoit feint de s'absenter. Il se tenoit caché chez Alcée, avec lequel il prenoit des mesures certaines pour enlever Cloé.

Cette aimable fille ignoroit le sort de l'infortunée Sapho. Comme elle lui devoit son bonheur, elle fut sensiblement touchée de son éloignement : elle versa un torrent de larmes ; elle craignoit avec raison que son absence n'aportât des obstacles à son engagement : mille raisons de l'aprébender se présentoient aux yeux d'une Amante timide : Euphrosine la rassuroit inutilement : elle regrétoit toûjours Sapho : un sentiment dont elle ignoroit encore la cause, l'attachoit uniquement à la destinée de l'illustre Lesbienne. Ce fut dans ces circonstances que Cloé aprît qu'elle étoit fille de Sapho. Elle avoit toûjours

conſervé le ſouvenir de ſes parens, mais un ſouvenir confus : il étoit difficile que ce point fût jamais éclairci, lorſque Cléon fut mandé un jour par une vieille femme qui ſe mouroit ; il y alla auſſi-tôt, & cette femme lui révéla le ſecret de la naiſſance de Cloé.

„ Je me meurs, Seigneur, lui „ dit-elle, & je veux s'il eſt poſ- „ ſible, réparer avant ma mort „ les crimes de ma vie : je ſuis de „ l'Iſle d'Andros, où je demeu- „ rois dans le voiſinage de Cer- „ cala, lorſqu'il mourut : ſes gran- „ des richeſſes excitérent l'ava- „ rice de ſes parens, qui me ſol- „ licitérent d'enlever la jeune „ Cléis, qui étoit le ſeul enfant „ qu'il eût eu de Sapho. Je me „ laiſſai éblouïr par la grandeur „ de la récompenſe, & j'avouë „ à ma honte que je me prêtai „ à cet horrible complot. Je pris

„ des mesures si justes, & j'ob-
„ servai de si près la jeune Cléis,
„ qu'un soir enfin je la trouvai
„ seule : je m'en saisis sans per-
„ dre un moment ; & je l'enfer-
„ mai dans une chambre de la
„ maison que j'occupois. Je ne
„ fus point soupçonnée d'avoir
„ part à ce crime, & je reçus la
„ récompense qui m'avoit été
„ promise. Quelque tems après je
„ vendis cette enfant à un Mar-
„ chand de Samos qui venoit
„ tous les ans à Andros ; ce ne
„ fut pas sans beaucoup de re-
„ mords. Je fis promettre à cet
„ homme qu'il m'informeroit de
„ ce que deviendroit la jeune
„ Cléis, que j'apellai Cloé : il me
„ le promit, & il m'a tenu pa-
„ role. J'apris ainsi qu'elle étoit
„ en votre puissance, & je vou-
„ lus toûjours veiller à sa condui-
„ te ; & ce fut cette raison qui
„ m'obligea de venir demeurer à

„ Mityléne, pour être en situa-
„ tion de rendre toûjours témoi-
„ gnage de la naissance & de la
„ condition de cette aimable fille;
„ car je me reprochois sans cesse
„ ce forfait : la seule honte de
„ m'avoüer complice d'un si
„ grand crime, m'a jusques ici
„ retenuë; mais la mort léve cet
„ obstacle. Faites, Seigneur, un
„ bon usage de ce secret, ren-
„ dez Cléis à ses parens, & pré-
„ servez mon ombre des repro-
„ ches éternels, qu'elle se feroit
„ de mon crime s'il n'étoit pas
„ réparé. „

Cléon prit toutes les précautions possibles pour assurer la vérité de cette déclaration ; & bien-tôt le bruit s'en répandit dans Mityléne. Euphrosine se hâta d'en faire part à Cloé. Elle aprît cette nouvelle avec une joie modérée, par le déplaisir que lui causoit la disgrace de Sapho :

Elle donna des pleurs à ses infortunes, & elle s'affligea qu'un homme qui s'étoit déclaré son Amant, fût si cher à sa mere ; car elle n'ignora pas long-tems que Phaon étoit éperdûment aimé de Sapho.

Mais elle devoit encore avoir de plus justes sujets de douleur. Phaon sçut le changement qui s'étoit fait dans la fortune de Cloé, & il ne douta point que l'amour de Sapho ne mît un obstacle éternel à celui dont il brûloit pour sa fille. Cette réfléxion lui fit avancer le dessein qu'il avoit conçu d'enlever Cloé. Ses émissaires l'avoient instruit du lieu de sa retraite : il s'apliqua soigneusement à y chercher de l'accès, & il trouva bien-tôt quelques femmes faciles à séduire, qui promirent de lui livrer sa Maitresse. Ce fut pendant les préparatifs d'une Fête de Diane qui devoit

se célébrer le lendemain, que la malheureuse Cloé fut livrée à Phaon. Une fille qu'il avoit gagnée, l'engagea de sortir dans le Jardin qui joignoit le Temple; Phaon y étoit en embuscade derriere quelques arbres, & des gens à lui avoient fait une bréche par laquelle il entraîna Cloé: Ses cris ne furent entendus de personne: elle fut emmenée au travers des ruës de Mityléne, & embarquée sur un Vaisseau sans qu'elle s'en aperçût; la douleur l'avoit si fort saisie qu'elle s'étoit évanoüie, & qu'elle ne revint de sa foiblesse, que lorsque le Vaisseau fut déja assez éloigné du Port.

Quel fut le desespoir de Cloé, lorsqu'elle se trouva entre les mains de Phaon. Elle fit tout retentir de ses cris; elle lui jura une haine implacable, & elle l'accabla des plus sanglans reproches.

Mais rien ne le fléchit, & c'étoit assez qu'il eût Cloé en sa puissance, ou qu'il crût l'arracher à Clitiphon, pour lui faire suporter un traitement auquel il s'étoit attendu.

Clitiphon entroit dans le Port de Mityléne, lorsque Phaon en sortoit : il courut chez Sapho dont il aprit l'éloignement ; il passa chez Cléon qui venoit d'aprendre le malheur arrivé à Cloé. Quelle fut la consternation de cet Amant ! il jura la perte de Phaon; Cléon lui-même excita son ressentiment, & lui promit tout en l'absence de Sapho : ils dénoncérent l'enlévement de Cloé aux Magistrats, & ils interresérent les Prêtres de Diane dans leur querelle. Toute la Ville fut remplie du bruit de ce crime. On plaignoit Sapho & Cloé : on détestoit Phaon ; les Magistrats permirent de l'arrêter, & de le tuer

en quelque lieu qu'on le trouvât. Clitiphon remonta aussi-tôt en Mer pour le poursuivre. Son Jugement fut publié dans toutes les ruës de Mitylène ; & l'on prît soin de le répandre dans toutes les Villes de la Gréce, afin que le coupable n'y trouvât aucun azile. Ce fut par cette voie que la malheureuse Sapho aprît le sort de sa fille, & de son Amant. Elle étoit revenuë chez Stésichore, & elle lui avoit fait part de sa derniere disgrace. L'illustre Sicilien employa tout son esprit pour la consoler ; il n'y pût réüssir : la crainte d'aprendre la mort de Phaon l'occupoit seule, elle vouloit courir à son sécours : elle obtiendroit du moins sa vie de Clitiphon : c'étoit la moindre grace qu'elle pouvoit en espérer pour le bien qu'elle lui avoit procuré. Phaon seroit peut-être sensible à ce service ; mais où les

trouver l'un & l'autre ? qui lui répondroit que Clitiphon ne s'étoit pas déja vengé ? car elle ne doutoit point qu'au premier bruit de l'enlévement de Cloé, il n'eût couru après ſon Raviſſeur. Elle part d'Agrigente dans cette réſolution, & elle revient chercher un Port pour s'embarquer. Que de réfléxions tumultueuſes dans cet intervalle ! Les remontrances de Stéſichore lui reviennent à l'eſprit. Elle connoit la grandeur de ſon égarement, & elle en a honte. Elle cherche à ſe guérir par le ſecours de la raiſon ; & elle n'en peut venir à bout. Tout à coup elle ſe réſout de tenter une voie ſurnaturelle. L'hiſtoire de Calycé & d'Evaltus ſe rapelle dans ſa mémoire : elle l'avoit lûë dans les Ouvrages de Stéſichore qui l'avoit admirablement décrite : elle ſe la propoſe pour modéle, & elle veut en ſuivre l'exemple.

Sapho ne balance plus ; elle paroît déterminée par l'exemple, & déja la ſuperſtition & l'entouſiaſme s'emparent de ſon ame. C'étoit une tradition parmi les Agrigentins que Calycé * avoit autrefois éperdûment aimé Evaltus, & qu'elle n'en avoit reçu que des mépris ; que ne pouvant guérir de cette paſſion, elle s'étoit précipitée du haut du Promontoire de Leucade †, & qu'elle avoit retrouvé l'uſage de ſa raiſon après ce coup. Sapho eſpére

* *Steſichori verſus extant in quibus quædam, nomine Calyce, Evalthi juvenis amore capta, & contempta verò à faſtidioſo juvene, præcepitio ſeſe interficit ; quod circa Leucadem factum eſt.* Ath. lib. 14.

† Leucade Promontoire en forme de Péninſule, attaché à la terre ferme de l'Acarnanie, qui devint une Iſle par le travail des Corinthiens, que Cypſéle pere de Périandre, y avoit envoyés ; il y avoit au-deſſus de ce Promontoire un Temple conſacré à Apollon ; & tous les ans au jour de la Fête de ce Dieu, on avoit ordinaire de précipiter du haut de ce Promontoire un Criminel, afin d'être préſer-

vé

la même grace; elle s'embarque, & elle demande qu'on la conduise vers Leucade, ne voulant point se montrer à Clitiphon & à Cloé, qu'elle ne fût entiérement guérie de sa passion.

Pendant que Sapho voloit vers ce Cap renommé, le traître Phaon cherchoit à vaincre la résistance de Cloé; il avoit d'abord usé de quelques ménagemens, mais enfin il s'étoit lassé d'essuyer des mépris & des refus : il s'étoit fait mettre un jour à terre accompagné de Cloé, & il

vé des maux dont on étoit menacé. Cependant on lui attachoit beaucoup de plumes, & un grand nombre d'oiseaux, afin que leur vol rendît sa chute moins rude, & qu'il évitât la morr s'il étoit possible. Dans ce dessein on tenoit au-dessous quelques barques; & s'il étoit sauvé, il en étoit quitte pour un bannissement. Une ancienne superstition avoit enseigné, que les Amans malheureux en se précipitans eux-mêmes, se trouvoient délivrés de leurs maux; on l'apelloit pour cela, *le Saut des Amoureux*. Mad. Dac. *Vie de Sapho*. Bayle au mot *Leucade*.

avoit laiſſé l'Equipage dans le Navire. Un autre Vaiſſeau qui l'obſervoit, envoya quelques hommes au même endroit, qui eurent bien-tôt devancé Phaon: c'étoit Clitiphon ; il reconnut Cloé dans le même tems. Il donna ordre ſur le champ à ſes gens de s'arrêter ; & mettant dans le même moment l'épée à la main, il courut pour délivrer ſa chere Cloé.

Phaon ne douta point que ce ne fût ſon Rival. Il ſe mit en défenſe, & prévoyant bien qu'il falloit perdre la vie ou Cloé, il réſolut de vendre chérement l'une ou l'autre. Il ſoutint les aproches de Clitiphon avec plus de deſeſpoir que de véritable courage : la crainte de voir ſa proie arrachée de ſes mains le troubla, & Clitiphon le renverſa mort aux pieds de Cloé *, qui s'étoit éva-

* Phaon fut tué dans une circonſtance encore

nouïe, en penſant au dernier péril qu'elle couroit, & peut-être à celui où s'expoſoit pour elle Clitiphon qu'elle avoit reconnu.

Cloé en ouvrant les yeux ſe trouva entre les bras de Clitiphon, & peu de tems après elle aperçut Phaon baigné dans ſon ſang. Sa mort dont elle fut aſſurée, lui rapella dans ce fatal moment la douleur que ce cruel événement alloit cauſer à Sapho: mais elle ne put expliquer à Clitiphon tout ce qu'elle penſoit ſur ce ſujet. Un autre ſentiment lui fit oublier cette réfléxion: elle revoyoit Clitiphon; & c'étoit par ſon bras qu'elle étoit délivrée de l'eſclavage d'un infâme Raviſſeur. Elle ne put lui cacher ſa joie; celle de cet Amant étoit

core plus criminelle, ſi on en croit Elien *liv.* 13. *chap.* 18. Voici les termes de cet Hiſtorien. *Phaon ſpecioſiſſimus hominum evaſit, atque ejus amore Mitylenſes fœminæ captæ ſunt. Poſtremo deprehenſus in adulterio, trucidatus eſt.*

incroyable. Il retrouvoit sa Maitresse qu'il craignoit d'avoir perduë ; il l'avoit délivrée lui-même des mains de son Rival ; & il sçavoit que ses feux étoient approuvez de ceux dont elle dépendoit. Quel contentement ! Quel triomphe !

Mais bien-tôt d'autres sentimens firent place à ceux-ci. Ils connurent combien la mort de Phaon alloit coûter de larmes à Sapho. Ils n'ignoroient plus sa passion : elle avoit trop fait de bruit dans Mityléne : ils se rembarquérent en gémissant de l'idée de ce malheur, & ils prirent le chemin de Lesbos, où ils vouloient aller porter la nouvelle de la délivrance de Cloé.

Les gens de Phaon avoient vû sa mort, & ils en craignirent les suites. Ceux qui étoient complices de l'enlévement, ne jugérent pas à propos de se laisser

prendre : ils se jettérent dans la Chaloupe ; & s'éloignant du Vaisseau, ils s'abandonnérent au caprice de la Mer.

La malheureuse Sapho étoit alors arrivée à Leucade : elle monta aussi-tôt sur le haut du Promontoire; elle y visita le Temple d'Apollon ; elle lui adressa ses vœux, & elle ne songea qu'à exécuter promptement la résolution qu'elle avoit prise.

Après avoir rendu au Dieu ce qu'elle crut lui devoir, elle accourt sur la pointe du Cap ; elle en considére la hauteur ; & sans en être effrayée, elle s'abandonnoit à l'espoir flateur de retrouver l'usage de sa raison, lorsque du haut de la Montagne, elle aperçoit dans une Chaloupe quelques hommes qui luttoient contre la Mer alors extrêmement agitée : Sapho en fut émuë ; elle descend du Rocher avec précipi-

tation, & elle arrive ſur le rivage, comme ceux qu'elle avoit vûs y abordoient. Ils portoient ſur leurs viſages les caractéres de la crainte. Tout agitée qu'étoit Sapho, elle chercha à les raſſurer : elle les interrogea en tremblant ſur les circonſtances de leur arrivée ſur cette Côte : c'étoient les complices de Phaon. Sapho aprît d'eux la mort funeſte de ſon Amant.

Alors ſon deſeſpoir n'eût plus de bornes : cette nouvelle acheva de la déterminer : elle ne gémit point, elle ne verſa point de larmes, elle ne pouſſa aucuns ſoupirs, elle ne penſa même ni à ſa fille, ni à Clitiphon ; elle s'adreſſa ſeulement à ces infortunés ; & les regardant avec des yeux où tous les caractéres de la fureur étoient peints : ſuivez-moi, malheureux, leur dit-elle, & aprenez comme il faut expier

votre crime. Elle reprit cependant le chemin du Cap ; elle y arrive en gardant un morne ſilence, & lorſqu'elle fut ſur les bords du précipice : O ! Apollon, s'écria-t-elle, reçois une Victime telle que je te la preſente. Je n'ai point été injuſte ; je n'ai point envié le bien ni la proſpérité d'autrui. J'ai gardé fidélement le dépôt qu'on m'a confié ; je n'ai jamais trahi le ſecrêt de mes amis ; j'ai ſecouru les miſérables quand je l'ai pu ; j'avois un cœur trop facile à s'embraſer : J'ai aimé, & j'ai ſouhaité d'être aimée. Si c'eſt un crime, divin Apollon, punis-m'en; mais ſi ce n'en eſt pas un, ne me conſerve, Dieu puiſſant, qu'en me guériſſant de mon amour ; & vous infortunés, ajoûta-t-elle en ſe tournant vers les complices de Phaon ; vous qui vous êtes laiſſé ſéduire à l'éclat de l'or,

comme je me ſuis laiſſée ſurprendre aux attraits de l'amour, allez, retournez à Lesbos, & repandez-y le bruit de la mort ou de la guériſon de Sapho. A ces mots elle s'élança du haut du Promontoire dans la Mer, où elle fut trouvée ſans vie.

Un trépas ſi mémorable ne fut ignoré de perſonne. La malheureuſe Cloé en fut inconſolable : Clitiphon ſe reprocha long-tems la mort de Phaon, qui étoit ſuivie de ce tragique événement, & tout le monde donna des regrets à cette triſte deſtinée. La pitié réveilla dans les cœurs l'eſtime où Sapho avoit d'abord été ; & de ce ſentiment on parvint à une ſi grande vénération, que les Lesbiens portérent, dit-on, long-tems l'image de cette illuſtre Femme, gravée ſur leur Monnoie *.

* Bayle au mot *Sapho*. Lett. S.

HISTOIRE SECRETTE DES FEMMES GALANTES DE L'ANTIQUITÉ.

GEGANIE*.

Sous le vieux Tarquin, cinquiéme Roi de Rome.



OME commençoit à prendre de puissans accroissemens, & à donner de la jalousie à ses Voisins : la sagesse de Numa Pompilius,

* Cette histoire est la suite de celle de Rome, contée dans l'histoire d'Hersilie. *Voy. le* 3. *Tom.*

Quelques Historiens ont cru que cette Géganie n'avoit jamais existé, d'autres au contraire avoient écrit que Tarquin l'avoit épousée,

qui établit des Lois pour la Religion, & qui fixa l'état politique des familles ; le régne heureux de Tullus Hostilius qui asservit Albe à Rome ; la modération d'Ancus Martius son quatriéme Roi, & petit-fils de Numa Pompilius, avoient affermi ses fondemens, & la faisoient regarder comme une des plus redoutables Puissances d'Italie, lorsqu'elle tomba entre les mains des Tarquins, sous le dernier desquels la Monarchie fut éteinte.

La Maison des Tarquins étoit très-illustre ; elle venoit de celle des Bacchides Rois de Corinthe, qui raportoient leur origine à Hercule. Il n'y avoit que cent

épousée, & qu'il en avoit eu deux fils, dont l'un régna dans la suite sous le nom de Tarquin le Superbe. J'ai pris le milieu entre ces deux sistêmes, & j'ai fait seulement Géganie maitresse de Tarquin. Tout ce récit est tiré de Denis d'Halicarnasse.

cinquante ans qu'elle s'étoit établie en Italie. Démarate, chef de cette Maiſon avoit entrepris un commerce conſidérable dans les Mers de Toſcane, la partie alors la plus connuë de l'Italie. Corinthe étoit dans ce tems-là gouvernée par des Magiſtrats annuels qu'on prenoit dans la famille des Bacchides : mais Cypſélus ayant depuis changé la forme du Gouvernement qu'il remît en Monarchie, il chaſſa tous ceux de la Maiſon dominante qu'il crut capables de s'opoſer à ſes deſſeins : ainſi les Bacchides furent obligés de ſortir de Corinthe. Démarate qui avoit acquis des richeſſes immenſes dans le Commerce qu'il avoit fait en Italie, tranſporta ſes meilleurs effets à *Tarquinium*, Ville alors très-conſidérable de l'Etrurie *,

* Aujourd'hui *la Tarquinia*, & par corruption *la Tarquina*, dans le Patrimoine de ſaint Pierre, au deſſous de Viterbe. *Hard. in Plin. lib. 3. c. 9.*

où il y épousa une fille d'une Maison illustre, de laquelle il eût deux fils, Lucumon, & Aronce.

Démarate prit un soin particulier de l'éducation de ses deux enfans ; il les fit élever dans le goût des Lettres, des Sciences, & de la Politesse qui commençoit à s'introduire en Gréce. Ils furent ensuite mariés à deux filles de la premiere Noblesse de Toscane : Aronce s'étoit retiré à Collatie, où il mourut jeune, laissant un fils mineur, qui hérita de ses grands biens, & qui partagea avec son oncle Lucumon la fortune de leur ayeul Démarate.

Lucumon, après la mort de son pere, avoit prétendu aux prémiers emplois de la Ville ; mais soit qu'on la soupçonnât d'ambition, ou que son origine nuisît à ses desseins, il ne put réussir : se fachant donc de rester sans

fonctions avec des richesses immenses, il résolut de venir s'établir à Rome, & d'y transporter toute sa fortune. En aprochant de la Ville, il eut un présage heureux qui lui rehaussa extrêmement le courage; on dit qu'une Aigle s'étant abbatuë sur lui, enleva son chapeau de dessus sa tête; & qu'ayant ensuite pris son vol fort au-dessus de son chariot, elle vint lui remettre son chapeau. Sa femme Tanaquil, qui se picquoit d'exceller dans la divination, Art alors fort en vogue dans la Toscane, l'assura que ce présage lui promettoit la Couronne.

Lucumon plein de ces espérances, arriva à Rome, sous le régne d'Ancus Martius: Ce Prince fut ravi qu'un homme si considérable vint s'établir dans ses Etats; il en eut une Audiance favorable: Le Roi lui accorda un

terrain pour bâtir une maison qu'il fit construire avec une magnificence extraordinaire ; & afin de montrer qu'il se consacroit au service de Rome, il changea son nom de Lucumon en celui de Lucius, & il y joignit le surnom de Tarquin, qui désignoit le lieu de son origine.

Les grandes richesses que Tarquin avoit aportées a Rome ; sa prudence & sa sagesse, tout cela joint à la faveur dont le Roi l'honoroit, le firent bien-tôt distinguer dans une Ville qui n'étoit pas encore féconde en hommes célébres.

La mort prématurée d'Ancus Martius laissa la Couronne vacante ; ses fils étoient encore trop jeunes pour prétendre à cet honneur, qui demandoit dans une Monarchie naissante, toute l'étenduë, & tout le jugement de l'âge mûr. Tarquin fit si-bien sa

brigue, qu'il fut déclaré Roi: & pendant trente-huit ans de régne, il accrut considérablement la puissance Romaine; il soumit entr'autres la Ville de Collatie, dont il laissa le Gouvernement à son neveu Egérius: cet Egérius étoit fils d'Aronce, & fut pere d'un autre Aronce qui quitta Collatie, afin de s'établir à Rome, où il joignit à son nom celui de Collatin qui désignoit sa Patrie.

La Reine Tanaquil, femme de Tarquin, avoit toûjours conservé une autorité presque absoluë sur l'esprit du Roi. Comme elle lui avoit prédit la grande fortune où il arriva, & qu'elle n'avoit pas peu contribué à l'y faire parvenir, le Prince crut qu'il devoit payer ses services par une confiance sans bornes; ainsi Tanaquil devint arbitre de toutes les graces, & le Roi suivit toûjours constamment ses conseils,

qu'il jugeoit d'autant plus sûrs, qu'elle s'étoit acquis la réputation de prédire l'avenir, & qu'on croyoit qu'elle ne conseilloit que ce qu'elle sçavoit devoir réüssir.

Tarquin avoit eu un fils & deux filles de son mariage; le fils venoit de mourir, il en avoit laissé deux encore au berceau, & leur foiblesse augmenta l'affliction que la mort de leur pere avoit causée à Tarquin. Ce Prince craignit justement que les deux Martius fils d'Ancus ne profitassent des conjonctures pour remonter après sa mort sur le Thrône de leur pere; & que pour se l'assurer irrévocablement, ils ne se défissent quelque jour de ses petits-fils. Les deux Princes fils d'Ancus étoient dans l'âge propre au Gouvernement; ils n'étoient pas exempts d'ambition, & ils regardoient la Couronne comme un bien plûtôt échapé, que sorti de

leur Maison, où ils songeoient à le faire rentrer ; ils avoient l'un & l'autre de ces qualités éminentes qui servent à captiver la bienveillance des peuples ; & quoique Tarquin ne les eût employés dans aucune des guerres qu'il avoit entreprises dans le cours d'un long régne, on jugeoit que ce qui leur manquoit du côté de l'expérience, ils ne tarderoient pas à l'acquérir dans les occasions où la jalousie des Voisins mettoit à tous momens les grands courages des Romains en œuvre.

Ces craintes tournérent toutes les vûës de Tarquin du côté de l'établissement des deux Tarquinie ses filles, songeant à leur choisir des époux qui pussent un jour servir de protecteurs aux Princes Arvus & Lucius ses petits-fils : il jetta pour l'aînée les yeux sur Marcus Junius, jeune homme fort vertueux, d'une des plus

nobles Maiſons de Rome, & ſi ancienne qu'elle raportoit ſon origine à l'un des compagnons d'Enée. Il ſe trouva plus embarraſſé pour l'autre ; il cherchoit en vain parmi les familles Patriciennes quelqu'un qui fût auſſi vertueux que Junius, & il ne trouvoit que ſon neveu Aronce, qui méritât cet honneur : mais la politique de Tanaquil en avoit autrement diſpoſé.

Cette Princeſſe avoit déja choiſi Servius Tullius pour en faire l'époux de l'aînée Tarquinie; quelque éloigné qu'il parût être de cet honneur par ſa naiſſance & par ſa condition : il étoit de *Corniculum*, fils de Tullius, homme de qualité de cette Ville, & d'Ocriſia. Tullius ſon pere avoit été tué après la priſe de la Place, par les Légions Romaines ; Ocriſia ſa mere fut amenée à Rome, où elle tomba heureuſement en-

tre les mains de Tanaquil, qui la prît sous sa protection, & qui entr'autres marques de l'affection dont elle l'honora, voulut avoir soin du fils dont elle accoucha dans le Palais. Il fut nommé Servius, parce qu'il étoit né Esclave, & Tullius du nom de son pere. On dit que dans son enfance, sa tête parut environnée d'un feu surnaturel pendant qu'il dormoit; & que Tanaquil, témoin de ce prodige, présagea que cet enfant parviendroit un jour à la Couronne.

D'autres donnoient encore plus de merveilleux à sa naissance : ils contoient qu'un soir, comme on offroit aux Dieux Domestiques les prémices du souper du Roi, Ocrisia chargée de cette offrande, s'étant aprochée de l'Autel avec beaucoup de respect, aperçut au dessus des flâmes, la figure du Dieu des Jardins; que

Tanaquil consultée sur ce prodige, avoit répondu que le Dieu étoit amoureux d'Ocrisia, & que l'enfant qui naîtroit de ce commerce, s'éleveroit au-dessus de tous ceux qui étoient dans le Palais; que le Roi avoit voulu voir l'accomplissement de ce miracle; qu'Ocrisia avoit été laissée seule dans l'endroit où le Dieu étoit aparu, qu'il étoit en effet venu, qu'Ocrisia étoit devenuë grosse, & qu'elle étoit ensuite accouchée d'un fils qui avoit été apellé Servius Tullius.

Cette fable fut sans doute controuvée pour donner du relief à la naissance de Tullius. Il avoit toutes les grandes qualités qui peuvent rendre un homme digne du premier rang, & sans etre né d'un pere Romain, il avoit les sentimens qui rendirent autrefois ce nom si respectable.

Le choix de ſon cœur s'étoit accordé avec les vûës de la Reine: il adoroit l'aînée Tarquinie, & il en étoit aimé. Ils ne s'étoient point encore dit ce qu'ils ſentoient l'un pour l'autre : ils voyoient trop d'obſtacles à cette alliance pour oſer la ſouhaiter. Telle étoit leur ſituation, lorſque l'aîné Martius ſe déclara l'Amant de l'aînée Tarquinie. Cette recherche importuna d'autant plus la Princeſſe, qu'elle étoit forcée de cacher une tendreſſe qu'elle vouloit ſurmonter: quelle contrainte pour une ame ſenſible, qui reſſentoit les premieres impreſſions de l'amour ? dans cette ſituation Tarquinie penſoit quelquefois que les Dieux promettoient la Couronne à Tullius ; elle ne voyoit encore en lui qu'un eſclave ; & d'ailleurs, comment pouvoit-il obtenir cette Couronne, qu'aux dépens des

Princes

Princes ses neveux ? devoit-elle aimer l'usurpateur de leurs droits? De son côté Tullius sentoit toute la distance qu'il y avoit de Tarquinie à lui. Insensé ! se disoit-il, quel succès puis-je attendre de ma passion ? Suis-je né pour la fille d'un Roi ? Non, les Dieux n'ont point réservé Tarquinie pour le fils d'Ocrisia : mon ambition doit se borner à la voir, & à l'adorer. Mais quoi ! reprenoit-il, aimer sans former jamais la moindre espérance ! Juste Ciel ! est-ce-là un acheminement au bonheur que vous m'avez prédit ? Ne m'avez-vous promis la Couronne, que pour élever mes vûës jusques à la Princesse ? ou n'avez-vous soumis mon cœur à ses charmes, que pour me faire sentir que j'étois né l'esclave de sa mere ?

Tanaquil travailloit à rendre le sort de Tullius bien plus heu-

reux qu'il n'osoit l'esperer : elle prévoyoit que Tullius seroit infailliblement Roi : & comme il falloit que le Thrône sortît de la Maison de Tarquin qui étoit vieux, elle craignoit de se voir réduite par sa mort, à mener une vie privée ; elle crut qu'il lui convenoit mieux d'attacher Tullius à elle par des motifs de reconnoissance : il pouvoit devenir Roi sans épouser la fille du Roi : Tarquin l'étoit bien devenu sans ce secours ; mais si Tullius devenoit son gendre, ne croiroit-il point que ce seroit à cette alliance qu'il devroit la Royauté ? peut-être seroit-il assez vertueux pour en conserver le souvenir : peut-être rendroit-il aux petits-fils du Roi, la Couronne qu'il n'avoit prise que par forme de dépôt.

Tanaquil le manda, il la trouva seule dans son cabinet : Tul-

lius, lui dit-elle, vous êtes assez vertueux pour oser tout attendre de ceux qui le sont aussi. Ce n'est pas toûjours l'éminence du nom ou du rang qui nous rendent dignes d'estime. Quand Tarquin vint à Rome, il n'étoit encore que particulier, le voilà presentement Roi; s'il l'emportoit sur vous par sa noblesse, vous l'égalez du moins par votre vertu. J'ai moi-même prédit que vous parviendrez à la Couronne; je l'avois prédit de même à Tarquin, & il y est enfin arrivé: Souvenez-vous des soins que j'ai pris de votre éducation: je vous ai fait élever dans le Palais, & vous êtes en état par ma protection de remplir votre destinée: souffrez que j'exige un serment de vous: nous sommes devant les Dieux, puisqu'ils sont par tout; promettez-moi de m'accorder ce que je vai vous demander; mais

promettez-le-moi par un ferment si solemnel, que rien ne puisse vous en dégager.

Ah! Madame, répondit Tullius, en se jettant aux pieds de la Reine, que pourrai-je refuser à ma bienfaictrice? Le serment le plus inviolable ne peut me lier aussi fortement que ma reconnoissance; mais si vous l'exigez de moi, je jure par le salut du Roi, par le vôtre, par celui des Princesses, de ne rien refuser aux vœux de la généreuse Tanaquil.

Tullius, reprit la Reine, vous ne jurez point par le salut des Princes; ne sont-ils pas mes enfans comme les Princesses, ou leur conservation vous est-elle moins chere que celle de mes filles? Ah! Madame, interrompit Tullius, mon respect pour eux n'est surpassé que par celui que j'ai pour vous: & j'aurai toû-

jours pour leur conservation & pour leur service, un zéle & un attachement inviolables.

Eh bien! Tullius, répartit la Reine, c'est ce que je demande de vous : promettez-moi qu'en quelque état que vous vous trouviez, en quelque rang que vous éléve la fortune, soit que vous deveniez Roi, ou que vous restiez particulier, vous aimerez les Princes comme vos enfans ; & que vous les défendrez contre tous leurs ennemis : le grand âge du Roi ne lui permet pas d'espérer de vivre encore long-tems : ses petits-fils sont au berceau, servez leur de pere, & de défenseur : je vous attens au Temple, où je veux que vous me renouvelliez ce serment à la face des Dieux. Je vous le fais d'avance, Madame, reprit Tullius; & les cérémonies de la Religion n'ajouteront rien à la foi que je

voüe au Roi, à vous, aux Princes, aux Princesses, à tout ce qui vous touche.

La Reine parut contente de l'engagement que Tullius venoit de contracter : elle lui commanda de se trouver le lendemain au Temple de Jupiter, sur les trois heures, afin de rendre par un serment en forme, l'engagement plus solemnel.

Tullius ne sçavoit que penser de ces démarches de la Reine : il en conçut des espérances favorables ; mais elle n'étoient pas encore dévélopées ; il restoit toûjours dans une perplexité qui l'inquiétoit cruellement.

Le parti de la Reine étoit pris; elle avoit résolu de donner l'aînée Tarquinie à Tullius : maitresse absoluë des volontés de son époux, elle étoit assurée de lui faire agréer cette alliance.

Mais il se préparoit un obsta-

cle qu'il falloit lever : les deux Marcius s'étoient déclarés Amans des deux Princesses, & ils étoient venus au Palais en faire la demande à Tarquin.

Le Roi fut surpris & embarrassé ; il connoissoit le crédit des fils d'Ancus : la mémoire de leur pere & celle de leur ayeul étoient encore cheres aux Romains ; il se souvenoit que c'étoit à leur enfance qu'il devoit la Couronne : il craignoit qu'en les irritant, il ne se fit des ennemis d'autant plus dangereux, que le refus de leur alliance étoit une offense ouverte.

Cependant les Princes demandoient une réponse positive : le Roi la fit avec beaucoup de bonté ; il dît qu'il avoit disposé de l'une de ses filles en faveur de Junius, que sa noblesse rendoit si considérable à Rome, qu'il ne pouvoit sans offenser tous les Pa-

triciens, donner un autre époux à la Princesse; que pour l'aînée il n'avoit point encore pris d'engagement fixe; mais qu'il avoüoit que voulant entretenir l'union dans sa famille, il l'avoit destinée à son neveu Aronce; qu'il ne pouvoit en bon pere se résoudre à user de violence envers ses filles; que s'ils pouvoient les obtenir d'elles, & le garantir des reproches de Junius, il donneroit volontiers les mains au double mariage qu'ils proposoient.

Tarquin alla faire part de cette demande à la Reine: Tanaquil qui avoit d'autres vûës, acheva de dégoûter le Roi de cette recherche: en acceptant les fils d'Ancus pour gendres, lui dît-elle, vous allez vous donner des maîtres, & peut-être des bourreaux à vos petits-fils; achevez le mariage de Junius avec la jeune Tarquinie; & pour l'autre ne

balancez pas de la donner à Tullius.

Au nom de Tullius, Tarquin demanda si sa fille devoit épouser le fils d'une Esclave? Seigneur, interrompit Tanaquil, cet Esclave deviendra Roi; & s'il l'est enfin un jour, comme je le conjecture par des présages qui ne m'ont jamais trompée, du moins une de vos filles sera Reine, & vous êtes assuré de conserver les jours à vos petits-fils.

Le Roi parut touché de ces raisons: la Reine en ajoûta d'autres qui le déterminérent; il consentit de donner sa fille à Tullius; je l'ai déja prévenu sur la seureté de mes petits-fils, dit Tanaquil, mais il ignore encore quel doit être le sceau de l'amitié que je lui ai demandée pour eux: il faut qu'un serment religieux l'engage solemnellement à les aimer comme ses freres,

avant qu'il foit informé de l'alliance dont il va être honoré.

Tarquin aprouva tous ces projets ; & le lendemain la Reine fe rendit au Temple , où elle voulut précéder Tullius. Elle étoit accompagnée de l'aînée Tarquinie , qu'elle avoit inftruite de ce qu'elle y alloit faire. Ma fille, lui dit-elle , vous y trouverez un époux ; une Princeffe ne doit avoir d'autre inclination que celle de fon devoir : vous êtes deftinée à Tullius ; fa vertu lui tient lieu de ce qui peut manquer à l'éclat de la naiffance : époufez-le, ma fille , les Dieux feront le refte.

Tarquinie avoit tremblé à la propofition de la Reine ; mais elle paffa bien-tôt à un fentiment contraire , en aprenant qu'elle alloit être unie à Tullius : elle avoüa fes fentimens à la Reine ; Tanaquil fut ravie que fon choix

s'accordât avec celui de sa fille.

La Reine arrivant au Temple, fit entrer la Princesse dans une salle qui le joignoit, où elle lui ordonna de l'attendre. Tullius vint presque aussi-tôt, & les ordres ayant été donnés pour la cérémonie du serment, il fut fait dans la forme la plus solemnelle. La Reine fit ensuite retirer le Prêtre, & se trouvant seule alors avec Tullius : Seigneur, lui dit-elle, car ce n'est plus au fils d'Ocrisia, mais au gendre du Roi que je parle, & peut-être à son Successeur, le Roi vous donne une de ses filles, je vous la promets pour lui à la face des Dieux : Voilà le prix du serment que vous venez de faire, soyez fidéle à votre promesse, aux Dieux immortels qui en sont les témoins ; & que l'engagement que je contracte avec vous à leurs yeux, attire à mes petits-fils un ami aussi fidéle, un

Tuteur aussi tendre, & peut-être un Maître aussi juste, que la confiance que je prens en votre vertu, a droit de me le faire espérer.

Tullius fut saisi de joie & de crainte à ce discours : son ambition étoit remplie ; il épousoit la fille du Roi, mais il trembloit d'aprendre, qu'en lui donnant une des Princesses, le Ciel n'eût point confirmé le choix de son cœur. La Reine s'aperçut de cette perpléxité : Quoi ! Seigneur, lui dît-elle, balancez-vous sur les offres que je vous fais ? ou ne vous repentez-vous point déja du serment que vous venez de faire ?

Ah ! Madame, s'écria-t-il, plût aux Dieux que je n'eusse que cet embarras : mais j'avoüe, à ma confusion, que je trouve si peu en moi de ces qualités éminentes qui peuvent mériter cet honneur, que je ne puis exprimer ma reconnoissance. Je crains que cet

abbaissement ne vous immole à la haine de vos ennemis, Junius, Madame, ajoûta-t-il en tremblant... Junius est content; Seigneur, interrompit la Reine, allez, conclut-elle en lui montrant l'endroit où étoit la Princesse, vous trouverez-là celle que vous devez épouser.

Tullius ne répondit que par une profonde révérence, il courut chercher Tarquinie; il lui dit tout ce que l'amour le plus respectueux lui put inspirer: c'est par l'ordre de la Reine, Madame, lui dit-il, que je viens mettre mon cœur à vos pieds, & c'est dans le Temple de Jupiter, qui ne souffre point de vœux profanes, que je viens vous offrir les miens: je n'ai point mérité cette insigne faveur des Dieux; mais ce qu'on a fait pour moi, sans que j'en sois digne, je l'aurois fait pour vous, Madame, si j'avois été Roi.

La Princeſſe répondit avec beaucoup de modeſtie : Seigneur, lui dit-elle, ce que vous deviez à mon rang eſt effacé par le choix du Roi ; mais ce qu'on doit à votre vertu ne peut être récompenſé que par le ſentiment ; & je fais de vous une eſtime ſi particuliére, que je ne pouvois trouver d'occaſion de vous la témoigner qui me fût plus agréable.

La Reine entra dans ce moment ; & par ſa preſence elle tira la Princeſſe de l'embarras d'un plus long entretien : elles revinrent enſemble au Palais ; & Tullius étant reſté encore quelque tems au Temple, revint chez lui, occupé de l'idée d'un bonheur ſi peu attendu.

Cependant les deux Marcius cherchoient les Princeſſes pour les faire expliquer ; mais afin de leur ôter tout prétexte de ſe plaindre, la Reine voulut qu'Aronce

se déclarât Amant de l'aînée Tarquinie, jusqu'à ce qu'on eût pris des mesures pour assurer son mariage avec Tullius. Marcius ne pouvoit raisonnablement se plaindre que le Roi lui préférât son neveu ; il falloit le disposer par cette préférence, à souffrir celle de Tullius.

Les deux Marcius ne laissérent pas de se déclarer Amans des deux Princesses. Junius qui adoroit la jeune Tarquinie, & qui en étoit aimé, en prit de justes allarmes, & il en fit des plaintes tout haut. Aronce n'ayant d'autres intérêts que ceux de son oncle, témoigna aussi beaucoup d'inquiétude, qu'on lui voulût enlever sa Princesse : Junius disoit publiquement que Tarquin lui avoit promis sa fille, que c'étoit son bien, & qu'il le défendroit contre tous ceux qui entreprendroient de le lui ravir : Aronce tenoit les mê-

mes discours. Les deux Princesses recevoient toûjours les deux Marcius avec de grands égards, mais froidement. Ils virent bien qu'ils n'avoient rien à espérer d'elles, ni du Roi.

Le seul Tullius étoit content, il joüissoit d'un bonheur inconcevable; il voyoit tous les jours Tarquinie, il étoit certain de son cœur & de sa main, ses visites n'étoient point suspectes à son Rival. Aronce même entretenoit la Princesse de l'ardeur de son Amant; il en rendoit compte à Tullius; il voyoit d'ailleurs la Princesse en particulier chez la Reine: mais pour avoir droit de la voir publiquement, il se fit donner un caractére; Aronce feignit d'avoir affaire à Collatie, & il chargea durant son absence Tullius de voir tous les jours Tarquinie de sa part: il dît à tout le monde en partant, qu'il avoit

confié le soin de son amour à son ami.

Dans ce tems-là, le Roi faisoit bâtir au Capitole *, où il avoit jetté les fondemens du Temple de Jupiter, qui ne fut achevé que par le second Tarquin : il embellissoit la Ville d'un grand nombre d'édifices ; il fit entr'autres construire ces Aqueducs merveilleux, qui ne furent pas un des moindres ornemens de Rome †.

Le Roi donna l'Intendance de ces Bâtimens à Tullius ; cette distinction causa de l'ombrage aux fils d'Ancus : Pourquoi, disoient-ils, le Roi fait-il cet honneur à ce fils d'esclave ? il souffre qu'il entretienne la Princesse de l'amour

* *Den. d'Halicarn, lib. 3. c. 21.*

† Ils étoient si larges qu'on pouvoit aller en batteau sous la Ville ; & si solides que Pline assuroit près de 800. ans après, qu'ils avoient encore toute leur fermeté. *Chevreau hist. du Monde, liv. 9. chap. 18.*

d'Aronce, ne lui parleroit-il point du ſien ? & Tarquin du noble ſang des Héraclides, ne s'abbaiſſeroit-il point juſques à l'alliance de cet étranger ?

Ces diſcours étoient raportés à Tanaquil qui les mépriſoit, & qui prenoit cependant toutes les précaûtions poſſibles pour en prévenir l'effet : mais une avanture où elle ne s'attendoit point, lui vint cauſer de juſtes ombrages, & lui fit apréhender le déclin de ſon autorité.

Tarquin avoit parmi beaucoup de qualités vertueuſes, le défaut ordinaire des grands hommes ; il avoit un penchant exceſſif pour les Femmes, & cette paſſion l'eût peut-être fait tomber dans les fautes les plus groſſieres, ſi Tanaquil n'eût trouvé le moyen de gagner l'eſprit des Favorites, afin que ſi elles gouvernoient celui du Roi, ce fût toûjours de

concert avec elle. Il avoit fallu pour cela fermer les yeux sur ses divers engagemens, & favoriser en quelque façon tous ses penchans. Par cette voie Tanaquil avoit assuré son autorité, & elle l'avoit conservée jusques alors avec un pouvoir absolu.

Le Roi avoit long-tems aimé Caia Cecilia *, que sa simplicité & son désinterressement avoient renduë fort chere à la Reine: exempte d'ambition, & de toute autre passion d'éclat, Cécilia

* Festus avoit confondu Caia Cécilia avec Tanaquil, & soutenu qu'elle avoit pris ce nom en arrivant à Rome, comme Lucumon son mari prît celui de Lucius: Plutarque au contraire, soutient dans son Traité *des Demandes des choses Romaines*, qu'elle avoit épousé un des fils de Tarquin, sans marquer si c'étoit de celui-ci, ou de Tarquin le Superbe. Dans ce doute, je l'ai fait Maitresse de l'ancien. Plutarque assure que de son tems, on voyoit encore sa Statuë de bronze dans le Temple du Dieu *Sancus*, & parle avec beaucoup d'éloge de sa modestie, & de sa simplicité.

s'étoit uniquement apliquée à aimer Tarquin ; & elle avoit pris pour lui un attachement si naturel & de si bonne foi, qu'elle l'aimoit moins en Maitresse qu'en Femme : Elle ne sortoit point du Palais, toûjours chez elle, ou chez la Reine, elle n'avoit d'autre soin que celui de plaire au Roi.

Quelque tendre que fût ce commerce, Tarquin s'en dégoûta ; quoiqu'il fût dans un âge fort avancé, il joüissoit d'une santé parfaite. La facilité de Cécilia lui devint à charge, & il se trouva pour elle dans ce refroidissement qui laisse le cœur sans aucun desir.

Si Tarquin en étoit demeuré là, Tanaquil n'eût pas eu lieu de se plaindre ; mais il étoit impossible qu'il restât sans passion : il falloit toûjours que son cœur fût rempli. Dès que Cécilia cessa

de lui plaire, il commença d'en trouver une autre aimable, & de rendre des ſoins à Géganie, jeune Romaine fort belle, des premieres Maiſons de la Ville, & qui joignoit à beaucoup d'eſprit, une ambition demeſurée.

Tanaquil s'étoit aperçuë depuis quelque tems que le Roi avoit plus d'attention pour Géganie qu'à l'ordinaire; elle avoit vû ſes regards s'arrêter ſans ceſſe ſur cette fille, & elle en avoit apréhendé les ſuites. Géganie étoit fiére, ambitieuſe, orgueilleuſe, & qui voudroit gouverner ſeule, loin de ſouffrir qu'un autre la gouvernât.

Tanaquil n'avoit oſé choquer de front le goût & l'attachement du Roi; comme il étoit dans un âge où d'ordinaire les deſirs ſont épuiſés, elle ſe perſuada que cette nouvelle paſſion n'iroit pas loin, mais elle s'abuſa; elle aprit

bien-tôt que le Roi aimoit éperdûment. Un des Esclaves de ce Prince, fit voir à la Reine une Lettre qu'il écrivoit à Géganie; elle l'ouvrit avec émotion, & elle y trouva ces mots.

Le Roi Tarquin à l'adorable Géganie.

„ J'Ai trop de choses à vous di-
„ re, belle Géganie, pour dif-
„ férer plus long-tems à vous les
„ déclarer; & cependant je sens
„ tout l'embarras de vous les ap-
„ prendre : je suis Roi, & si je
„ m'enorgueillissois de la gran-
„ deur du rang, je trouverois
„ peut-être dans ce titre, dequoi
„ me consoler de mes desavanta-
„ ges; mais je touche presque au
„ tombeau. Quel present pour
„ vous, adorable Géganie, que
„ le cœur du vieux Tarquin! j'ai
„ honte de vous l'avoüer, & je

„ ne puis vous le taire ; je rougis „ de l'hommage que je vous rens, „ & je tremble que vous ne le refusiez. Au nom des Dieux, illustre Géganie, prenez pitié „ de ma foiblesse, & jugez de „ l'excès de mon amour par la „ démarche qu'il me fait faire. „

Tanaquil, après avoir mûrement réfléchi sur cette Lettre, la rendit à l'Esclave, & lui commanda de la porter à Géganie : elle n'osoit l'intercepter dans la crainte de choquer trop ouvertement les inclinations du Roi.

Cependant elle manda Attius Névius, que sa grande vertu & que son habileté dans la science des Augures avoient élevé de la plus basse naissance, à la plus haute réputation *. Il s'étoit attiré la haine de Tarquin pour s'être oposé au dessein qu'avoit

* Il avoit gardé les pourceaux. *Den. d'Hal. liv. 3. ch. 21.*

ce Prince de créer trois nouvelles Tribus qu'il voulloit faire apeller de son nom, & de celui de deux de ses amis. Tarquin fut forcé de se désister de cette entreprise, par l'obstacle que Névius y mît : celui-ci ne se conserva depuis que par la faveur de la Reine, qui le protégeoit ouvertement. Comme elle se picquoit elle-même de la science où Névius excelloit, elle avoit employé tout son crédit pour le maintenir, & elle y avoit réüssi. Elle vivoit donc avec lui dans une étroite confidence, il l'aidoit souvent de ses conseils; & quelquefois pour en assurer le succès, il sçavoit adroitement y joindre des prétextes de Religion : lorsqu'il fut entré, Tanaquil le fit asseoir, & elle lui parla ainsi.

Il est bien difficile, mon cher Névius, de se conserver toûjours dans les bonnes graces d'un Mari qui

qui peut tout ce qu'il veut. En m'aſſociant par le mariage avec Tarquin, je devois partager toute ſa fortune. Peut-être n'eût-il jamais aſpiré au Trône qu'il remplit aujourd'hui, ſi je ne l'y euſſe encouragé par les heureux préſages qui accompagnérent ſon arrivée à Rome. Il fut bien voulu d'Ancus; il acquît de grandes richeſſes, & il en avoit déja d'immenſes; il ſe fit beaucoup d'amis; enfin après la mort du Roi, il ſe vit Roi lui-même. J'aidai beaucoup à lui procurer cet auguſte rang; j'oſe dire même que ſans moi, il n'y fût jamais parvenu: Je m'inſinuai dans l'eſprit des Grands; je ſçus gagner celui des Peuples; j'en éblouïs d'autres par le ſecours de la Religion, & je me conduiſis avec tant de dextérité, qu'enfin ma brigue fut la plus forte, & que je l'emportai ſur les fils d'Ancus encore au

berceau. Tant de raisons me devoient assurer pour jamais le cœur de Tarquin ; & je regardois le partage du Trône comme la moindre récompense de mes services. Je voulois régner, Névius, & conserver une autorité souveraine, qui me fît considérer comme l'ame de l'Etat. Mais ce que la reconnoissance m'avoit donné dans l'affection de mon mari, l'amour me l'eût ôté, si je n'eusse supléé par l'adresse au défaut de l'inclination qui ne parloit plus pour moi : J'étudiai celle du Roi; je m'aperçus qu'il m'alloit échaper, & que ses Maitresses m'enléveroient infailliblement un pouvoir dont j'étois si jalouse. Je ne crus pas que ce fût une honte de me prêter aux foiblesses d'un Roi. Quelque saint que soit le Mariage, je me persuadai qu'il falloit non-seulement fermer les yeux, mais qu'il étoit même à propos

de ménager le goût du Prince : je ne songeai qu'à maintenir mon crédit, qui sans cette complaisance alloit indubitablement déchoir. Je me suis bien trouvée jusqu'ici de cette conduite ; mais je ne sçai si je ne suis point à la veille d'en perdre le fruit.

Je ne vous entretiendrai point des différentes amours de Tarquin ; vous sçavez que la derniere femme qu'il a aimée est Cécilia : sa grande beauté la rendit long-tems chere au Roi, & sa simplicité la soumit bien-tôt à mes conseils. Je lui apris comme il falloit gouverner Tarquin ; & par ce moyen, je me rendis si fort nécessaire à cette femme, que toute puissante qu'elle étoit, elle ne faisoit rien qu'elle ne m'en eût consulté auparavant.

Vous ne sçauriez croire, Seigneur, quels avantages j'ai retirés de cette politique. Le Roi me

laissoit maitresse absoluë des affaires : je faisois la Guerre, je concluois la Paix ; & Cécilia faisoit agréer au Roi tout ce que j'avois jugé de convenable au bien de l'Etat, & à celui des Peuples. Dans ces derniers tems qu'il a plû aux Dieux immortels de m'enlever un fils qui répondoit si vertueusement à l'attente d'une mere sensible, j'ai travaillé aussi-tôt au salut de mes petits-fils, qui sembloient demeurer exposés à la haine des fils d'Ancus, d'autant plus dangereuse qu'elle est cachée. Je viens d'engager l'aînée de mes filles à un époux de qui j'attens pour les Princes & pour moi les mêmes secours que j'ose espérer de leur pere : je n'ai consulté ni le nom, ni la naissance ; & le fils d'Ocrisia est celui que j'ai choisi : il sera Roi sans doute, & j'ai cru ne pouvoir remettre en de meilleures mains la con-

ſervation de ma famille, & celle de l'Etat. Il défendra, Névius, l'un & l'autre contre les entrepriſes des fils d'Ancus, que la mort de mon fils ſemble exciter à redemander le Trône de leur pere.

Telle étoit, Seigneur, la ſituation où j'étois lorſque j'ai découvert que le Roi brûloit pour Géganie. Cette derniére intrigue m'a juſtement allarmée : je crains plus que je ne puis vous dire, l'eſprit de cette nouvelle Favorite. Elle eſt jeune, ambitieuſe, & ſa beauté pourra tout ſur l'eſprit du Roi, que le grand âge affoiblit. La ſuperbe Géganie voudra régner. Je ſçai même qu'elle eſt liée d'une forte amitié avec les fils d'Ancus : que ſçai-je hélas ! ſi elle n'emploiera pas ſon crédit pour rompre l'alliance de ma fille & de Tullius. S'il en étoit ainſi, vous me voyez en proie à tous

les malheurs que j'ai voulu détourner. Mes petits-fils seront immolés à l'ambition des deux Martius ; le desir de rentrer dans les droits dont ils sont déchus, leur fera tout entreprendre, d'autant plus irrités que je leur ai refusé la main de mes filles : c'est pour cela que je vous ai mandé, conclut-elle, accordez-moi vos conseils, Névius ; & sur tout pesez bien ce que vous venez d'entendre.

Névius étoit particuliérement attaché aux intérêts de Tanaquil, dont le crédit soutenoit le sien : il connoissoit assez Géganie pour se défier de la faveur qu'elle étoit sur le point d'acquérir ; & il craignoit que si la Reine étoit une fois disgraciée, le Roi qui le haïssoit secrettement, ne le perdît alors, & ne se vengeât de l'obstacle qu'il avoit autrefois osé mettre à ses desseins : il se fit donc

entre lui & Tanaquil un complot pour éloigner, s'il étoit possible, Géganie des bonnes graces du Roi ; mais il n'étoit pas facile d'y réussir : on tâcha vainement de mêler dans cette affaire les intérêts de la Religion : Tarquin ne cessa point d'aimer Géganie.

La Lettre du Roi avoit produit sur l'esprit de cette femme, tout l'effet qu'elle y pouvoit faire: Le Prince n'avoit plus les agrémens de la jeunesse, mais Géganie portoit en elle-même un attrait assez puissant ; c'étoit le desir de gouverner. D'ailleurs elle avoit l'ame tendre : Tullius lui avoit plû ; elle crut que la faveur du Roi étoit un acheminement à se faire aimer du fils d'Ocrisia ; & ce fut dans cette vûë qu'elle écrivit ce billet à Tarquin.

Géganie au Roi Tarquin.

„L'Amour ne consulte point
„ l'âge, Seigneur, lorsqu'il
„ entreprend de nous soumettre
„ à ses lois; ne vous allarmez
„ donc point du vôtre; j'ai toû-
„ jours cru que pour être bien
„ aimé de ce qui nous plaît, il
„ suffisoit de le bien aimer.

Cependant Tanaquil avoit revu Névius; & ce fut par son avis qu'elle manda Cécilia, & qu'elle lui fit part de ce qu'elle sçavoit du changement du Roi: Cécilia fut sensible à cette perte; elle aimoit Tarquin de bonne foi, elle confia toute sa douleur à la Reine: Tanaquil lui conseilla d'écrire au Roi, & elle lui dicta cette Lettre qu'elle avoit concertée avec Névius.

Cécilia au Roi Tarquin.

„ IL y a deux jours que je ne „ vous ai vû, Seigneur, & vous „ ne penſez peut-être pas à mon „ inquiétude. Un ſonge cruel la „ redouble : j'ai cru voir dans les „ horreurs d'une nuit profonde „ une orgueilleuſe Rivale m'en- „ lever le cœur de mon Roi : elle „ tenoit ce cœur entre ſes mains „ qu'elle offroit indignement „ aux Dieux des ombres, com- „ me s'il n'eût plus été digne que „ du Dieu des morts : Je l'ai vuë „ enfin me le rendre percé de „ mille traits empoiſonnés. Ju- „ gez en quel état ce ſonge hor- „ rible m'a laiſſée : Hélas ! Sei- „ gneur, j'ai cru mourir des mê- „ mes coups. Venez me raſſurer, „ mon cher Prince, ou je croi- „ rai que mon ſonge va s'accom- „ plir.

La Reine voulut être présente, lorsque le Roi feroit ouverture de cette Lettre : elle étoit en possession de ce droit que le Roi ne desaprouvoit pas. La nouvelle passion de ce Prince le rendit insensible aux inquiétudes de Cécilia : il lût donc sa Lettre sans en être ému. La Reine qui l'examinoit, jugeant bien qu'il méprisoit un avis qu'il n'eût pas négligé en une autre occasion, ne voulut pas laisser son artifice sans succès ; elle feignit de croire que Tarquin avoit paru ému de la Lettre de Cécilia, & elle lui en demanda la raison : le Roi sourit, & lui répondit qu'un songe avoit effrayé Cécilia ; mais qu'il falloit qu'elle se guérît de ces craintes superstitieuses.

Ah ! Seigneur, s'écria Tanaquil, en feignant une frayeur mortelle, craignez de mépriser un avis que les Dieux envoient à

ceux qui ont perpétuellement les yeux ouverts sur votre sûreté ; craignez de vous rendre indigne de leur protection ; vous sçavez que le Ciel emprunte souvent la voix des songes pour révéler aux hommes illustres les événemens qu'ils ont déterminés de tout tems. Consultez les Augures, & ne souffrez pas qu'on manque de respect pour les Mystéres de la Religion.

Je me ferois un scrupule, répondit Tarquin, d'employer son sacré ministére à l'éclaircissement d'un songe aussi peu sérieux que celui qui trouble Cécilia. Demandez-moi, Madame, des choses plus raisonnables, ou souffrez que je m'éloigne de votre avis : si la voix des songes est quelquefois véritable, ce n'est point en semblable occasion ; & nous devons ce respect à la Religion, de ne pas la faire servir à de frivoles

illusions. Tanaquil n'osa insister de peur de se rendre suspecte; mais Névius qu'elle avoit aposté étant entré, elle lui expliqua ses craintes ; & l'habile Devin les trouva si-bien fondées, qu'il se joignit à elle pour soutenir au Roi qu'il ne falloit pas négliger cet avis, & que ce songe présageoit des malheurs sur lesquels il étoit absolument nécessaire de consulter les Dieux.

Tarquin n'osa résister aux remontrances d'un Devin aussi accrédité que Névius : il feignit donc de se rendre, il dît ce que c'étoit que le songe ; & il laissa courir Névius aux Augures, résolu de ne les pas croire ; & quoiqu'ils pussent prédire, de suivre toûjours le penchant qui l'entraînoit vers Géganie.

Il courut en effet chez elle, dès que la Reine & que Névius l'eurent quitté ; il la trouva seule:

Madame, lui dit-il, s'il ne faut que vous aimer éperdùment, pour être aimé de vous, je compte déja fur la poffeffion de votre cœur. Vous m'avez foumis par la puiffance de vos charmes, adorable Géganie, & je fens que rien ne peut m'arracher à leur empire. La fincérité de mon hommage fait-il difparoître ce front chargé de rides que je montre à vos yeux ? Seigneur, répondit Géganie, votre front eft caché fous vos Lauriers ; & je ne vois en vous que les Myrthes que votre amour me prefente : je me fuis accoutumée à regarder les Rois comme les Dieux, & tout m'eft refpectable de leur part. Ah ! Madame, repartit l'amoureux Tarquin, que n'ai-je l'immortalité de ces Dieux, à qui vous daignez me comparer ; je ne l'emploierois qu'à vous adorer, & qu'à vous rendre parfaitement

heureuse. Seigneur, repliqua Géganie, il vous est aisé de supléer par l'étenduë du bonheur à ce qui peut manquer à sa durée ; le mien sera parfait, si vous m'aimez autant que vous daignez me le dire.

Ce discours étoit trop flateur pour un vieillard amoureux, qui sentoit tout ce qui lui manquoit pour plaire ; & qui nonobstant ce défaut, ne laissoit pas d'aimer éperdûment. Il fut enchanté des réponses de Géganie, & il sortit d'auprès d'elle si prévenu de sa passion, qu'il ne fut plus capable de rien entendre de raisonnable.

Lors donc que Névius accompagné de Tanaquil, voulut lui faire part des Augures qu'il avoit vûs, il fut sourd à leurs remontrances : on lui dît en vain que ses jours étoient menacés d'un péril certain, il se mocqua de

ce présage. La science des Augures, répondit-il, est une science conjecturale, & rien n'est de plus trompeur que les songes. Je ne veux point, Névius, ajoûta-t-il, vous décrier : je vous permets d'abuser le Peuple par le merveilleux de vos Divinations; mais un homme raisonnable sçaura toûjours à quoi s'en tenir. Je suis bien aise que vous vous soyez mis en crédit par la réputation de votre Art ; mais ne me comprenez pas dans le nombre de ceux qui ajoutent superstitieusement foi à vos prédictions. Allez les faire croire aux Peuples grossiers de l'Etrurie, mais ne pensez pas en imposer à Tarquin.

Ce discours attaquoit Névius par son endroit sensible, parce-qu'il tendoit à décréditer la Religion des Augures que le Devin avoit intérêt de conserver. Il témoigna donc toute la fermeté

qu'un zéle aparent pour ses Dieux sembla lui suggérer ; il accusa Tarquin d'impieté, & il sortit en lui dénonçant les maux qui lui pouvoient faire sentir toute la grandeur de sa faute.

Le Roi comprît que la colére de l'Augure alloit l'exposer à celle du Peuple ; & il voulut prévenir ce malheur, en faisant voir l'illusion de la Divination, & en convaincant Névius en presence de tout le monde, de la vanité de son Art. Cette épreuve étoit ridicule ; & si on en croit l'histoire de ce siécle, Tarquin n'eût pas lieu d'ètre content de cette tentative. On est bien éloigné de croire ce qu'en disent les Historiens ; mais enfin, voici de quelle façon ils content l'avanture.

Le Roi feignit d'avoir formé une entreprise importante, & il manda Névius, auquel il commanda de consulter les Augures

pour sçavoir si elle réüssiroit. Névius prévit que c'étoit un piége que lui tendoit le Roi : mais il ne se rebuta pas ; il alla consulter ses Augures, & il revint dire à Tarquin qu'ils étoient favorables, & qu'il pouvoit hardiment entreprendre ce qu'il avoit projetté* : „ Imposteur ! s'écria le Roi, je vai „ te convaincre de fourberie ; „ & sur cela tirant un rasoir qu'il tenoit caché sous sa robe, j'ai voulu sçavoir, ajoûta-t-il, si je pourrois couper cette pierre avec cet instrument ? Névius ne parut point étonné de ce défi. Frapez, répondit-il, frapez hardiment, je répons du succès ; la pierre se fendra au premier coup. Tarquin frapa donc, & la pierre se fendit aussi-tôt : on assure qu'en punition de son incrédulité, le Roi reçut une large blessure à la main.

La surprise de Tarquin dut être grande : on ajoûte qu'il ren-

* *Denis d'Halycarn. Tite-Live.*

dit hommage au pouvoir de Névius, qu'il l'exalta comme un homme divin ; que le Peuple frapé de ce prodige, reconnut la puissance des Dieux, & que le Roi fit élever à Névius auprès du Figuier sacré, dans les lieux où se tenoient les assemblées du Sénat, une Statuë de bronze, qui se voyoit encore au tems d'Auguste.

Tanaquil attendoit de cette avanture un plus heureux succès. Le Roi ne cessa pas pour cela d'aimer ni de voir Géganie; cependant toute la Ville étoit attentive aux suites de ce miracle. On sçut bien-tôt quelle cause y avoit donné lieu ; & que le Roi ayant méprisé les menaces de Névius, au sujet de son engagement avec Géganie ; c'étoit un nouvel avertissement que les Dieux lui donnoient, d'ajoûter foi aux avis de ce fameux Devin.

On fut donc ſcandaliſé d'entendre que le Roi continuoit ſes aſſiduités auprès de cette Femme : on en murmura tout haut, & le bruit en vint juſques aux oreilles de Tarquin & de Géganie.

L'adroite Favorite ſçut bien mettre ces murmures à profit ; elle alla ſe jetter parmi les Veſtales, & elle y écrivit au Roi, qu'elle étoit réſoluë d'y conſacrer ſes jours au culte de la Déeſſe, puiſqu'elle ne pouvoit, ſans offenſer le peuple Romain, recevoir les témoignages de ſon amour : „ Jugez de ma tendreſſe, „ lui diſoit-elle, par le ſacrifice „ que je vous fais : je ſuis jeune, „ & aſſez belle, puiſque vous „ m'avez trouvée aimable ; je „ pouvois aſpirer aux meilleurs „ partis de Rome, & tout ſem„ bloit me promettre un établiſ„ ſement agréable ; mais reſter „ dans le monde ſans vous, eſt

„ un ſuplice horrible pour Gé-
„ ganie; il faut que je vous aime,
„ ou que je ſerve la Déeſſe ; &
„ puiſque les Dieux ſe ſont offen-
„ ſés de l'un, du moins ils ne
„ m'envieront pas l'autre.

Quel coup de foudre pour Tarquin que cette retraite ! le bruit s'en étoit déja répandu par toute la Ville, & on y admiroit la réſolution de Géganie : elle s'acquît l'eſtime de tous ceux qui ne jugeant des actions que par l'aparence, ſe laiſſent ébloüir par ce qu'elles ont d'impoſant. Le malheureux Tarquin crut être au dernier moment de ſa vie. Il manda la grande Veſtale, il la pria d'engager Géganie à ſortir de chez elle ; & bien-tôt ſe défiant de ſa médiation, il alla lui-même conjurer ſa Maitreſſe de lui rendre la vie.

Ah ! que voulez-vous de moi, Seigneur, lui dît-elle, ſi les Dieux

vous refusent à mes vœux, osez-vous leur résister ? & vous exposerez-vous à leur ressentiment, pour le seul plaisir de me voir ? Songez, Seigneur, combien votre conservation importe au bonheur de l'Etat : Rome n'a point encore eu de si grand Roi que vous ; & qui sçait celui que le Ciel lui réserve ? Vous n'avez point de fils en état de vous succéder : Où trouverons-nous un Prince orné comme vous de toutes les vertus ? conservez-vous donc pour le bonheur de tous, & ne sacrifiez point la félicité publique, à une satisfaction particuliére. Laissez-moi faire des vœux pour vous sous les Lois sacrées de Vesta. Hélas ! je n'en avois encore formé que de profanes ; je vous aimois, Seigneur, & je ne connoissois pas que je ne devois point vous aimer : la disgrace dont vous êtes menacé m'a

ouvert les yeux. Puiſſent les juſtes Dieux, protecteurs de cet Empire naiſſant, détourner de vous de malheureux préſages.

Quel apât pour un Roi foible, & paſſionnément amoureux ! Le plus grand mal qui pût jamais m'arriver, Madame, répondit-il, eſt celui que vous me faites. Le ſonge de Cécilia eſt accompli, & le couroux des Dieux épuiſé. Ils ne pouvoient me faire endurer de plus cruel ſuplice que celui que je ſouffre : revenez, vertueuſe Géganie, daignez vous rendre aux ſoupirs d'un Roi qui vous adore. Hélas ! qu'ai-je affaire de la Couronne ? qu'ai-je affaire même de la vie, ſi on vous ravit à mes feux ? que les Dieux reprennent ce bien qu'ils m'ont donné, s'ils s'en montrent ſi jaloux ; que Rome me refuſe déſormais les honneurs qu'elle m'a rendus ; mais qu'on ne m'ôte point le

plaisir de vous aimer, & de vous le dire. C'est un artifice du traître Névius : je sçaurai bien l'en punir ; & si vous vous opiniâtrez à rester dans cette retraite, j'immolerai tant de têtes à mon ressentiment, que peut-être m'exposerez-vous vous-même aux malheurs que vous voulez détourner.

Cependant la Reine & Névius conféroient avec la grande Vestale sur cette démarche de Géganie : ils pénétrérent les motifs qui la faisoient agir, & ils en connurent l'artifice ; mais d'ailleurs ils craignoient que le Roi ne se portât à quelque violence qui soulevât le Peuple ; & les fils d'Ancus attentifs aux moindres occasions, n'eussent pas manqué d'en profiter. Tanaquil avoit toûjours ses vûës, qu'elle craignoit de voir trompées. Elle conclut donc qu'il ne falloit point irriter le Roi ; que la grande Vestale for-

Amant. Je crains plus que jamais, lui disoit-il, la concurrence de Marcius; il va s'assurer du crédit de Géganie, & je tremble que le Roi ne soit assez foible pour accorder cette faveur aux recommandations de sa Maitresse. Feroit-il cette injustice à ses petits-fils, répondoit Tarquinie ? car enfin, me donner au fils d'Ancus, c'est lui rendre le Trône; il s'en prévaudra pour apuyer le droit qu'il prétend avoir à la Couronne. Quelque prévenu que soit le Roi en faveur de sa Maitresse, j'ai peine à croire qu'il expose les Princes à ce malheur. Ah ! Madame, reprenoit Tullius, on ne peut répondre d'un homme qui aime éperdûment : le Roi est foible ; & sa foiblesse le rendra perpétuellement captif de la superbe Géganie. Espérons tout du tems, lui repliquoit la Princesse, & des Sages conseils de la

Reine ; tant qu'elle ſera pour nous, je me flate que les efforts de votre Rival ſeront inutiles.

Géganie cependant avoit toûjours des vûës ſur le cœur de Tullius, & elle lui fit des avances de bienſéance, où il ſe crut obligé de répondre ; il ſe perſuada que rendant des ſoins à cette Femme, il la mettroit dans ſes intérêts : elle en profita ; elle lui fit l'accüeil le plus obligeant ; elle dit au Roi mille biens de lui, & Tarquin ne fut pas fâché qu'un homme qu'il deſtinoit à être ſon gendre, marquât des égards à ſa Maitreſſe : il témoigna donc à Géganie qu'il ſeroit ravi qu'elle eût de l'eſtime pour Tullius ; elle n'y étoit que trop bien diſpoſée, & elle ſentoit pour lui une paſſion qui ne lui laiſſoit guére le choix d'un autre parti : elle ſe flata même qu'il ne ſeroit pas difficile de s'en faire aimer. Tul-

lius, disoit-elle, est étranger dans Rome; il a besoin de protection pour s'y maintenir; rendons-lui la mienne nécessaire; ne la refusons pas, ou plûtôt offrons-la généreusement; il ne dédaignera pas un apui qui se presentera de lui-même: s'il veut l'accepter, quelle facilité pour lui! quelle satisfaction pour moi! Hélas! qu'il est doux de travailler pour le bonheur d'un Amant qui nous est cher.

Géganie ignoroit les obstacles qu'elle trouveroit dans le cœur de Tullius: elle le croyoit uniquement occupé du soin de sa fortune dans une Cour où il paroissoit étranger ignorant encore qu'il y eût fait tant de progrès, & qu'il fût sur le point d'épouser une des Princesses. Elle crut donc qu'il suffisoit de parler pour être écoutée, & elle hazarda une déclaration dans cette trompeuse espérance.

Un jour qu'il étoit ſeul avec elle dans ſon cabinet, Seigneur, lui dit-elle d'un air tendre & paſſionné, je ne doute pas que vous n'ayez été d'abord de ceux à qui mon crédit a donné des allarmes; mais que vous me connoiſſiez mal ! en acceptant le rang où le Roi a daigné m'élever, je n'ai ſongé qu'à faire des heureux ; & j'aurois renoncé mille fois à la place que j'occupe, ſi quelqu'un pouvoit ſe plaindre de moi. Je connois votre vertu, Seigneur, je ſçai qu'elle ſeule vous a élevé dans une Cour où vous avez été amené captif. La bonté de la Reine vous a fait connoître à Rome; je ne veux pas que la faveur de Géganie vous ſoit moins avantageuſe ; deſirez, Seigneur, & vous me verrez prête à vous ſeconder.

Ces offres ſurprirent moins Tullius, parce que l'accueil que

lui avoit fait Géganie, l'y avoit presque disposé ; mais comme il ne prévit point encore où elle en vouloit venir, il fit une réponse polie, & qui fit connoître à Géganie qu'il ne l'avoit pas entenduë. Elle en fut affligée, jugeant que s'il avoit eu de la disposition à l'aimer, il eût de reste compris ce qu'elle lui vouloit dire : cependant comme elle s'étoit suffisamment expliquée, elle ne voulut pas demeurer en si beau chemin, & elle proposa d'abord à Tullius de se marier, dans l'intention de sçavoir si c'étoit indifférence ou engagement secret qui l'eût empêché de l'entendre.

Je songe, lui dit-elle, à un établissement pour vous ; ne craignez point que la personne que je vous destine ne vous aime pas ; je sçai à quel point elle vous estime ; je sçai même qu'elle a des

ſentimens plus favorables encore; & je n'en ſuis point ſurpriſe, ajoûta-t-elle, en le regardant tendrement; elle a d'ailleurs de la Nobleſſe; & ſi vous ſçaviez ce qu'elle peut vous ſacrifier, peut-être trouveriez-vous qu'elle fait aſſez en votre faveur, pour vous inſpirer plus que de la reconnoiſſance.

Ah! Madame, répondit Tullius, qui commença d'entendre, cette Perſonne eſt ſûre de ma reconnoiſſance; mais gardez-vous de me la nommer, car je ne pourrois profiter de ſes bontés. Et que ſçavez-vous, interrompit Géganie, ſi celle dont je vous parle n'eſt point aſſez belle pour mériter votre choix? Eh! Madame, interrompit Tullius à ſon tour, je ne doute point qu'elle n'ait tous les charmes qu'on peut ſouhaiter; mais j'avouë que je craindrois un cœur capable de

trahiſon. Vous me dites que cette Perſonne eſt en état de me ſacrifier quelqu'un : & par où méritai-je ce ſacrifice ? non, puiſque j'ignore, Madame, qu'elle eſt cette Perſonne, de grace laiſſez-le moi ignorer toute ma vie. Après cet aveu, répondit Géganie, je n'ai garde aſſûrément de vous nommer celle dont je vous parlois ; mais je ne ſçai ſi vous n'aurez point lieu de vous repentir de votre délicateſſe.

Cette converſation commençoit d'embarraſſer Tullius, lorſqu'il ſurvint du monde qui l'en délivra : il courut auſſi-tôt en faire part à la Princeſſe. Il avoit enfin entendu que Géganie avoit voulu lui dire, que s'il eût conſenti à l'épouſer, elle lui eût de bon cœur ſacrifié le Roi ; il en fut épouvanté.

Tarquinie comprît comme Tullius, qu'ils avoient tout à

craindre des artifices de Géganie : elle fit part à la Reine de ce qu'elle en avoit apris : mais toutes leurs réfléxions ne purent leur ſuggérer de moyens pour parer les coups qu'une Maitreſſe toute puiſſante ſur l'eſprit d'un Roi, étoit en état de leur porter.

Géganie ſeule, & en proie à ſon dépit, avoit bien ſenti que Tullius avoit deviné ſon ſecret : mais elle n'avoit pu pénétrer le reſte, elle crut qu'elle acheveroit de s'en éclaircir avec Tarquin ; & que s'il ſçavoit quelque choſe de l'engagement de Tullius, il ne lui en feroit pas un myſtére.

Elle ne ſe trompa point : le Roi étant venû la voir, elle lui conta ce qui s'étoit paſſé entr'elle & Tullius : Je lui aipropoſé, dit-elle, de le marier, je ne croyois pas que cette offre fût à dédaigner ; cependant, Seigneur, il m'a paru ſi éloigné de l'accep-

ter, qu'à moins qu'il ne ſoit engagé avec une des Princeſſes, je ne comprens pas quel but il peut avoir.

Tarquin ſourit à ce diſcours, & enſuite il avoüa où il en étoit avec Tullius. Cette nouvelle émut Géganie; cependant elle ſe contraignit devant le Roi, qui ne s'aperçut point de l'intérêt qu'elle y prenoit.

Je trouve, dit-elle, que Tullius a raiſon, & que l'attente du Trône eſt un eſpoir ſi flateur, qu'on peut tout y ſacrifier. Cependant, ajoûta-t-elle, y avez-vous bien penſé? Il me ſemble que les fils d'Ancus étoient mieux le fait des Princeſſes. Premierement ils ſont fils de Roi, & vous jugez bien qu'ils ne négligeront rien pour rentrer dans leurs droits. D'ailleurs s'ils l'entreprenoient, croyez-vous que le fils d'Ocriſia, & de Tullius

Citoyen de Cornicule, amené captif à Rome, & qui ne doit sa vie & sa fortune qu'à vos bontés, l'emportât sur deux Princes, dont Rome aime le nom, & de qui le pere a été si cher aux Romains? Je sçai que le mariage des Princesses peut donner du crédit à Tullius: mais, Seigneur, il n'est pas sûr que ce crédit soit le plus fort. Vous exposez donc plus que vous ne pensez le salut de vos petits-fils, & je croi qu'ils ne courront pas moins de danger, que si changeant de vuës, vous réünissiez les fils d'Ancus à votre Maison par le mariage des deux Princesses.

Tarquin estimoit trop Tullius, pour le soupçonner d'aucune lâcheté. Il comptoit aussi prendre assez bien ses mesures, pour rendre vaines toutes les tentatives des deux Marcius, & il ne pouvoit se résoudre enfin à lui man-

quer de parole. Mais il ne pénétra point les vuës de Géganie, il les crut sans intérêt ; & content de ne pas déférer à ses raisons, il les combattit par des réponses dont elle parut satisfaite.

Géganie avoit trop d'esprit pour s'engager dans une contradiction marquée ; mais elle étoit bien résoluë d'employer tout son crédit pour empêcher le mariage de Tullius. L'insolent ! disoit-elle en elle-même, avec quelle audace il a répondu à mes avances. Le cruel m'a trop bien entenduë : j'ai donc honteusement recherché un homme qui me dédaigne. Ne le souffrons pas ; employons ce que nous avons d'adresse & de pouvoir pour le punir. Qu'il en coute à Rome tout ce qu'il pourra, que les petits-fils de Tarquin, & que lui-même périsse plutôt, que le fils d'Ocrisia devienne l'époux de Tarquinie.

Géganie pleine de ses projets, eut bien-tôt formé sa brigue en faveur des fils d'Ancus : elle les fit avertir, que s'ils vouloient continuer la recherche des deux Princesses, ils seroient puissamment secondés. Il n'en fallut pas dire davantage pour exciter leur audace : ils aimoient l'un & l'autre les deux Princesses, & ils retrouvoient par leur mariage le chemin du Trône, dont ils se croyoient injustement dépoüillés. Ils renouvelérent donc leurs assiduités auprès d'elles, & Tullius n'eût pas de peine à deviner de quelle part le coup venoit ; mais il n'osa révéler ses soupçons, il se fût exposé davantage en accusant Géganie ; il étoit plus sûr de dissimuler, & d'attendre de sa patience & du tems le secours dont il avoit besoin.

Tel étoit l'état de la Cour Romaine, lorsqu'on y vit arriver un

Ambassadeur de Périandre ; il y avoit près de quarante ans que ce Prince régnoit à Corinthe, &* il étoit dans un âge qui ne lui per-

* Périandre étoit fils de Cypsele, qui avoit changé le gouvernement de Corinthe, & l'avoit rendu Monarchique ; jamais réputation n'a été plus équivoque que celle de ce Prince, & jamais aucun ne fut en même tems plus méchant, & n'eut pourtant de meilleures qualités : cruel, ambitieux, ennemi de la dépendance, & de l'égalité, violent dans toutes ses passions, il ne craignit pas de se soüiller du meurtre abominable de sa femme, qu'il immola à de faux soupçons : il ne put souffrir les pleurs que son fils donnoit au meurtre de sa mere ; & cependant il porta lui-même si loin le regret de sa mort, qu'il fit brûler sur son Tombeau toutes ses Concubines qui l'avoient irrité contre cette malheureuse Princesse : on a dit même qu'il joüit d'elle après sa mort ; & ce qu'on ne peut entendre sans horreur, qu'il porta ses desirs incestueux jusques dans le lit de sa propre mere. Tant de crimes semblent le dégrader du titre de Sage que l'Histoire lui a donné.

Cependant noirci de tant de forfaits, Périandre eut des qualités qui le rendirent recommandable à ses Peuples. C'est une chose remarquable, que le plus méchant homme qui fut jamais, fût devenu l'un des meilleurs Rois, dont l'antiquité fasse mention : & c'est peut-être à cet égard qu'il a mérité le surnom

mettoit pas d'espérer qu'il pût vivre encore long-tems. Lycophron le plus jeune de ses fils, s'étoit retiré dans Epidaure au-

nom de Sage. S'il changea le Gouvernement de sa Patrie, & s'il s'empara d'une autorité, qui avant lui apartenoit au Peuple, il s'apliqua uniquement à le rendre heureux ; il commença par la réformation du luxe, & de la molesse ; il retrancha le nombre des domestiques, afin que n'ayant plus de ressource, ils s'apliquassent à des métiers qui fussent utiles au public. Content des seuls revenus qu'il se fit assigner sur les Marchandises qui entroient, & qui sortoient de la Ville, jamais il ne mît d'imposition extraordinaire : enfin pour maintenir dans ses Etats la pureté des mœurs, il faisoit noyer rigoureusement ceux qui se mêloient de cet infame trafic, qui entretient dans les Villes les mieux policées des écoles de corruption & de débauche.

Ce mélange de vertus & de vices donna au régne de ce Prince un éclat qu'aucun autre n'eut de son tems : l'accueil qu'il faisoit aux gens de Lettres, les attiroit de toutes parts à sa Cour. Les Peuples contens du gouvernement, plaignoient les malheurs de la Maison Royale, & joüissoient cependant des douceurs qu'une administration modérée étoit capable de leur procurer ; ils blamoient le Prince d'être mauvais pere, ou mauvais mari, & ils bénissoient le Ciel qui lui avoit inspiré de les gouverner comme il faisoit.

près de Proclès son ayeul maternel, & il avoit trouvé le moyen de s'emparer de la Souveraineté de l'Isle de Corcyre, où il régnoit depuis dix ans. Périandre eut envie de le rapeller auprès de lui, afin de l'avoir pour successeur à la Couronne de Corinthe ; il y trouva des obstacles, le Prince fit difficulté d'accepter la proposition de son pere ; Périandre fut obligé de lui proposer l'échange de leurs Souverainetés, & de se résoudre d'aller régner à Corcyre, pour obliger son fils de revenir à Corinthe.

Ce Prince pour affermir la domination de son fils, voulut lui donner une femme de l'illustre Maison des Bacchides, dont le souvenir étoit encore si cher aux Corinthiens ; mais il n'en trouva point dans la Ville : Périandre avoit chassé tous ceux qui en étoient issus. Il avoit apris que

Démarate fils de Lucumon régnoit à Rome sous le nom de Tarquin, & qu'il avoit deux filles. Il résolut d'envoyer demander une des deux Princesses pour Lycophron : il nomma pour cette négociation Gorgias son neveu, & il voulut pour en assurer le succès, qu'il fût accompagné d'Arion célébre Musicien de l'Isle de Lesbos, & qui s'étoit mis en grand crédit à la Cour de Périandre, par les charmes de sa lyre & de sa voix.

Cette Ambassade causa de grands troubles à la Cour Romaine : Junius, Tullius, & les deux Marcius craignirent également de se voir enlever leurs Princesses ; & les deux Tarquinie de perdre leurs Amans. Le Roi ne s'expliquoit point encore sur l'alliance qu'on lui venoit proposer de si loin. Mais Tanaquil ferme dans la résolution de main-

tenir celle qu'elle avoit comme concluë, avertit ses filles & leurs Amans, qu'ils ne devoient point craindre la recherche de Périandre. Sa demande avoit même cela d'utile, qu'elle alloit servir de prétexte pour éloigner celle des fils d'Ancus.

On rendoit cependant de grands honneurs à l'Ambassadeur de Périandre; on regardoit sur tout Arion comme un homme miraculeux. Les Romains ne connoissoient point les charmes de la Musique; ils n'avoient encore que des Hymnes grossiéres, que leurs Prêtres Saliens chantoient dans les Fêtes extraordinaires. Ils furent charmés de la voix d'Arion, de la douceur & de la facilité de ses mœurs, & de l'agrément de ses Chansons : on lui faisoit raconter les Fables des Dieux, les Histoires merveilleuses de l'antiquité, les grandes actions des

Héros ; en un mot, tout ce qui n'étoit point encore parvenu à la connoissance des Romains.

Tanaquil connoissoit combien il lui importoit de gagner un homme si propre à détourner l'alliance que Gorgias étoit venu proposer : elle lui donna des preuves particuliéres de son estime ; & tandis que Tarquin differoit de rendre une réponse positive, la Reine, afin de rebuter l'Ambassadeur, & de l'obliger à demander lui-même son audiance de congé, ménageoit la confiance d'Arion, afin qu'il pût faire agréer ce refus à Periandre.

Tarquin avoit de justes raisons de ne pas offenser ce Prince. Toutes les Puissances d'Italie étoient jalouses de l'accroissement de Rome ; & les Oracles qui lui promettoient l'Empire du monde, entretenoient les peuples voisins dans une perpétuelle inquiétude :

Périandre pouvoit fort aiſément s'allier avec eux., & tenter une deſcente en Italie, qui eût été fatale aux Romains ; les Grecs mieux diſciplinés & plus aguerris, euſſent aiſément cauſé la ruine de cette nouvelle Souveraineté.

Géganie attentive à l'événement, ſouhaitoit l'accompliſſement de cette alliance, qui éloignoit pour jamais ſa Rivale. Elle ſe refroidit donc pour les deux Marcius, & elle commença de preſſer le Roi d'accorder l'aînée Tarquinie au fils de Périandre. Tarquin fut moins foible que Tanaquil ne l'avoit aprehendé ; le ſalut de ſes petits-fils toûjours preſent à ſes yeux, lui fit aprehender que Junius ne fût pas ſeul aſſez puiſſant pour réſiſter aux Princes: Tullius convenoit mieux à ſes vûës, cependant il ne les découvrit point à Géganie ; & tout

amoureux qu'il étoit, il ne laissa point entrevoir sa résolution à sa Maitresse. Elle fut obligée de se raprocher des deux Marcius, qu'elle crut seuls propres à la venger de Tullius, résoluë de leur livrer les deux Tarquinie à quelque prix que ce fût.

Comme le Prince Gorgias demandoit une réponse, Tanaquil l'engagea d'avoir un entretien secret avec elle, par le moyen d'Arion qui l'avoit déja disposé à se confier à cette Princesse. La Reine tira tout le fruit qu'elle attendoit de cette entrevûë. Seigneur, dit-elle à Gorgias, les affaires de Rome sont entre les mains des Dieux. Vous voyez comme Lucumon sous le nom de Tarquin est parvenu à la Puissance souveraine; elle lui fut prédite lorsqu'il étoit encore fugitif; & d'autres présages assurent, que Tullius après la mort du Roi, doit re-

cueillir l'autorité Royale, qui devroit apartenir aux fils d'Ancus, si on suivoit l'ordre de succeder. J'ai cru, Seigneur, que pour assurer à mes petits-fils la vie & la liberté, je devois les allier avec le successeur de leur pere; afin de l'engager par cette puissante considération à les protéger, & peut-être à leur rendre le Trône de leur pere, enlevé aux fils d'Ancus. Ne vous oposez donc point aux vûës d'une mere, qui cherche à détourner par les mesures d'une prudence humaine les fatalités de la destinée. Retournez, Seigneur, à Corinthe; & puisque Lycophron ne veut point quitter son Isle, profitez de cette occasion pour vous ménager la succession de Périandre: vous trouverez ici tous les secours dont vous aurez besoin, & j'emploierai pour vous une partie des tresors que Tarquin avoit amassés pour sa famille.

Gorgias fut touché de ces raisons : il avoit déja eu pour le Trône de Corinthe des vûës dans lesquelles Tanaquil acheva de le confirmer. Au sortir de chez elle, il vint trouver Arion qui l'affermit dans ces vûës : le Prince dressa un long Mémoire, dans lequel, en representant les situations de la Cour Romaine, il tâchoit d'engager Périandre à ne plus songer à l'alliance de Tarquin ; & dès le lendemain il fit partir Arion avec ce Mémoire.

Mais quelque secrette qu'eût été cette entrevûe, Géganie en fut avertie ; elle sçût le départ d'Arion, & elle en fit aussi-tôt part aux fils d'Ancus : ils ne doutérent point tous trois que cette audience particuliére ne renfermât quelque mystére ; le départ brusque d'Arion leur en parut une preuve ; l'un d'eux partit sur le champ, & se rendit déguisé à Ta-

rente, où Arion devoit s'embarquer. Il gagna l'équipage, qui promit de tuer Arion, & de raporter au Prince les paquets dont il étoit chargé. Marcius revint aussi-tôt à Rome, il rendit compte de tout à Géganie ; & son voyage fut si secret, que la Cour n'en soupçonna rien.

Les deux Princes aprirent par ce moyen les vûës de Tanaquil, & l'engagement de Tullius avec Tarquinie, que Géganie leur avoit caché jusques-là. Au bout de quelques jours, un des gens de l'équipage du Vaisseau sur qui Arion s'étoit embarqué, arriva secrettement à Rome, & il aprît aux Princes qu'ils l'avoient jetté dans la Mer ; & pour assurance de sa mort, il leur remît les dépêches dont il étoit chargé.

Les deux Marcius connurent donc alors qu'on les vouloit éloigner du Trône pour y placer Tul-

lius; comme ils étoient également épris d'amour & d'ambition, Géganie eut peine à les empêcher d'éclater; ils vouloient aller sur le champ demander raison de cet outrage au Roi : mais la Favorite ne crut pas qu'il fût encore tems de se déclarer. Elle voulut cependant sçavoir, s'il étoit bien véritable qu'Arion fût péri comme on l'avoit raporté : elle fit secrettement introduire chez elle celui qui en avoit aporté les nouvelles aux Princes; elle l'interrogea elle-même, & elle crut n'avoir plus lieu de douter de la vérité de ce fait : lorsqu'elle le jugea bien vérifié, elle permit aux Princes de parler plus hardiment.

Ils convoquérent donc leurs principaux amis, & ils leur marquérent leurs sujets de mécontentement : Que notre Tuteur, disoient-ils, se soit emparé du Trône, c'est une injustice punissable,

fable, même parmi les gens d'une vertu ordinaire. La fraude faite au Pupille par celui qui doit veiller à sa conservation, est un crime détesté par les Dieux : mais enfin nous l'avions pardonné à Tarquin ; accoutumés à nous compter pour ses premiers Sujets, nous donnions aux autres les exemples d'une obéïssance servile ; nous n'eussions point regretté le Trône, si l'usurpateur ne nous eût préféré que ses fils. Mais quel successeur choisit-il ? & quel époux donne-t-il à sa fille ? Le fils d'un Esclave, Esclave lui-même. Sera-ce cet homme qui remplira le Trône de Romulus ? souffrirons-nous cette injure ? & n'empêcherons-nous point la honte de cette alliance ?

Tanaquil fut à son tour avertie des propositions faites dans cette Assemblée : elle crut qu'il falloit prévenir les Princes, & elle en-

gagea Tarquin, apres lui avoir répondu de l'Ambaſſadeur de Périandre, à convoquer le Sénat, & à y déclarer d'abord Tullius Tuteur de ſes petits-fils. Cette propoſition fut reçûë avec des aplaudiſſemens infinis ; on connoiſſoit la vertu de Tullius, & on eſpéroit tout de ſa ſageſſe & de ſa conduite. Le Sénat lui conféra ſur le champ le titre de Patricien, & le mit au nombre des Sénateurs ; le Peuple à qui cette nouvelle fut communiquée, en témoigna ſa joie par des aplaudiſſemens qui furent ſuivis de jeux dont Tullius le régala.

Géganie, & les deux Marcius aprirent ce qui venoit de ſe paſſer au Sénat : cette premiere démarche de Tarquin avoit été concertée pour diſpoſer Rome à voir bien-tôt la déclaration du mariage de Tullius & de Tarquinie ; ils en frémirent tous trois :

mais un miracle que le Ciel sembloit avoir opéré en faveur d'Arion, vint leur donner bien d'autres sujets d'inquiétude.

Il s'étoit embarqué à Tarente sur un Vaisseau qui faisoit voile à Corinthe. A peine ce Vaisseau eût-il perdu le rivage de vûë, que l'équipage gagné par le fils d'Ancus, se mît en devoir d'exécuter l'horrible complot formé contre sa vie. On se saisit de lui, & on le foüilla pour s'assurer d'abord de ses dépêches : en vain il se récria contre cette violence ; en vain il reclama le droit des gens; il ne put fléchir personne. L'unique grace qu'il pût obtenir, ce fut qu'on ne le tuëroit point, & qu'on se contenteroit de le jetter dans la Mer. C'est ici que l'Histoire tient du merveilleux, soit confiance en la protection des Dieux, soit qu'Arion comptât sur la puissance de son Art, il

conjura ses assassins de lui permettre de chanter, avant que de mourir, une Hymne à l'honneur d'Apollon : les traîtres voulurent bien encore se relâcher à ce point. Arion s'arme de son Lut, & passe sur la poupe du Vaisseau. Il invoque par ses chants le secours des Dieux ; & il tire de son Lut des sons si mélodieux, qu'on vit, à ce qu'on assure, par un prodige semblable à celui qui avoit autrefois attiré les animaux à la suite d'Orphée, une troupe de Dauphins s'assembler autour du Vaisseau. Arion augura bien de ce miracle, & il continua ses chants, jusqu'à ce qu'enfin les gens de l'équipage moins tendres & moins humains que ces poissons, se saisirent une seconde fois de lui, & le jettérent dans la Mer, ne prévoyant pas qu'il y dût trouver le secours inespéré qu'il y rencontra.

L'Hiſtoire a conſacré ce merveilleux événement, comme un témoignage certain de l'amour des Dauphins pour l'homme. Arion fut reçu par ces animaux, qui s'en chargérent tour à tour, ſe relayans l'un l'autre, & prenans enſemble le chemin de la Côte, où après un trajet de trente lieuës, ils le rendirent ſur un rivage qui n'étoit pas éloigné de Corinthe *.

On peut juger qu'Arion n'avoit pas fait un ſi long trajet dans cette ſituation, ſans avoir éprouvé toutes les craintes. Il avoit paſſé le reſte du jour, & toute la nuit ſur la Mer; & ce ne fut que le lendemain qu'il fut trouvé, & reconnu ſur les Côtes de l'Iſthme. On le raporta auſſitôt à Corinthe, où il envoya fai-

* Cet événement miraculeux eſt raporté par Hérodote, Strabon, Pline & Plutarque, ſur le témoignage de l'antiquité.

re part à Périandre de ce qui lui étoit arrivé. Une avanture si extraordinaire remplit ce Prince de surprise & de joie : Il aimoit Arion, que ses talens lui avoient rendu cher ; il lui promît une prompte vengeance ; & il donna ordre qu'on fit toutes les recherches possibles des Auteurs de l'attentat. Ils n'avoient pas pensé que leur crime dùt être découvert, ni qu'Arion pût faire un trajet de Mer de trente lieuës sans périr : ils avoient donc compté sur sa mort, & ils étoient entrés sans inquiétude dans les Ports de Corinthe, où ils furent arrêtés aussitôt par l'ordre de Périandre.

Si leur étonnement fut grand d'aprendre qu'Arion s'étoit sauvé, leur crainte ne fut pas moindre, quand ils considérérent l'énormité de leur crime : Ils ne pûrent le désavoüer ; & ils en firent l'aveu sans aucun déguisement.

Ce fut par là que Périandre aprît à l'instigation de qui ils s'étoient portés à cette inhumanité, & que les fils d'Ancus les y avoient engagés par la grandeur de la récompense qu'ils leur avoient promise.

Périandre, qui sur le raport d'Arion avoit changé de vûë pour le mariage de son fils, qui aprouvoit même celles de Tarquin pour sa fille, ne voulut pas négliger la vengeance de la trahison faite à un homme qui le representoit en quelque façon ; il envoya un mémoire à Gorgias, que ce Prince presenta de sa part à Tarquin. L'affaire resta secrette entre l'Ambassadeur & lui ; le Roi vouloit, avant que de se déterminer sur une affaire de cette importance, prendre l'avis de ses amis les plus fidéles : il recommanda le silence à Gorgias ; & cependant il passa chez la Reine pour

lui faire part de ce qu'il venoit d'aprendre.

Tanaquil jugea qu'il étoit à propos, avant que d'agir contre les Princes, d'achever d'éclaircir le complot. On sçut qu'il y avoit à Rome un des coupables, & on l'arrêta. Cet homme pensant trouver l'impunité dans l'aveu de son crime, déclara tout. Quelle surprise! & en même tems quel cruel coup pour Tarquin, en aprenant que Géganie avoit eu part à l'entreprise.

Le trouble où cette nouvelle jetta le Roi, ne se peut concevoir : il comprît qu'il falloit punir Géganie, ou pardonner aux fils d'Ancus : car on n'aprouveroit point à Rome un Jugement qui enveloperoit tous les coupables, à la réserve d'une femme, qui n'auroit d'autre titre d'absolution, que la qualité de Maitresse du Roi. Les deux Marcius é-

toient iſſus d'un ſang dont la mémoire étoit chére aux Romains. Leur punition armeroit leurs amis, & cauſeroit peut-être le renverſement de la domination de Tarquin : ou s'il vouloit que la rigueur qu'il pouvoit exercer parût juſte, il falloit qu'elle fût excuſée par le chatiment de ſa propre Maitreſſe : en ſacrifiant ce qu'il avoit de plus cher, Rome ne pouvoit ſe plaindre qu'il immolât les petits-fils de Numa.

Mais Tarquin ne pouvoit ſe réſoudre à faire punir Géganie. Tanaquil comprît ſon embarras, & elle s'y prêta : quoi qu'il fût plus ſûr de perdre les deux Marcius, elle craignit comme Tarquin que leur mort n'eût des ſuites fâcheuſes. Elle propoſa au Roi d'abſoudre les Princes, & de leur remettre la peine en conſidération de Géganie : peu s'en fallut que Tarquin ne ſe jettât aux pieds

de la Reine, pour la remercier de cette générosité. Elle crût peut-être que cette grace toucheroit les fils d'Ancus, & les empêcheroit d'entreprendre davantage contre le Gouvernement.

Le Roi convoqua donc le Sénat par le conseil de la Reine, & il lui communiqua le Mémoire de Gorgias : il dit ensuite la part que les deux Marcius avoient à l'entreprise : tout le Sénat trouva le crime digne de mort : Mais le Roi arrêta le cours des délibérations, en déclarant tout haut qu'il ne tremperoit jamais ses mains dans le sang de ses Pupilles, & qu'il leur remettoit la peine de leur crime, en considération de la mémoire de leur pere, & de celle de leur ayeul.

Un si grand exemple de modération reçut du Sénat tous les aplaudissemens qu'il méritoit. On chargea le Roi de voir les Prin-

ces, & de leur annoncer lui-même la grace qu'il vouloit bien leur faire. Les deux Marcius étoient alors dans une inquiétude qu'ils avoient peine à cacher. Ils avoient apris l'hiſtoire d'Arion, l'empriſonnement des coupables, & que celui qui étoit venu les avertir à Rome que le Lesbien avoit été jetté dans la Mer, venoit d'être arrêté. Ils ſe jugérent perdus ; & ils ſongeoient à prendre la fuite, lorſqu'on leur vint dire que le Roi les mandoit. Ils tremblérent à cet ordre, & ils balancérent long-tems à y déférer. Enfin ils obéirent, & ils vinrent au Palais. Tarquin les reçut avec une bonté qui les raſſura : il leur repreſenta leur faute avec beaucoup de modération : & en les aſſurant qu'il la leur pardonnoit, il les conjura de ne rien entreprendre contre lui ni contre ſa Maiſon. Les deux Princes

n'oférent avoüer le crime ; ils ref-fortirent du Palais, fans fçavoir encore ce qu'ils devoient penfer de cette extrême indulgence du Roi.

Ce Prince content d'avoir fauvé Géganie, ne laiffa pas de lui reprocher la conduite qu'elle avoit tenuë. Elle nia tout avec une hardieffe inoüie ; connoiffant l'étenduë de fon crédit fur l'efprit du Roi, elle ne defefpéra pas de pouvoir lui perfuader qu'elle étoit innocente ; mais il ne falloit pas s'humilier, pour ne point donner lieu à Tarquin de s'en prévaloir : elle parla même de fe retirer une feconde fois, dans la vûë d'engager ce Prince à la prier de ne le point quitter. J'abandonne, lui dit-elle avec beaucoup de confiance, les fils d'Ancus à votre vengeance ; puniffez-les, s'ils font coupables ; mais ne me comprenez pas dans

leur crime. Je demande réparation de cette injure ; & je la demande même contre la Reine ; je reconnois ses artifices dans l'accusation formée contre moi. Elle veut me perdre, parce que j'ai traversé ses desseins. Défiez-vous-en, Seigneur ; elle sacrifiera ses petits-fils à Tullius ; c'est pour régner sous le nom de son Gendre, qu'elle tâche de lui procurer la Couronne ; songez-y, si je suis coupable, je ne mérite point de grace : mais si je suis innocente, je demande raison de cette injure. Il faut que je sorte du Palais, ou que je sois justifiée.

Cette proposition fit frémir Tarquin, qui ne pouvoit vivre séparé de Géganie. Non, Madame, répondit-il, non je ne vous soupçonne plus. L'amour que je continuerai d'avoir pour vous, vous justifiera aux yeux de toute l'Italie. Seigneur, répartit

brusquement l'artificieuse Géganie, votre amour peut bien prouver l'excès de vos bontés, mais il ne m'excuse pas ; il me faut une victime, ou que vous me déclariez coupable : Optez.

Géganie quitta aussi-tôt le Roi, & elle le laissa dans le plus cruel desespoir ; ne sçachant à quoi se déterminer, il revint au Palais, agité des plus cruelles passions ; & il rentra dans son cabinet, sans passer chez la Reine. Les vûës de l'ambitieuse Favorite ne pouvoient être plus artificieuses ; elle avoit jugé par le trouble & l'affliction de Tarquin, qu'en continuant de le traiter avec les mêmes rigueurs, elle obtiendroit tout de lui. Elle se mit en tête le dessein le plus altier dont on eût encore vû d'exemple à Rome ; elle crut que le Roi l'aimoit assez pour l'épouser ; & bien que le divorce fût encore inconnu dans toute

l'Italie, elle ne deſeſpéra pas de forcer Tarquin à l'introduire en ſa faveur. Elle ſortit du Palais, & elle fit dire arrogamment à ce Prince, qu'elle n'y rentreroit point qu'elle ne fût vengée de la Reine.

Cette fierté redoubla l'horreur du deſeſpoir où Tarquin étoit livré : il avoit pour la Reine une amitié tendre que le ſouvenir des ſervices de cette Princeſſe, & la connoiſſance de ſes vertus devoient rendre inviolable. La ſacrifieroit-il au caprice d'une fille orgueilleuſe, qu'il venoit de convaincre de crime d'Etat ? Démentiroit-il au bout d'un ſi long Régne, une réputation ſi conſtamment établie ? & finiroit-il ſa vie par la plus honteuſe, & la plus criante des injuſtices ?

Mais il avoit pris pour Géganie une paſſion ſi violente, qu'il ne pouvoit vivre ſans elle ; cepen-

dant s'il l'aimoit assez pour lui pardonner, il n'étoit pas assez aveugle pour lui sacrifier Tanaquil.

La retraite de Géganie, & les motifs qui la causoient, furent bien-tôt sçûs de la Reine; elle en fut allarmée; elle en vint demander raison au Roi, accompagnée des deux Princesses & des deux Princes. Seigneur, lui dit-elle, je viens aprendre de vous ce qu'il faut que je croie d'un bruit qui se répand dans Rome ? Géganie demande vengeance de moi; vous sçavez, Seigneur, si j'ai mérité ce traitement : si tel est l'excès de mon malheur que vous refusiez d'écouter ma défense, ne permettez pas du moins que je sois jamais séparée de mes filles, & de mes petits-fils; laissez-moi, Seigneur, cette unique consolation : souffrez qu'ils reçoivent mes pleurs; & qu'après avoir aussi reçu mes derniers soupirs, ils

viennent vous raporter, que l'infortunée Tanaquil n'a eu d'autre regret en mourant, que celui de vous avoir déplu.

Un ſpectacle ſi touchant attendrit Tarquin ; il ne put retenir quelques ſoupirs, & il jetta un regard affligé ſur ſes filles, & ſur ſes petits-fils. Il les embraſſa tendrement ; & ſe tournant enſuite vers Tanaquil, Madame, lui dit-il, on vous a trompée ; & ſi vous m'avez offenſé, c'eſt en ajoutant foi à des bruits que je deſavoüe.

Névius entra apoſté comme la premiere fois par Tanaquil. Il repreſenta à Tarquin la honte des bruits qui couroient. Votre gloire, Seigneur, eſt interreſſée à les faire ceſſer ; & voyez ſi les Dieux n'accompliſſent pas l'oracle envelopé dans le ſonge de Cécilia ? la perfide Géganie vous abandonne au moment qu'elle eſt convaincuë d'un crime qui

mérite la mort. Sentez-vous toute l'horreur de cette conduite ? & ne vous rendez-vous pas à des raisons qui démontrent si clairement le crime, & la perfidie de cette Femme ?

Tarquin apercevoit la force de ces raisons; mais il ne pouvoit s'y rendre. Le retour de Géganie importoit à sa tranquilité, & il le demandoit avec instance : Névius s'y oposoit ; l'habile Tanaquil au contraire le souhaita, pour ne point laisser son Mari dans une si cruelle situation, & elle y fit consentir Névius. Elle voulut bien elle-même se charger d'inviter Géganie à revenir au Palais : cette démarche d'une grande Reine sembloit devoir suffire à l'ambition de la Favorite.

Mais l'orgueilleuse Géganie reçut ces avances avec une fierté insuportable. Elle crut que jamais Tarquin ne résisteroit au desir de

la revoir. Elle répondit donc à celui qui vint au nom de la Reine, que tout lui étoit suſpect de ſa part ; & qu'elle ne remettroit point le pied dans le Palais, juſqu'à ce que Tanaquil eût reconnu ſon innocence. Cette arrogance irrita le Roi au point qu'il ſe crut guéri ; il fit éclater ſon reſſentiment : la Reine en profita habilement ; on manda les deux Princeſſes, avec Tullius & Junius ; on les conduiſit au Temple de Junon, où le Roi & la Reine ſe rendirent. Là ces quatre fidéles Amans furent unis par des liens qu'ils deſiroient depuis ſi long-tems.

Ce double mariage fut bientôt ſçu dans Rome : le Roi prît peine lui-même de le divulguer. Quel fût le deſeſpoir de la ſuperbe Favorite ! elle ne conſerva ni prudence, ni ménagement dans la vengeance qu'elle médita : elle

manda les fils d'Ancus : ces deux Princes avoient été touchés de la grace que le Roi leur avoit si généreusement accordée ; mais le mariage des deux Princesses, & les remontrances de Géganie, réveillérent aisément un feu qui dormoit sous la cendre : ils se vîrent pour jamais exclus du Trône qui passeroit à l'heureux Tullius. L'horreur de ce coup, qui leur enlevoit à la fois la Couronne & leurs Maitresses, effaça de leur mémoire tout souvenir des bontés du Roi. Ils jurérent la perte de cet infortuné Prince, dans l'espérance d'arracher par sa mort, le Sceptre & la vie à celui qu'il destinoit vrai-semblablement pour son Successeur : le complot en fut formé sous les yeux de la cruelle Géganie ; & les deux Princes coururent exciter leurs Partisans à se réünir avec eux contre Tarquin.

La fiére Géganie avoit sçû que Névius s'étoit fortement oposé à son retour : elle voulut commencer sa vengeance par lui. Névius disparut tout d'un coup ; on le crût péri d'une mort violente, & ce fut par où les Partisans des deux Marcius commencérent à se déclarer contre Tarquin, à qui ils imputérent la perte de cet homme, l'Idole du Peuple : on murmura tout haut de ce meurtre, & ensuite on éclata en injures. Les Emissaires des deux Marcius profitoient de ces dispositions du Peuple, en l'exhortant sans cesse à ne pas souffrir qu'un homme soüillé de tant de crimes, deshonorât plus long-tems la dignité Royale. La haine & la fureur publiques montérent à un tel point contre le Roi, que peu s'en fallut un jour, que ce Prince ne fût chassé de la Place comme un impur.

Tarquin mit tout en usage pour se justifier du meurtre de Névius ; & il fit lui-même son apologie : il fut puissamment secondé par Tullius, & le Peuple parut détrompé ; mais les Conjurés ne perdirent pas courage ; ils apostent deux d'entr'eux déguisés en Bergers, qui excitent une querelle à la porte du Palais : tous les autres s'y rendent dans le même déguisement. La querelle s'étant échauffée , des paroles on en vint aux mains ; & le bruit augmenta si considérablement, qu'il vint jusques aux oreilles du Roi qu'ils reclamoient pour Juge : Ce Prince les fait entrer & les écoute, mais ils parloient en même temps : cependant les autres Conjurés les avoient suivis comme prenant parti dans la querelle, ou comme pour servir de témoins.

Le Roi tâchoit vainement d'en-

tendre de quoi il s'agissoit : il étoit impossible d'y rien comprendre ; & les deux Parties au lieu d'expliquer le sujet de leur différent, se dirent des injures si grossiéres, & si ridicules, que chacun éclata de rire. Dans cette confusion, un des Conjurés donna un coup de hache sur la tête du Roi, & le renversa à ses pieds, après lui avoir fait une large blessure. Les Assassins cherchérent ensuite à se sauver ; mais il s'éleva un si grand cri, & il accourut tant de monde, qu'il ne fut pas possible aux Meurtriers de sortir du Palais, dont on ferma les portes par l'ordre de la Reine, qui étoit venuë au bruit, & qui avoit apris que le Roi venoit d'être blessé. Les fils d'Ancus attentifs à l'événement, aprenans que le Roi n'étoit pas mort, & que les Conjurés étoient arrêtés, sortirent brusquement de

Rome, & trouvérent leur salut dans la fuite.

La blessure du Roi parut si considérable, que d'abord on desespéra de sa vie. La Reine sensiblement touchée de sa perte, remît à un autre tems les regrets qu'elle devoit à son malheur, & elle ne s'occupa que du soin de ses enfans: les deux Princes ses petits-fils, & les deux Princesses, faisoient l'unique objet de ses réfléxions. Moins occupée en aparence de la conservation du Trône, que de leur salut personnel, elle ne négligea rien pour l'un & pour l'autre; elle manda ses deux gendres Tullius & Junius dans la chambre même du Roi; elle y fit venir ses deux filles, & ses petits-fils: ensuite après leur avoir representé l'état déplorable où se trouvoit le Roi, elle les conjura de se réünir pour punir cet horrible parricide; & elle les excita

excita à en tirer vengeance, par ce qu'ils devoient à la mémoire de ce Prince, & par ce qu'ils étoient obligés de faire pour leur propre conservation.

C'est à ce Prince vertueux, dit-elle à Tullius, que vous êtes redevable de votre éducation ; c'est à lui que vous devez la grandeur où vous êtes parvenu ; c'est à lui enfin que vous êtes redevable de cette tendresse, & de cette estime particuliere dont il vous a honoré, au préjudice même de ses plus proches parens. Vous voyez par quel attentat il vous est enlevé. Ses meurtriers ne lui ont pas même laissé le tems de donner ordre à ses affaires domestiques ; ils nous ont ôté la consolation de recevoir ses embrassemens & ses derniers adieux. Il ne reste de lui que deux Princes infortunés, menacés du même coup qui fait périr leur ayeul.

Si les fils d'Ancus deviennent jamais les maîtres, vous n'êtes pas moins en péril qu'eux, vous disje, en s'adressant aussi à Junius, à qui Tarquin a mieux aimé donner ses filles qu'aux deux Marcius. Que deviendrez-vous si les assassins de votre beau-pere deviennent vos Rois ? Que deviendront les amis, & les parens du Prince ? & nous autres femmes & filles infortunées du meilleur Roi du monde, quel sort avons-nous lieu d'attendre ? le même coup qui le fit périr, est prêt à nous immoler. Oposons-nous donc, s'il est possible, à de perfides desseins, & conservons-nous contre la violence ou l'artifice de nos ennemis, pour venger le sang du Roi si cruellement égorgé, pour exécuter ses augustes projets, & pour garentir sa mémoire de la flétrissure que les meurtriers ne manqueroient

pas de faire à son illustre nom.

Ce discours fait à la vûë du Roi mourant, ranima les courages abatus de sa perte : on prît des mesures justes pour assurer dans la Maison de Tarquin, la Couronne qu'il y avoit fait entrer ; la Reine remît ses filles & ses petits-fils entre les mains de Tullius , comme s'il en devoit être seul le protecteur. On gagna ensuite les Médecins à qui on fît dire que la blessure du Roi n'étoit pas dangereuse ; & Tanaquil parlant elle-même au Peuple par les fenêtres du Palais, le remplit de cette flateuse nouvelle ; car la blessure de Tarquin avoit ranimé l'amour naturel que chacun avoit pour son Roi. On n'entendit donc que des vœux que tout le Peuple faisoit pour sa guérison , & la Reine n'eut pas plûtôt dit , que le Roi souhaitoit que Tullius eût le Gouvernement jusqu'à ce qu'il

fût rétabli de ses blessures, que tout retentit du nom de Tarquin, & de celui de Tullius.

Cette disposition enhardit Tullius à oser davantage : il se montra dans la Place publique, escorté des Gardes & des Licteurs du Roi, armés de faisceaux. Il convoqua ensuite le Peuple, il s'y rendit accusateur contre les fils d'Ancus ; & il les fit apeller à cri public. Ils ne comparurent point ; ils avoient déja pris la fuite : ils furent donc convaincus du meurtre du Roi, & comme tels déclarés parricides & bannis à perpétuité. Ce fut le premier Acte de Souveraineté que Tullius exerça. Cependant il n'avoit encore que le titre de Régent pendant l'interrégne, & de Tuteur des deux jeunes Tarquins : ce fut en cette qualité qu'il ordonna de magnifiques Obséques au Roi, & qu'il y présida. Cette entreprise

qu'il avoit faite sans l'entremise du Sénat, donna de la jalousie à cette Compagnie. Tout bannis qu'étoient les deux Marcius, ils avoient encore un grand nombre de partisans qui murmuroient tout haut de la conduite de Tullius. Ils proposerent de faire assembler le Sénat, & d'y faire élire des Magistrats qui gouvernassent pendant l'interrégne, jusqu'à ce qu'on eût élu un Roi.

Tullius ne s'allarma pas de ce complot : il convoqua le Peuple, & il lui presenta les deux Princes, qu'il plaça sur un Tribunal élevé : leur vûë excita la compassion, & tira des larmes de tous les yeux. On se souvint de la mort sanglante de leur ayeul, de ses vertus, & des services qu'il avoit rendus à l'Etat.

Tullius joignit à l'apareil de ce spectacle, un discours éloquent; il y fit valoir les obligations qu'il

avoit au feu Roi, & la nécessité où il étoit de défendre la vie des deux Princes, contre les attentats des meurtriers de leur ayeul : il les recommanda ensuite au Peuple ; & il l'exhorta de se réünir avec lui pour protéger de malheureux Pupilles, que les secrets Partisans des deux Marcius cherchoient à dépoüiller.

Ce n'étoit point encore assez pour concilier les cœurs de la multitude. Tullius promît de payer les dettes de tous ceux qui seroient hors d'état d'y satisfaire; il s'engagea de modérer les impositions publiques, & de faire ordonner une distribution des terres conquises, où l'égalité seróit entiérement gardée.

Ces promesses éblouïrent le Peuple ; & tout le monde donna des loüanges au nouveau Gouvernement. Par tout on admira la protection qu'il entreprenoit

de donner aux petits-fils du Roi.

Les Grands, partiſans ſecrets des fils d'Ancus, prévirent les deſſeins de Tullius, & que ſes démarches tendoient à s'aſſurer de la Couronne : ils crurent donc qu'il ne falloit plus parler d'élire de Roi, de peur que Tullius n'eût pour lui tous les ſuffrages, jugeant qu'il valoit mieux le laiſſer maître du Gouvernement en l'état qu'il étoit, juſqu'à ce qu'ils puſſent trouver les occaſions de faire procéder à un élection régulière.

Tullius fut informé de tout, & il réſolut de prévenir les projets de ſes ennemis : il lui falloit le tître de Roi pour aſſurer ſa vie, celle des Princes, & de tous les partiſans de l'ancien Gouvernement. Il ſort donc du Palais en habit de deuil, ſuivi de ſa mere, de la Reine, & de toute la famille Royale; il ſe montre en cet état dans la Place publique, &

il s'y plaint des complots formés contre lui : le Peuple s'indigne, & se souléve ; il l'excite par un discours concerté, il allégue pour unique cause de la haine des Grands, la punition des meurtriers de Tarquin, & la protection qu'il accordoit aux jeunes Rois. Ce fut ainsi qu'il apella les deux Princes : il demanda ensuite pour unique grace au Peuple, qu'il eût à lui déclarer ses dernieres volontés : Si vous connoissez, ajoûta-t-il, quelqu'un plus digne de la Royauté que ces deux Princes, nous consentons de quitter la Ville avec eux. Reprenez donc les faisceaux ; donnez-les à qui les merite mieux, notre presence ne vous sera plus à charge.

Ce discours acheva d'ébranler tous les esprits, & chacun parla d'élire un Roi. Les partisans de Tullius apuyérent cet avis, & le firent passer : aussi-tôt d'une com-

mune voix Tullius est élu, & nommé Successeur de Tarquin, par l'unique suffrage du Peuple. Le Sénat ne put & ne voulut point y prendre de part: mais Tullius sçut bien s'en passer, & il rendit ensuite son autorité si douce & si facile aux Grands & aux Peuple, que tous bénirent la félicité de son Régne.

Ainsi ce Prince remplit son horoscope, & se vit Roi par les secours de Tanaquil, & par le mariage de Tarquinie. L'Histoire n'aprend point ce que devinrent les fils d'Ancus, ni la perfide Géganie; mais il y a lieu de penser qu'ils finirent leurs jours dans la misére, & dans l'ignominie.



HISTOIRE SECRETTE DES FEMMES GALANTES DE L'ANTIQUITE'.

PHYA.

Sous Pisistrate Tyran d'Athénes.

LA Ville d'Athénes devint si florissante au siécle de Pisistrate, elle eut depuis de si grands intérêts à démêler avec la Perse, & ensuite avec les principales Puissances de la Gréce, dont elle affecta quelque tems la domination, qu'on la regarda bien-tôt comme l'école de la Politique, & de la science de la Guerre.

Les Athéniens avoient été gouvernés par des Rois, depuis Cécrops jusqu'à Codrus, qui se dévoüa si généreusement pour la liberté de sa Patrie. Cet Etat fut long-tems peu considérable ; Thésée lui donna la forme de Ville ; il s'accrut sous ses successeurs : mais le gouvernement étant devenu Républicain après la mort de Codrus, ce changement l'exposa aux factions des riches, qui voulurent que leur autorité prévalût sur celle du Peuple.

Quoique le gouvernement fût Démocratique, cependant les Archontes qu'on élut, après que la Monarchie eut été abolie, conservérent encore le titre de Rois : c'étoient d'abord des Magistrats élus à vie par le Peuple : depuis on en élisoit tous les dix ans : enfin cette Puissance devint annuelle ; il y avoit apel de leur dé-

toit à cette marque qu'on connoiſſoit ceux qui étoient nés à Athénes. On apelloit *Atticité Gréque*, ce qu'on apelle aujourd'hui politeſſe Françoiſe. Les Athéniens aimoient le luxe & la volupté ; leur Ville fut de tous tems l'école des grands Capitàines, & celle des plus célébres Courtiſanes : depuis que la corruption des mœurs eut introduit dans cette Ville un commerce public de galanterie, l'amour ſe trouva de toutes les parties ; les femmes qui ſe livroient à ce genre de vie, devoient non ſeulement être fort belles ; il falloit qu'elles euſſent encore beaucoup d'eſprit : elles ſe piquoient de ſcience, de Poëſie & de Muſique; quelques-unes même ſe mèloient

licateſſe d'oreille ſur ce point, que le plus bas Peuple ne s'y trompoit pas, & qu'une herbiére d'Athénes s'aperçut à l'accent de Théophraſte qu'il n'étoit pas de l'Attique, quelque beau parleur qu'il fût.

de Philoſophie, & aſpiroient aux connoiſſances les plus ſublimes.

Tel étoit l'état des affaires d'Athénes, lorſque Solon entreprît la réformation du gouvernement ; la Ville étoit pleine de factions & de partis, dont chacun prétendoit l'emporter : il établit des Lois plus douces que celles de Dracon, le premier Légiſlateur d'Athénes, trop ſévére pour un peuple ami de l'aiſe & du plaiſir. Solon en publia de moins dures ; & par ce moyen, il ſe concilia toute la confiance publique.

Maître des eſprits, il renverſa preſque l'ancien gouvernement : trois ſortes de gens formérent chacun un parti dans la Ville, & prétendirent prévaloir. * Ceux qu'on apelloit *Montagnars* s'opiniâtroient à demander l'état populaire : ceux de la *Pleine* au contraire demandoien t l'Oligarchie:

* *Plutarque vie de Solon.*

enfin le parti des gens de la *Marine* vouloit en composer un qui tint de l'un & de l'autre.

Solon tâcha d'ajuster tous ces différents, & de satisfaire chaque parti; il ôta le gouvernement des affaires aux Archontes: mais il releva extrêmement l'autorité de l'Aréopage, qu'il composa de tous ceux qui avoient passé par cette souveraine Magistrature. L'Aréopage acquît une si grande réputation de justice & de sagesse, qu'Aréopagite passoit en proverbe pour sévére.

Il érigea un autre Tribunal, qu'on apelloit le Conseil des Quatre Cens, tiré des quatre Tribus, qui partageoient alors la Ville; chaque Tribu étoit distinguée en douze Quartiers, qui avoient chacun leur *Démarque;* ils se choisissoient entre les prémiers Citoyens; ils avoient l'administration des Impôts, & ils en fai-

soient l'emploi. C'étoit de cette sorte de Magistrats que le Conseil des Quatre Cens étoit composé.

Cependant l'autorité Souveraine demeuroit entre les mains du Peuple qui élisoit les Magistrats ; mais afin qu'il n'abusât point de son pouvoir, & pour retrancher les brigues & les cabales trop fréquentes dans les Etats populaires, les demandes que chacun vouloit faire au Peuple, devoient être raportées dans le Conseil, pour y être examinées, & sçavoir si elles devoient passer.

Quelques sages que fussent ces précautions, elles ne purent prévenir les maux que l'inquiétude de quelques Citoyens ambitieux excita bien-tôt dans la Ville. Lycurgue, Mégacles, & Pisistrate étoient à la tète de trois puissans partis ; & chacun pour l'emporter sur ses concurrens, vouloit

profiter de l'abſence de Solon, qui s'étoit engagé dans des Voyages.

Mégacles étoit le chef du parti de la Marine, qui le rendoit maître des Ports, & de toute la Côte; il avoit d'ailleurs des richeſſes immenſes; il étoit d'une Maiſon très-diſtinguée, & qui remontoit juſqu'à Neſtor, dont il prétendoit deſcendre: mais il avoit un défaut, qui fut enfin fatal à ceux de ſon Nom; il étoit taché du crime Cylonien, qui l'excluoit du rang de Citoyen, & même de la Ville.

L'Hiſtoire du crime * Cylonien a trop de raport à celle-ci pour l'obmettre: Cylon étoit un Citoyen d'Athénes, conſidérable par ſa nobleſſe & par ſes grands biens; il conçut l'orgueilleux deſſein d'aſſervir ſa Patrie: il fut ſecondé par Théagéne ſon beau-

* *Thucyd. lib. 1. Herod. lib. 8. c. 71.*

pere Prince de Mégare; il s'empara de la Citadelle : mais il y fut aussi-tôt assiégé, & réduit à la plus grande extrêmité; il trouva le moyen de se sauver avec son frere : les autres révoltés pressés par la faim, furent obligés de se retirer dans le Temple de Minerve, comme dans un azile inviolable; les assiégeants qui craignoient que leur mort ne profanât le Temple, leur promirent solemnellement la vie; & sous cet espoir, ils les firent sortir du Temple : mais ils violérent hardiment leur engagement; une partie de ces malheureux fut même massacrée au pied de l'Autel des Eumenides, autre azile inviolable parmi les Athéniens. Mégacles de la famille des Alcméonides eut la plus grande part à ce sacrilége; ce crime excita contre lui la haine de tous les Grecs : & par un decret public, ceux qui avoient con-

tribué avec lui à ce forfait, furent bannis d'Athénes. Ils y furent quelque tems après rapellés ; ils y rétablirent peu à peu leur autorité ; & celle du petit-fils du premier Mégacles étoit alors si grande, qu'elle balançoit celle de Pisistrate.

Telle étoit la situation des affaires d'Athénes, lorsque Solon revint de ses voyages : on se flatoit que sa presence y rétabliroit le bon ordre, & qu'elle feroit cesser les brigues & les cabales. Cependant, l'âge lui ayant ôté sa premiere vigueur, tout ce qu'il put faire, ce fut de s'employer à la réünion des différents partis qui disputoient le gouvernement : mais il y trouva des obstacles, qu'il ne lui fut pas possible de vaincre.

Pisistrate étoit celui qui sembloit le plus disposé à déférer à ses remontrances ; les vûës qu'il avoit & qu'il cachoit sous une profonde

diſſimulation, le rendirent ſou-ple & docile en aparence aux avis de Solon. Jamais homme ne ſçut mieux feindre les qualités qu'il n'avoit pas, & déguiſer celles qu'il avoit effectivement, quand elles pouvoient nuire à ſes deſſeins : il paroiſſoit populaire, affable, ſecourable envers les pauvres; modéré même à l'égard de ſes ennemis; prudent, & retenu dans ſes vûës; ennemi des nouveautés, & de quiconque entreprendroit de changer la forme du gouvernement.

Comme l'Art entroit plus que la Nature dans une conduite ſi meſurée, Solon qui avoit connu Piſiſtrate dans ſa premiere jeuneſſe, ſe défia bien-tôt de lui; ſur tout depuis qu'il ſe fut aperçu qu'il recherchoit le Peuple, & qu'il tâchoit à ſe concilier ſon affection par des careſſes & des libéralités. Solon lui fit entendre

qu'il pénétroit ses vûës; & comme il l'avoit tendrement aimé autrefois, il craignit qu'un homme qui lui avoit été si cher, ne devînt dans la suite le tyran de sa Patrie.

Mais Pisistrate, sans mépriser les avis de Solon, disposoit tout pour parvenir à la Souveraineté où il tendoit; & lorsqu'enfin il eut conduit les esprits au point où il les vouloit, il sortit un jour de sa maison * couvert de sang qu'il s'étoit tiré lui-même; & se montrant au Peuple en cet état, il lui persuada que ses blessures étoient l'ouvrage des ennemis de la République, qui l'étoient venu assassiner chez lui.

Le Peuple s'émut; peu s'en fallut qu'il ne prît les armes; il s'assembla tumultuairement: Ariston ami de Pisistrate se plaignit de ce qui lui venoit d'arriver, & il pro-

* *Plutarque vie de Solon.*

poſa de lui accorder une Garde de cinquante hommes. Solon accouru au bruit, combattit fortement cette propoſition : mais la partie étoit faite ; les plus riches ſe retirérent de l'Aſſemblée ; les plus timides prirent la fuite, & il ne reſta que le petit peuple, qui par un Decret tumultueux, accorda à Piſiſtrate la liberté d'avoir autant de Gardes qu'il en auroit beſoin pour ſa ſûreté.

Ainſi Piſiſtrate devint maître d'Athénes : Solon fit encore de vains efforts pour ranimer dans les cœurs l'amour de la liberté ; il ne put y réüſſir : les ennemis de Piſiſtrate furent bannis ; Mégacles fut obligé de ſortir de la Ville, où il laiſſa pourtant ſa femme & ſa fille, comme pour ſervir, diſoit-il, de gage, qu'il n'entreprendroit jamais rien contre ſes Citoyens ; mais en effet pour ménager, avec les amis qui lui

restoient, son retour dans les affaires.

Tout fut donc soumis à la domination de Pisistrate; Solon lui-même sembla s'y accoutumer: le nouveau Prince rendoit au sage Viellard tous les honneurs dont il étoit digne; déférant à ses avis, faisant exactement observer ses Lois, & les pratiquant lui-même avec tant d'exactitude, qu'étant un jour cité pour un meurtre devant le Tribunal de l'Aréopage, il ne dédaigna pas d'y comparoître: ainsi tout le monde se soumît sans peine à son autorité, parce qu'il n'en abusa point, & que jamais l'Etat n'avoit joüi d'une paix plus profonde, ni d'un repos plus parfait que sous son gouvernement.

Quoique Pisistrate eût deux fils, dont le plus jeune avoit déja vingt ans, & qu'il parût entiérement occupé du soin de bien gou-

verner, il ne laiſſoit pas de donner à l'amour le tems qu'il ne donnoit point aux affaires : il étoit veuf, & il n'avoit point voulu ſe remarier : la crainte de donner des Rivaux à ſes enfans, en leur laiſſant des freres, l'avoit toûjours empêché de penſer à un ſecond mariage.

L'Hiſtoire parle avec tant d'éloge d'Hyparque fils aîné de Piſiſtrate, qu'il eſt difficile de trouver ailleurs le portrait d'un Prince plus accompli. Hyparque plus vertueux & plus retenu qu'il n'eſt aiſé de le croire, fuïoit tous les excès auſquels les jeunes gens d'Athénes commençoient à s'abandonner ſans réſerve ; tendre pourtant, & capable d'une paſſion vive il n'alloit point au-delà du ſentiment. Hippias ſon frere aîné n'avoit pas des qualités moins grandes & moins nobles, & l'un & l'autre répondoient di-

gne-

gnement aux espérances d'un pere ambitieux, qui vouloit assurer la Souveraineté de l'Etat à sa famille.

Tous les yeux des Athéniens étoient attachés sur ces deux Princes ; chacun briguoit leur protection & leur faveur ; les femmes cherchoient à leur plaire : & comme ils étoient apellés à gouverner après Pisistrate, on croyoit ne pouvoir trop tôt s'assurer de leur cœur.

Rien ne faisoit alors tant de bruit dans la Ville d'Athénes, que la beauté de Phya *, jeune fille du Peuple, & qui n'avoit point d'autre emploi, que de faire des couronnes de fleurs pour l'ornement des Statuës des Dieux ; elle

* *Idem scribit pulchram fuisse, nempe forma Deæ similem, coronas illam venditasse & inquit Cleidemus.* Ath. lib. 13.

Erat in populo mulier nomine Phya, tribus digitis minus statura quatuor cubitorum, & præsertim formosa. Herod. lib. 1. c. 60.

étoit plus grande que ne le font ordinairement celles de son sexe: mais elle avoit l'air si noble, la taille & le maintien si aimables, & tant d'agrément dans la physionomie, qu'il ne lui manquoit qu'une condition plus relevée pour la rendre incomparable. La Nature n'avoit pas borné ses bienfaits à ces graces extérieures; celles de l'esprit donnoient un nouveau prix aux avantages du corps. Phya avoit l'esprit juste, naturel, vif & pénétrant; elle avoit de la grandeur d'ame, & de la noblesse de sentiment: & ce qui est fort rare dans une fille de sa condition & de sa profession, un desintéressement, & une vertu très-solide.

La jeune Phya que son métier exposoit à la vûë de tout le monde, fut bien-tôt connuë des jeunes gens d'Athénes, qui se picquoient de galanterie: chacun aspira à ses bonnes graces; mais elle

parut toûjours infléxible, & elle résista avec un noble dédain aux efforts qu'on fit pour la corrompre.

Hyparque au retour de quelques voyages, où il avoit employé sa premiere jeunesse, l'avoit vûë dans les Temples & dans les Places publiques; il n'avoit pu se défendre de ses charmes; d'autant plus empressé à s'en faire aimer, qu'il étoit difficile de la gagner. Phya ne le connoissoit point; sa modestie lui faisant presque toûjours détourner les yeux de tous ceux qui la regardoient avec trop d'attention.

Il étoit assez difficile qu'Hyparque trouvât une occasion favorable d'entretenir Phya; il ne pouvoit l'entreprendre que cette entrevuë ne fût sçuë, & le rang qu'il tenoit, lui imposoit de certains ménagemens qu'il ne pouvoit outrepasser: il étoit pourtant résolu

de la voir ; il étoit non ſeulement touché de ſon extrême beauté, mais il entendoit parler avec tant d'avantage des graces de ſon eſprit, qu'il en étoit enchanté.

Piſiſtrate étoit dans le même embarras ; il aimoit Phya, & il avoit deſſein d'en faire ſa Maitreſſe. Je ne l'épouſerai point, diſoit-il, & mes enfans ne pourront ſe plaindre, que je leur faſſe naître des Rivaux, en leur donnant des freres ; je ne laiſſerai qu'à eux la puiſſance que j'ai acquiſe : mais dois-je me refuſer la ſatisfaction de me faire aimer de l'incomparable Phya ? Je veux la gagner par mes bienfaits, elle ne ſera pas inſenſible à l'amour d'un Prince qui la peut rendre la plus puiſſante d'Athénes.

Pendant que Piſiſtrate s'entretenoit de ces flateuſes idées, Hyparque ignorant l'amour de ſon pere, cherchoit les moyens de

faire parler le ſien : il fit acheter ſecrettement par un de ſes gens un Jardin au Fauxbourg de Munichie, où Phya alloit acheter les plus belles fleurs dont elle ornoit ſes couronnes. Phya ne ſe défia point de ce changement, elle continua de venir en cet endroit comme elle avoit accoutumé. Hyparque la conſidéroit ſouvent au travers d'une jalouſie ; & afin de l'accoutumer à le voir, il ſe montroit quelquesfois dans le Jardin : on perſuada aiſément à Phya, que c'étoit un homme d'une condition ordinaire, qui avoit acheté ce Jardin pour y venir prendre l'air de tems en tems. Elle crut tout ; ſes yeux s'arrêtoient quelquefois ſur Hyparque, elle les baiſſoit enſuite. Hyparque de ſon côté lui tenoit ſouvent des diſcours obligeants, mais qui paroiſſoient naître du hazard. Il falloit l'accoutumer à l'entendre,

& à lui voir prendre peu à peu des airs plus familiers. La modeste Phya ne s'aperçut point qu'on en vouloit à sa liberté ; elle n'avoit nulle expérience de la science d'aimer : Hyparque plus tendre & plus habile tâchoit de s'insinuer dans son cœur. Il y réüssit : Phya fut touchée de son air, & de sa bonne mine ; elle sentoit en le voyant une douce agitation qui la séduisoit ; elle venoit plus réguliérement que jamais faire emplette de ses fleurs dans ce Jardin mystérieux ; rarement elle manquoit d'y trouver Hyparque, il sçavoit s'y rendre aux heures qu'elle y venoit, il y goûtoit une joie qu'il n'avoit point encore éprouvée ; il s'appercevoit du progrès qu'il faisoit sur le cœur de Phya ; il crut enfin qu'il pouvoit lui parler de son amour.

Un jour qu'il s'étoit rendu au

Jardin plus matin qu'à l'ordinaire, après en avoir fait quelques tours, il s'aprocha enfin de l'endroit où Phya cueilloit ces fleurs: il étoit si troublé qu'il avoit peine à parler. Il fallut pourtant surmonter sa timidité; la belle Phya, lui dît-il, ôte à ses fleurs en les cueillant toute la beauté qu'elles ont reçûë de la nature; & ce qui donnoit à ce Jardin un éclat dont les yeux étoient éblouïs, perd cet avantage lorsqu'on le considére auprès d'elle. Son teint efface la blancheur éblouïssante de ces Lis, & le vif incarnat de ces Roses. Pour bien juger, ajoûta-t-il, de leur prix, il faudroit, aimable Phya, les voir loin de vous. Seigneur, reprit Phya en rougissant, vous faites un grand tort à ces fleurs; c'est un riche present dont Flore embellit la nature; & dont les autres Dieux ne dédaignent pas

les offrandes : l'usage auquel je les consacre, leur donne un prix qui ne souffre point d'estimation, & qui doit exclure toute comparaison profane. Je loüe votre zéle pour les Dieux, vertueuse Phya, répondit Hyparque ; mais prenez garde qu'il ne vous rende injuste envers eux, & qu'ils ne se vengent du mépris que vous semblez faire de la beauté qu'ils vous ont donnée. Il n'est rien de si parfait ici que vous ; & s'il est vrai que tout ce qui ressemble aux Dieux mérite nos hommages, & demande notre cœur, la belle Phya doit s'attendre à recevoir des vœux de tout le monde.

Ah ! Seigneur, interrompit Phya, quel langage osez-vous me tenir ? Je ne mérite point ces éloges magnifiques ; renfermée dans ma propre bassesse, je ne m'égale point aux Maîtres des Cieux : contente de mon obscu-

rité & de mon innocence, je suis tout ce qui peut en altérer la pureté. Je suis comme un poison ces embuches pernicieuses, qui se cachent sous des discours flateurs : Laissez-moi, Seigneur, ajoûta-t-elle ; portez vos vœux à des objets qui puissent les mériter, mais n'en formez point d'indignes de vous : Sçachez, Seigneur, qu'ils vont me déshonorer, & qu'on pensera toûjours que vous ne me les avez offerts, que parce que vous avez cru qu'il étoit plus facile d'abuser de ma foiblesse, ou de ma simplicité.

Hélas ! incomparable Phya, répondit Hyparque, quel odieux soupçon osez-vous faire paroître? ces fleurs ne sont pas plus pures que mon cœur : il est vrai que je vous adore ; mais vous ignorez de quel respect mon amour est accompagné. Toute mon ambition se borne à vous aimer, à

vous le dire, à vous le répéter cent fois, à n'avoir desormais d'autre bien que celui de vous plaire. Eh! quel est votre dessein en m'aimant de la sorte, demanda Phya? Si vos desirs en demeuroient là, je pourrois vous écouter innocemment, & peut-être même avec plaisir, ajoûta-t-elle en rougissant, & en parlant plus bas; mais tout le monde en pensera-t-il de même? Votre amour ne peut-être long-tems secret; & d'ailleurs qui me répondra de votre retenuë? vous ne cherchez qu'à m'engager par des promesses que vous ne tiendrez point peut-être: Non, Seigneur, ne m'aimez plus; je cesserai de venir ici, & vous vous guérirez enfin de votre passion pour une Maitresse d'une condition si différente de la vôtre. Ah! que me proposez-vous, belle Phya, répartit le Prince; je ne puis cesser

de vous voir ; je ne puis cesser de vous adorer ; & que craignez-vous des discours publics ? on ne me connoit point dans Athénes ; on n'est point étonné de vous voir venir dans ce Jardin, où l'on vous a vuë toute la vie : on ne sçait point non plus quand j'y suis : je m'y rends le soir, & j'y suis ignoré même de tous mes amis : nous pouvons nous aimer sans crainte, & sans Rivaux : je mets à part toutes les différences de la condition ; on est assez noble quand on est assez vertueux : enfin, ma chere Phya, vous faites tout mon bonheur ; je veux faire le vôtre : pour le rendre accompli, il faut que vous m'aimiez autant que je vous aime.

Phya étoit jeune, elle étoit sans expérience ; sa vertu ne s'alarmoit point des suites d'un engagement qui lui plaisoit ; elle se croyoit assez sage pour résister

à de plus fortes épreuves : en un mot, elle se laissa persuader. Hyparque lui jura mille fois de l'aimer éternellement, de n'aimer jamais qu'elle ; & de ne s'engager jamais à d'autre. On ajoûte facilement foi à des sermens qui nous plaisent : Phya promît son cœur ; elle n'étoit déja plus maitresse de le refuser. Hyparque la vit tous les jours ; & de peur qu'elle ne prît quelque défiance, il évitoit les lieux publics, où elle pouvoit le voir & le reconnoître; ils passoient les plus doux momens du monde dans cette heureuse solitude. Le Prince étoit charmé de l'esprit de cette aimable fille. Votre sagesse, ma chere Phya, lui disoit-il un jour, acheve de me dégoûter de cette vaine opinion que les hommes ont d'eux-mêmes, & de la différence qu'ils mettent entr'eux & les autres : je trouve en vous toute la

solidité du raisonnement, toute l'étenduë du jugement, toute la pureté des mœurs qui rend une personne recommandable ; & que vous eût pu donner de plus une naissance distinguée ? une meilleure éducation ? vous avez reçu des mains de la Nature, ce que les autres n'acquérent souvent que par le secours de l'art. Vous ètes sage, raisonnable, égale, vertueuse ; non parce qu'on vous a dit qu'il faut l'ètre, mais parce que vous l'avez puisé dans votre propre cœur : Ah ! ma chere Phya, qu'il est bien plus beau d'ètre né ce que l'on doit être, que de le devenir successivement par des soins étrangers ! qu'il est bien plus glorieux d'aimer une personne formée par les Dieux, que de la prendre instruite par les hommes ! & que je suis heureux d'avoir trouvé le seul trésor qui mérite dans la

Gréce d'être envié de tout le monde !

Hyparque éperdûment amoureux vouloit tirer sa Maitresse d'une condition qui l'avilissoit ; il songeoit à lui donner une habitation agréable, dans laquelle il l'eût visitée secrettement : elle en fut offensée. Voulez-vous donc m'exposer aux regards curieux du Public, lui dit-elle ? manquera-t-on de rechercher la cause de ce changement ? & que n'en pensera-t-on point ? Je serai tout aussitôt soupçonnée d'avoir payé trop chérement les agrémens de la vie que je vous devrai ; ma conduite deviendra un objet de murmure ou de raillerie, & je perdrai la réputation de vertu que j'ai toûjours conservée. Non, ajoûta-t-elle, je suis assez riche, puisque vous m'aimez assez ; je ne changerois point ma condition pour celle d'une Reine.

Cette résolution arrêta Hyparque, & lui fit changer de dessein; il laissa Phya dans sa premiére condition, il attendoit une occasion favorable pour faire éclater son amour.

Pisistrate Rival secret de son fils, & qui n'étoit point informé de son engagement avec Phya, cherchoit à s'en faire aimer : il tenta par l'intérêt Socrate pere de cette vertueuse fille; il fit porter chez lui des meubles assez simples, mais propres; on prît le moment qu'il étoit en Ville pour les tendre, & quelqu'un aposté par Pisistrate, l'amusoit dans le Ceramique, pendant qu'on meubloit sa maison. On laissa sur une table une bourse ouverte, dans laquelle il y avoit cinquante mille Drachmes; un billet qui n'étoit point signé avertissoit Socrate, qu'un riche Banquier d'Athénes, touché de sa vertu, lui envoyoit

ce secours contre la pauvreté.

Socrate revenant chez lui, fut fort surpris de trouver sa maison si bien meublée; il crut que c'étoit un songe, il s'informa comme il put de quelle part lui venoit ce bienfait. Il ne put rien sçavoir de plus, que ce qu'il aprenoit par le billet.

Il ne pouvoit que penser de cette avanture; il la prît par ce qu'elle avoit d'agréable, il crut que les Dieux récompensoient par cette largesse, la pureté de ses mœurs, & l'innocence de sa vie.

Quel fut l'étonnement de Phya à son retour chez son pere! elle se trouva dans l'embarras que sa fortune inespérée lui causoit; Phya plus pénétrante ne douta pas qu'elle ne fût l'objet seule de cette libéralité: ses soupçons s'arrêtérent d'abord sur son Amant. Mais étoit-il assez riche pour fai-

re un present de cette importance ? N'avoit-elle pas exigé de lui qu'il ne lui en fit point ? Il l'auroit donc trompée, & elle ne l'en croyoit pas capable ; elle éloigna bien-tôt cette pensée : mais qui soupçonner ? sur qui pouvoit-elle jetter les yeux ?

Cette avanture affligea Phya, au lieu de lui donner de la joie ; elle craignit que son pere ne se laissât tenter à la vûë de ses richesses : elle jetta un regard triste sur Socrate. Ah ! mon pere, lui dit-elle, nous sommes perdus, on en veut à notre innocence ; sans doute qu'on cherche à la corrompre, & qu'on nous croit accessibles aux presens. Fuïons le piége qu'on nous tend, & contens de notre pauvreté, renvoyons ces biens à ceux qui nous les ont donnés. Et à qui ma fille, reprît Socrate, voulez-vous que nous les rendions ? Tout cela s'est conduit si se-

crettement, que j'ignore à qui j'en suis redevable. Eh bien! mon pere, interrompit Phya, si vous croyez qu'ils nous viennent des Dieux, il faut les leur rendre; il faut en faire un present à Jupiter l'Hospitalier, & le prier de redoubler en nous pour cette offrande, l'amour du desintéressement & de la vertu. Socrate n'étoit pas d'avis d'en croire tout-à-fait sa fille, il pensoit qu'il y auroit eu de l'orgueil à refuser un secours nécessaire, qui se presentoit de si bonne grace.

La vertueuse Phya passa le reste du jour dans un trouble qu'elle ne pouvoit apaiser ; elle souhaitoit avec passion l'arrivée du lendemain, pour faire part de ce prodige à son Amant. Je ne quitterai point le service de nos Dieux, disoit-elle à son pere : accoutumée à faire des couronnes pour l'ornement de leurs divines Images, je n'interromperai jamais un

ſi ſaint exercice. Elle craignoit que ſon pere ne lui voulût interdire cet emploi, & qu'elle ne manquât de voir ſon fidéle Timocléon; car c'étoit le nom qu'avoit pris Hyparque. Socrate n'oſoit la contredire; mais de quelque part que lui vint ce bien, il remercioit tout bas ſon bienfaicteur, réſolu, puiſque la fortune lui tendoit les mains, de mettre toutes ſes faveurs à profit.

Comme ils s'occupoient chacun de leurs réfléxions particuliéres, ils entendirent fraper à la porte: lorſqu'elle fut ouverte, quatre hommes entrérent, qui portoient un grand buffet de bois de Cédre, à compartimens d'yvoire; il fut entré plûtôt que Socrate eût pu témoigner ſa ſurpriſe. Ce fut un nouveau ſujet d'affliction pour Phya, elle voulut obliger ces quatre hommes de remporter ce buffet; mais ils diſ-

parurent si vite, qu'ils ne l'entendîrent pas.

Elle rêvoit profondément aux suites de cette avanture; elle avoit même peine à retenir ses larmes, lorsqu'elle entendit remuer quelque chose dans le buffet: c'étoit un ressort qui joüoit, & qui fit ouvrir les deux battans du buffet. Elle fut épouventée d'en voir sortir un homme proprement, mais simplement vêtu: c'étoit Pisistrate; il s'étoit déguisé autant qu'il avoit pu, pour cacher à Socrate & à sa fille des traits qu'ils pouvoient connoître; il cherchoit seulement à entretenir Phya; il ne craignoit pas la presence de son pere.

A cette vuë, Phya épouvantée fit un grand cri, & sortit si brusquement, qu'il fut impossible de l'arrêter; elle courut s'enfermer dans sa chambre. Pisistrate seul avec Socrate, se trouva dans

un embarras qu'on peut aiſément comprendre : il n'étoit pas inquiet de s'excuſer envers le pere ; mais la retraite de ſa fille le deſeſperoit : il fallut même qu'il diſſimulât ſa peine. La belle Phya, dit-il, en affectant de rire, a cru cette avanture ſurnaturelle : il faut lui faire paſſer ces terreurs paniques, & l'accoutumer à me voir ; raſſurez-la contre ſes craintes, je ne ſuis rien moins que ce qu'elle penſe ; je ſuis aſſez puiſſant pour vous faire beaucoup de bien ; eſperez tout de ma protection, les Dieux immortels ſe ſervent de moi pour récompenſer votre vertu. Il ſortit dans l'inſtant, laiſſant Socrate bien perſuadé que ce pouvoit bien être un miracle que les Dieux faiſoient pour l'enrichir ; & que ſans doute quelqu'un des Immortels s'étoit tranſformé en homme, pour lui aporter lui-même ces preſens.

La sage Phya ne fut pas si aisée à persuader ; son pere la vint chercher, & il lui fit une forte réprimande de son incivilité : pourquoi, lui dit-il, avez-vous pris si brusquement la fuite ; je crains que vous n'ayez offensé les Dieux en la personne de cet homme extraordinaire ; sa façon mystérieuse de se presenter, m'inspire de l'admiration : & cette abondance de graces que le Ciel répand sur nous en un instant, me remplit de respect, & d'une sainte vénération. Que sçavez-vous, ma fille, si ce n'est point un homme divin, ou quelque Dieu lui-même qui se soit ainsi caché ? Je tremble que vous ne vous soyez renduë indigne des faveurs du Ciel par le mépris que vous en avez paru faire. Quoi ! mon pere, répondit Phya, êtes-vous la dupe de cet artifice ? un Dieu s'abaisse-t-il ainsi ? & n'a-t-il point d'autres voies que celles

du déguisement pour nous dispenser ses graces ? Non, je n'ajoûte point foi à ces sortes de visions ; les Dieux peuvent rendre le commerce d'un homme florissant; ils peuvent lui donner d'heureuses récoltes ; ils peuvent lui faire des amis riches & puissans : mais qu'un Dieu prenne la figure d'un homme, qu'il s'enferme dans un buffet, & qu'il en sorte à point nômmé, croyez-moi, mon pere, c'est une illusion qui ne peut trouver une longue croyance chez des gens raisonnables : celui qui nous est aparu de la sorte, & devant lequel j'ai fuï avec raison, avoit sans doute d'autres vuës ; ses presens étoient interressés. Il reviendra peut-être, & vous éprouverez, mon pere, qu'il n'est rien moins qu'un Dieu.

Socrate ne répondit point ; il resta dans son erreur ; la triste Phya passa la nuit sans dormir,

toûjours occupée des réfléxions que cette avanture lui faisoit faire.

Phya brûloit d'impatience de conter son avanture à son cher Timocléon ; elle alla cueillir le lendemain des fleurs dans son Jardin : que ne lui dit-elle point ? quelles promesses ne lui fit-elle pas de l'aimer toûjours ?

Hyparque fut fort étonné de cette avanture ; il ne douta point qu'il n'eût un Rival puissant à combattre ; il crut qu'il étoit tems de paroître, & qu'il falloit oposer la dignité de son nom à l'impression que feroit peut-être celui d'un redoutable Concurrent : il voulut préparer Phya au dénouëment. On en veut à votre cœur belle Phya, lui dit-il, vos charmes n'ont pû demeurer cachés dans une plus longue obscurité ; ils ont frapé tous les regards ; & vous allez bien-tôt recevoir

cevoir les vœux de tout l'État d'Athénes; cet homme qui ſe cache encore, eſt un Rival qui ſe déclare, & qui cherche à vous ſéduire par l'éclat des richeſſes. Ah ! mon cher Timocléon, répondit tendrement Phya, qu'il le cherche tant qu'il voudra, mon cœur eſt à vous. Je vais vous étonner, répondit Hyparque, je ſuis chargé d'une négociation que vous n'euſſiez point prévuë : Un Prince, peut-être aimable, cher à tous les Athéniens, exact envers ſes amis, & plus fidéle encore pour ſa Maitreſſe, m'a confié le ſoin de vous faire l'aveu de ſa flâme ; il brûle pour vous, adorable Phya, il n'a pu me cacher ſon amour ; & ce qui va vous ſurprendre, je me trouve engagé indiſpenſablement à vous parler en ſa faveur.

Vous ! Seigneur, interrompit Phya, avec un trouble extrême,

vous vous êtes chargé de me parler pour un autre ; j'avouë que je ne l'eusse pas prévu, je croyois que vous aviez des preuves assez fortes de mon attachement pour me juger incapable d'un nouvel engagement : cependant puisque vous en avez pensé autrement, peut-être trouverez-vous le moyen de me persuader en faveur de cet Amant ; nommez-le-moi promptement, que je sçache s'il mérite du moins de succéder à Timocléon. Madame, répondit Hyparque, à qui ce dépit faisoit un plaisir inconcevable, vous m'avez quelquefois entendu parler du fils de Pisistrate : Hyparque vous aime, vertueuse Phya ; il a sçu que je vous voyois quelquefois, que je vous aimois, & que vous êtiez sensible à mon amour ; il m'a pressé de vous engager à partager votre cœur entre lui & Timocléon ; il me l'a demandé

d'une maniere ſi touchante, ſi vive, & qui témoignoit une paſſion ſi violente, que je n'ai pu lui refuſer ma médiation auprès de vous. Ingrat ! interrompit Phya, vous avez donc pu lâchement accorder ce partage à la priere d'un autre ? Et vous avez penſé que mon cœur donné de bonne foi à Timocléon, pouvoit encore devenir ſenſible aux feux d'Hyparque ! Je ne l'euſſe jamais prévu : mais, Seigneur, ajoûta-t-elle, après avoir un peu rêvé, m'aimez-vous encore, ou ne m'aimez-vous plus ? Parlez, prête à l'un ou à l'autre événement ; ne craignez point de m'offenſer par un aveu trop ſincere. Si je vous aime, hélas ! belle Phya, rien n'eſt au-deſſus de mon amour. Hé bien ! reprît-elle, je le croirai, ſi vous ne me parlez jamais d'Hyparque : j'aime Timocléon, & je n'aime que lui ; toute la grandeur

qui brille autour du Prince, eſt étrangére à ſa perſonne : je vous ai donné mon cœur, je vous le conſerverai ; & les vertus d'Hyparque, ſon rang, l'autorité de Piſiſtrate, toute la puiſſance de l'Etat, ne me feroient pas changer.

Cependant, reprît Hyparque, le Prince vous adore, il mérite quelque ménagement : Timocléon, interrompit Phya, je vous ai conjuré de ne me plus parler d'Hyparque, cependant vous m'en parlez toûjours : encore un mot, & je renonce pour jamais à vous voir.

Cette réponſe charma Hyparque, il ſe jetta aux pieds de Phya, il les embraſſa mille fois, il trouvoit tant de grandeur & tant de nobleſſe dans les ſentimens de cette fille, qu'il réſolut de l'épouſer, quoiqu'il en pût arriver.

Cependant Hyparque ne laiſ-

ſoit pas d'être inquiet du rang & du nom de ſon Rival; il ne ſçavoit ſur qui ſes ſoupçons devoient s'arrêter. Piſiſtrate s'étoit ſi bien caché juſques-là, que le Prince qui le croyoit uniquement occupé des ſoins de maintenir ſon Gouvernement, ne ſongea point à lui; il ſoupçonna quelquefois Mégacles, quelquefois Lycurgue, ou Carmus; mais ſon pere ne lui vint jamais dans l'eſprit.

Cependant Piſiſtrate avoit ſi bien profité de la ſimplicité de Socrate, qu'il lui avoit perſuadé de le recevoir chez lui, & qu'il força ſa fille de le ſouffrir; elle en étoit au deſeſpoir, ſa douleur ſe montroit dans les traitemens rigoureux qu'elle faiſoit à Piſiſtrate: mais il en étoit ſi amoureux, qu'il préféroit de la voir, toute cruelle qu'elle étoit, au déplaiſir de ne la point voir du tout.

Ne vous étonnez point, belle

Phya, lui disoit-il un jour, ne vous étonnez point de ce que l'amour m'a fait entreprendre, si j'avois des intentions criminelles, je n'aurois pas pris votre pere à témoin de cette entrevuë ; ma seule ambition est de vous faire agréer l'offre de mon cœur ; de vous faire part des richesses que j'ai acquises, & de vous tirer votre pere & vous de cette vile condition, au-dessus de laquelle votre beauté & votre vertu vous ont déja élevée. Eh ! qui êtes-vous, Seigneur, répondit Phya, qui me tenez ce langage ? Vous offrez de nous faire part de vos richesses : Eh ! qu'en avons-nous besoin, si nous attachons tout notre bonheur à notre obscurité ? N'avoüez-vous pas que la vertu nous éléve déja au-dessus de notre condition ? n'est-ce pas assez pour nous ? Et que servent en effet de grandes richesses, qu'à faire

excuser de grands vices, qu'à donner au crime les aparences de la vertu, & à nous attirer souvent des loüanges par les endroits qui méritent le plus de blâme? Oüi, Seigneur, je préfére la pauvreté avec une vertu sincére, à des richesses qui la feroient soupçonner. Votre vertu est trop austére, incomparable Phya, reprît Pisistrate: contente de ne vous reprocher rien, vous ne devez pas consulter l'opinion des autres. Eh! que vous peut importer à vous qu'on vous soupçonne, si votre innocence vous rassure? Vous avez dans votre conscience un juge toûjours prêt à confondre l'imposture: & que seroit-ce si dans la crainte des bruits populaires, on se privoit de certains biens, dont l'usage rend la vie plus douce, & plus agréable? On seroit trop malheureux de mesurer ainsi sa propre satisfaction

ſur les bizares jugemens des hommes. Voyons donc ſi ce que je demande de vous, doit ſi fort vous allarmer; je vous aime, adorable Phya, je ſçai tout ce que cet amour exige de moi ; une complaiſance aveugle pour vos volontés, un dévouëment & une ſoumiſſion parfaite à vos ordres, une attention perpétuelle pour tout ce qui peut contribuer à vous rendre heureuſe : la ſeule grace que je dois vous demander, c'eſt que vous receviez ſans murmure ces témoignages de ma flâme; c'eſt à quoi ſeulement vous oblige la reconnoiſſance pour un amour ſi parfait. Or en quoi la vertu ſouffre-t-elle de ce commerce ? ne devez-vous pas même quelque eſtime au deſinterreſſement de ma paſſion ? Si je ſuis donc capable de cette réſolution, ſi je l'execute, ſi je ne demande pour unique bien que le plaiſir d'ado-

rer en vous ce qu'il y a de divin & d'adorable, ne trouvez-vous point dans cette façon d'aimer quelque chose d'héroïque, qui me doit rendre estimable à vos yeux? Et si vous me trouvez estimable, pouvez-vous refuser de me voir, de me souffrir, & de m'entendre?

Seigneur, répondit Phya, je vous estimerai davantage, si vous pouvez vous résoudre à vous guérir d'une passion qui vous aveuglé; ne cherchez point à l'entretenir par des entrevuës. Enfin, ajoûta-t-elle, je n'ai plus rien à ménager, une autre flâme s'opose à la vôtre; vous avez un Rival, & un Rival aimé, jugez après cela si je puis vous écouter.

Quel fut le desespoir de Pisistrate en entendant ce discours? Il ne répondit point, il laissa sortir Phya sans l'arrêter, & il sortit lui-même sans songer qu'il sortoit.

Lorſqu'il fut renfermé chez lui, & qu'il penſa qu'une fille dans une condition ſi médiocre, avoit aſſez de vertu pour réſiſter à ſes recherches, & qu'elle lui préféroit peut-être un Amant qui n'étoit pas de meilleure condition qu'elle, la douleur de n'être pas aimé d'une perſonne ſi vertueuſe redoubla, il crut qu'il n'étoit rien de plus eſtimable que le deſinterreſſement de l'incomparable Phya : il paſſa la nuit dans un trouble continuel ; il reſta quelques jours enfermé ; on n'en devina point la cauſe ; on crut qu'occupé de quelques avis qu'il avoit reçus, il ſe donnoit tout entier aux affaires.

En effet, la faction de Mégacles, & celle de Lycurgue ſembloient reprendre le deſſus ; quelques amis communs les avoient réünis par la propoſition du mariage de Ceſyre avec Lycurgue :

mais la fille de Mégacles avoit d'autres vuës ; elle n'aimoit point l'Amant qu'on lui proposoit, & elle avoit pour Hyparque les sentimens qu'on eût desiré qu'elle eût eus pour Lycurgue.

Il étoit difficile que Cesyre trouvât aisément l'occasion d'engager Hyparque ; quand même il n'eût pas aimé ailleurs, la difference des Partis entretenoit entre les peres de l'un & de l'autre une jalousie d'ambition qui les avoit séparés pour toûjours : quoique Mégaclès eût été vaincu, & forcé même de sortir d'Athénes, il avoit encore un grand nombre de Partisans : & bien que Pisistrate eût été vainqueur, tous les zélés Républicains étoient secrettement animés contre lui, & faisoient des brigues particuliéres pour rétablir l'ancien Gouvernement.

Agariste femme de Mégacles,

& mere de Cesyre regardoit Pisistrate d'un autre œil que ne faisoit son mari; ambitieuse & née d'un pere qui s'étoit rendu maître de sa Patrie, elle étoit moins éloignée du gouvernement Monarchique; & elle n'eût pas été fâchée de voir ses enfans associés à l'autorité de Pisistrate par une alliance qui eût partagé le Gouvernement entr'eux, & ceux de ce Prince.

Elle forma donc le projet de faire le mariage de Cesyre avec Hyparque; elle le proposa à sa fille : Cesyre ne lui cacha point les dispositions de son cœur, elle lui avoüa qu'elle aimoit Hyparque, & qu'elle feroit toûjours malheureuse avec Lycurgue, si son pere la forçoit à l'épouser.

Ces raisons déterminérent Agariste, elle résolut de rompre un mariage, & d'en faire un autre : elle en écrivit à Mégacles qui

aprouva tout, pourvû qu'il rentrât dans les affaires, & qu'il pût revenir dans Athénes; la difficulté étoit de gagner Hyparque : mais Cesyre étoit belle, elle étoit d'une des premieres Maisons de la Ville, & la plus riche fille d'Athénes ; il ne sembloit pas qu'il en fallût davantage pour attirer un jeune homme à qui ces secours étoient nécessaires pour maintenir la puissance usurpée par son pere.

* Thespis étoit alors fort en vogue ; c'est le premier Poëte Tragique, dont les Piéces aient eu quelque réputation ; rien n'étoit pourtant de plus grossier que ces premieres representations ; tout consistoit dans l'atroupement de quelques Batteleurs montés sur une charette, qui récitoient avec un visage barboüillé de lie des Vers de la

* *Plutarque vie de Solon.*

composition de Thespis ; on y mêloit des Chœurs de Musique, suivant le goût de l'ancienne Tragédie : ce fut Thespis qui lui donna ce premier agrément.

Le Peuple d'Athénes souverainement amoureux des nouveautés couroit en foule à ces spectacles; les gens de qualité y alloient comme les autres : & Pisistrate bien aise que chacun s'amusât à des jeux qui détournoient des esprits le souvenir de l'ancien Gouvernement, faisoit tout ce qu'il pouvoit pour augmenter le goût que le public sembloit prendre à ces representations.

Hyparque assistoit fort réguliérement à ces premieres Piéces par l'ordre de Pisistrate; Agariste affecta de s'y montrer & de mener sa fille avec elle ; le Peuple témoigna quelque joie de l'y voir ; des gens qu'elle avoit apostés loüérent excessivement la beauté

de Cesyre ; on la fit remarquer à Hyparque , il jetta quelques regards sur elle qui furent observés ; on crut trop facilement qu'il étoit devenu sensible à ses charmes : Hyparque étant un jour à ces mêmes jeux, se trouva si proche d'Agariste , qu'il ne put se dispenser de lier un entretien avec elle. Il lui demanda son avis sur les nouveautés de ce spectacle ; il voulut sçavoir celui de Cesyre , elle répondit avec goût ; Hyparque loüa son esprit & sa beauté : ce compliment fut écouté favorablement, enfin le chariot d'Agariste ne s'étant point trouvé, soit par hazard , ou a dessein, Hyparque offrit le sien, & il remena Agariste & Cesyre.

Toute la Ville parla de cette avanture , on crut Pisistrate & Mégacles reconciliés : Agariste s'empressoit fort de loüer les vertus d'Hyparque ; il est vrai, di-

ſoit-elle, que nous ſommes engagés dans des partis contraires; mon mari a cru ſoûtenir les intérêts de ſa Patrie contre les vuës trop étenduës de Piſiſtrate: mais enfin cette raiſon ne doit pas nous rendre injuſtes, je conviens de bonne foi des grandes qualités d'Hyparque, & il eſt rare de voir autant de modération & de ſageſſe dans un homme auſſi jeune; je l'eſtime aſſez pour être fâchée de me trouver dans un parti contraire au ſien.

Ces diſcours raportés à Piſiſtrate, lui firent croire que Mégacles cherchoit à ſe raprocher de lui; quelqu'un lui propoſa une réconciliation des deux partis, & le mariage de ſon fils avec Ceſyre pour nœud du raccommodement. Piſiſtrate ne rejetta pas cette propoſition; il promit d'examiner ſur cela les diſpoſitions de ſon fils: quelle fut la ſur-

prise d'Hyparque, lorſque ſon pere lui demanda, s'il auroit de la répugnance à ſe réconcilier avec Mégacles? Le Prince à qui cette réconciliation aportoit de grands avantages, répondit qu'il ne ſouhaitoit rien avec plus d'ardeur; mais ajoûta Piſiſtrate, on veut que vous en deveniez le garant; & pour vous y engager indiſpenſablement, on prétend que vous épouſiez Ceſyre; ce n'eſt qu'à cette condition que Mégacles conſent de devenir l'ami de Piſiſtrate.

Quelle fut alors la douleur d'Hyparque! Il parut comme un homme accablé, ſon étonnement & ſa conſternation troublérent Piſiſtrate. Quoi! reprît-il, la propoſition d'un mariage eſt-elle capable de vous cauſer une ſi grande peine? haïſſez-vous Ceſyre? & ne pouvez-vous vous réſoudre à vous racommoder avec Mégacles,

parce qu'on veut vous donner sa fille ? Seigneur, répondit Hyparque, après s'être un peu remis, je me défie d'une alliance si précipitée, on ne passe point si-tôt d'une haine déclarée à une amitié intime ; Mégacles vouloit hier vous chasser d'Athénes, & aujourd'hui il m'offre sa fille : un changement si extraordinaire m'est justement suspect, & je m'en défierois à votre place. Ne rebutons point des ennemis trop puissans par un brusque refus ; mais attendons à nous engager tout-à-fait, qu'ils nous aient donné lieu de connoître le fond de leur cœur. Je vous entens mon fils, reprit Pisistrate, l'avis est de fort bon sens, & j'en profiterai. Il congédia ensuite Hyparque, mais il demeura persuadé que le Prince avoit d'autres raisons de son refus ; peu s'en fallut qu'il ne le soupçonnât d'être l'Amant aimé de T

Cependant Hyparque rendu à lui ſeul, réfléchiſſoit ſur la propoſition que Piſiſtrate venoit de lui faire : il ne ſçut ſi c'étoit un piége que ſon pere lui tendoit, ou ſi Mégacles avoit véritablement ſongé à lui donner ſa fille ; mais quoiqu'il en pût être, il étoit bien réſolu de ne jamais épouſer Ceſyre. Je ne trahirai point, diſoit-il, l'incomparable Phya ; & que m'importe d'être Souverain d'Athénes s'il faut devenir gendre de Mégacles ? n'ai-je pas éprouvé toute la généroſité de la vertueuſe Phya ? Quelle grandeur bons Dieux ! quelle magnanimité ! elle me préféroit les noms les plus reſpectables d'Athénes. Non, je ne la trahirai point, elle m'aime avec trop de deſinterreſſement ; je veux vivre uniquement pour elle, & je mourai plûtôt que de lui manquer de foi.

Mais il ne put ſe refuſer le plai-

ſir de l'éprouver encore, il lui fit rendre cette Lettre.

« Vous n'ignorez pas que je „ vous aime, adorable Phya, le „ fidéle Timocléon vous a décla- „ ré l'amour que j'avois pour „ vous; il n'a pu vous dire à quel „ excès il eſt parvenu : je ſens en- „ fin qu'il faut qu'il éclate; je ſens „ qu'il va paroître aux yeux d'A- „ thénes : on me preſſe d'épouſer „ Ceſyre la fille de Mégacles, & „ je mets à vos pieds tout l'orgueil „ de cette alliance; c'eſt pour „ vous ſeule que je m'y refuſe, & „ que je vai déclarer que je ne „ veux aimer que Phya. Cet aveu „ ſi touchant que je vai faire de „ ma flâme, le deſaprouvez-vous? „ Non, vous ne le pourrez pas : „ vous couronnerez les feux de „ l'heureux Hyparque; vous ver- „ rez avec plaiſir les apas de Ce- „ ſyre humiliés, & je recevrai „ votre cœur, généreuſe Phya,

„ des propres mains de votre fidé-
„ le Timocléon. „

Cette Lettre fut renduë à Phya comme elle alloit trouver Hyparque; il étoit résolu de se découvrir à elle ce jour même, sa Lettre devoit l'y disposer; mais Phya ne l'entendit point. Quoi! se disoit-elle, Timocléon est-il toûjours ingrat, & penseroit-il encore à me livrer aux feux d'Hyparque? Mais, non il m'aime sincérement: quelle est donc la pensée du Prince? Je ne songe point à disputer sa conquête à Cesyre, qu'il épouse la fille de Mégacles, j'y consens; mais qu'il ne trouble point l'engagement que j'ai pris avec Timocléon, ou qu'il m'ôte plûtôt la vie.

Elle faisoit ces réfléxions lorsqu'elle arriva au Jardin d'Hyparque; il vint au-devant d'elle, il l'a trouva toute émuë, il en devinoit la raison : qu'avez-vous, belle

Phya, lui dit-il, vous paroissez dans un trouble qui ne vous est pas ordinaire, allez-vous m'aprendre quelque nouvelle entreprise de mon Rival ? Ah ! lui dît-elle en lui donnant la Lettre qu'elle avoit reçuë, connoissez jusqu'où va la tyrannie d'Hyparque : on le presse d'épouser la fille de Mégacles ; il ne veut, dit-il, aimer que moi, il ne doute pas que je ne sois si sensible à ce sacrifice qu'il n'obtienne ma foi, & par votre aveu même. Ah ! Seigneur, hâtez-vous de lui ôter cette confiance qui m'afflige ; allez lui dire, que je n'ai d'autre vœux à former que pour Timocléon, qu'il m'est cher à l'égal de la vie, enfin que je ne veux aimer que lui. Ah ! Madame, répondit Hyparque, quelle douce assûrance pour Timocléon ! quel plaisir de vous l'entendre prononcer ! & quel sujet de contentement

pour Hyparque de voir le bonheur de son ami sur le point de s'accomplir ! Eh ! quelle part le Prince doit-il donc prendre à votre félicité, interrompit Phya avec surprise ? s'il est vrai qu'il m'aime, doit-il être bien aise de la préférence que je vous accorde ? J'avouë, Seigneur, que je n'entends rien à vos discours, non plus qu'à la Lettre que j'ai reçuë. Belle Phya, reprît Hyparque, Timocléon & le Prince sont si particuliérement amis, ils sont unis si étroitement, que l'un ne peut être heureux sans que l'autre joüisse de la même félicité ; vous épouseriez Hyparque, que Timocléon ne perdroit rien à ce choix, & que vous n'en seriez pas moins heureuse.

Hyparque enfin alloit lui rendre l'énigme intelligible, lorsqu'elle en fut instruite par une avanture qu'ils n'avoient prévuë

ni l'un ni l'autre. Pisistrate s'étoit rendu attentif aux démarches d'Hyparque, persuadé qu'il ne refusoit l'alliance de Mégacles, que parce qu'il avoit en effet d'autres engagemens ; il sçut qu'il avoit acheté un Jardin dans le Bourg de Munichie, & qu'il y alloit coucher presque tous les soirs. Pour surcroît d'inquiétude, on lui dît que c'étoit dans ce Jardin que la belle Phya alloit prendre ses fleurs : sur le champ, il comprît que son fils étoit son Rival ; & cet Amant aimé, dont la fille de Socrate lui avoit déclaré la victoire, il résolut de s'en éclaircir : & ce jour même il vint au Jardin de Timocléon, accompagné de sa Garde, & de toutes les marques de sa dignité.

Si Phya fût surprise en reconnoissant que Pisistrate étoit cet Amant inconnu, qui s'étoit déclaré d'une façon si mystérieuse,

Hypar-

Hyparque ne le fut pas moins, lorſqu'il vit paroître ſon pere. Ah! ma chére Phya, s'écria-t-il, nous ſommes trahis, Timocléon n'étoit autre qu'Hyparque, & vous voyez ſon pere en appercevant Piſiſtrate. Hélas! répondit-elle en frémiſſant, cet Amant importun qui s'eſt voulu rendre recommandable par ſes libéralités, eſt celui que vous me faites connoître pour Piſiſtrate : que va-t-il croire, & qu'allons-nous devenir?

Piſiſtrate ſe poſſedoit trop bien pour faire un éclat inutile; il ſçavoit qu'en ſe broüillant avec ſes enfans, il eût donné priſe à ſes ennemis; quoiqu'il aimât éperdûment Phya, il croyoit qu'un homme ſage devoit céder aux avantages d'une jeuneſſe vive & brillante. Il s'avançoit toûjours en gardant un profond ſilence, & le timide Hyparque quittant

brusquement Phya, venoit au devant de son pere fort embarrassé de son excuse.

Pisistrate le prévint, & chacun s'étant écarté pour le laisser avec Hyparque : Mon fils, lui dît-il, je dois me plaindre de vous, pourquoi m'avez-vous fait un mystére de votre liaison avec la fille de Socrate ? Vous m'avez engagé dans une passion dont il m'eût été facile de me guérir dans les commencemens, & qui va peut-être devenir un mal nécessaire : mais vous a-t-elle dit que je l'aimois ? Non, Seigneur, reprît le Prince, qui voulut cacher cette circonstance, mais qui vit bien en même tems qu'il falloit avoüer le reste ; elle m'a seulement parlé d'un riche Banquier qui l'aimoit, & qui l'avoit comblée de ses bienfaits. Ne m'avez-vous point deviné au portrait qu'elle vous a fait de ma personne, interrompit

Pisistrate? Point du tout, ajoûta Hyparque, j'ai cru qu'occupé du Gouvernement de l'Etat, vous regardiez avec mépris des amusemens moins sérieux? Mon fils, répondit Pisistrate, l'amour est de tous les âges; vous aprendrez peut-être par une fâcheuse expérience, que la raison ne suffit pas toujours pour régler les passions des hommes: mais enfin, je pardonne à votre âge une foiblesse que la mienne n'a que trop justifiée.

Hyparque se jetta aux pieds de Pisistrate, pour le remercier de cette grace. Mon fils, lui dît-il, il n'est pas difficile de desarmer un pere sage & prudent: mais quelle est votre pensée? pouvez-vous épouser Phya, c'est la fille d'un vil Artisan? Voyez-vous à quoi vous exposeroit ce mariage? Il souleveroit contre nous les fiers Alcméonides; vous connoissez

l'orgueil d'Agariste, & la haine de Mégacles : ils sont encore puissans, ils seront soutenus de ceux dont le cœur est toûjours Républicain. Pesez bien ces raisons, mon fils, & voyez si vous avez assez de courage, ou assez de bonheur pour surmonter tous ces obstacles.

Mon pere, répondit Hyparque, après avoir un peu rêvé, je ne prétens point que mon amour mette d'obstacles à vos desseins ; après ce que vous faites pour moi, je serois injuste & ingrat si je ne faisois rien pour vous : je ne prétens point me deshonorer en aimant Phya, ni même en l'épousant : mais enfin tenons encore cet amour secret pendant quelque-tems ; différons de rendre une réponse positive à Mégacles ; inventons des prétextes ; & jusqu'à ce qu'ils puissent être éclaircis, prenons

des mesures pour nous maintenir contre les entreprises de Mégacles.

Pisistrate s'aprocha alors de Phya qui étoit restée dans une agitation d'esprit extraordinaire: Belle Phya, lui dît-il, vous devez être bien contente de votre victoire; elle vous avoit fait des amans d'un pere & d'un fils: il est juste que je céde au Prince une conquête qui lui convient mieux qu'à moi: ce n'est pas sans regret que j'y renonce; mais j'espére que les efforts que je me fais, me rendront plus estimable auprès de vous, que ceux que je ferois pour vous rendre sensible à ma passion: aimez mon fils autant que je vous aime; & je vai m'apliquer à ne vous aimer que comme je l'aime luimême.

Pisistrate n'attendit pas la réponse de Phya; il sentoit qu'il

ne pouvoit trop tôt là fuir : il ſortit. Hyparque reſta donc ſeul avec Phya ; elle étoit ſi éperduë, qu'elle ne ſçavoit comment entamer la converſation ; & le Prince lui-même étonné de la vertu de ſon pere, & de la généroſité de ſa réſolution, ne pouvoit aſſez admirer l'une & l'autre : Eſt-ce un ſonge, aimable Phya, lui dît-il ; & tout ce qui vient de ſe paſſer, n'eſt-il point l'effet de quelque illuſion, ou de quelque preſtige ? Je découvre en même tems que mon pere eſt mon Rival ; & lorſque je dois trembler qu'il ne ſe prévale de ſon autorité, pour vous ravir à mes eſpérances, lui-même il vous céde, il vous donne à mes feux ; il conſent que je vous aime, & même que je vous épouſe. Grands Dieux ! pourriez-vous refuſer votre protection à tant de vertus ? & vous-même, adorable Phya,

lui refuſerez-vous de juſtes hommages ?

Seigneur, répondit Phya, plus d'une raiſon me rend attentive aux avantures de cette journée : je me trouve en même tems aimée d'un pere & d'un fils ; & dans l'inſtant que ce ſecret ſe dévoile, j'aprens par le dénouëment que l'un eſt Piſiſtrate, & l'autre Hyparque. Timocléon devient en un moment Prince d'Athénes ; & je me trouve tout d'un coup Rivale de la fille de Mégacles. Ah ! Seigneur, ſongez quels ennemis cet amour va vous faire : guériſſez-vous d'une paſſion qui vous dégrade ; & n'expoſez point la ſureté de votre établiſſement, & peut-être celle de votre vie, au cruel reſſentiment des Alcméonides : régnez avec Ceſyre, & ne riſquez point, en vous abaiſſant à Phya, de perdre la plus belle domination de la Gréce.

Et croyez-vous, vertueuse Phia, répondit l'amoureux Hyparque, qu'il soit une plus belle destinée pour moi, que de vous associer à ma gloire ? non je vous immole toutes les considérations humaines ; & si le Ciel ennemi de la vertu, traversoit mes espérances ; s'il falloit pour vous épouser, renoncer à la Souveraineté que mon pere a si bien méritée, vous me tiendriez lieu vous seule de tout ce qu'il auroit perdu : Mais qui en récompenseroit Pisistrate, répondit Phya ? voyez ce qu'il fait pour vous : si cependant vous l'exposez à tomber, ne devenez-vous pas ingrat, en le mettant dans un péril que vous négligez de prévenir ? Madame, reprit Hyparque, laissons agir Pisistrate ; sa sagesse a sçu l'élever, la même vertu sçaura bien le défendre : lui seul pouvoit m'ôter Phya ; mais puisqu'il

consent à mon bonheur, je suis persuadé que les Dieux, qui lui ont inspiré des sentimens si généreux, acheveront en nous leur ouvrage.

Tout sembloit en effet conspirer pour le bonheur d'Hyparque & de Phya. Pisistrate après avoir long-tems rêvé sur le moyen de se dégager avec Mégacles, crut l'avoir trouvé en demandant Césyre pour lui-même. L'alliance qu'on me propose avec les Alcméonides, me fait beaucoup de plaisir, dît-il à celui qui se mêloit de la négociation: mais pourquoi veut-on que je céde à mon fils un bonheur dont j'envie la possession? Césyre a des charmes ausquels je suis sensible; je ne puis voir Hyparque maître de tant d'apas; je consens à épouser la fille de Mégacles, je le désire même. Si Mégacles me veut accorder Césyre, cet Himen sera

le ſceau de notre raccommodement.

Mégacles eût agréé volontiers ce changement ; mais il ne fut point goûté d'Agariſte, qui ne ſe propoſoit autre choſe que la ſatisfaction de ſa fille : elle s'irrita contre Piſiſtrate ; elle crut qu'il mépriſoit leur alliance ; & qu'il cherchoit à les amuſer par cette défaite, pendant qu'il prenoit des meſures ſecrettes pour les perdre : on rejetta donc fiérement ces propoſitions ; Agariſte ne ſongea plus qu'aux moyens de ſe venger.

Ceſyre aimoit Hyparque ; elle fut vivement touchée de ce refus ; elle perdoit pour jamais l'eſpérance d'épouſer ce Prince ; & pour ſurcroît d'amertume, il ne paroiſſoit point qu'il fût ſenſible à cette rupture : elle ſe perſuada aiſément qu'il ne l'aimoit point, & que ſon pere avoit ſeulement ſuivi ſes impreſſions.

Hyparque charmé de se voir sur le point d'être heureux, paroissoit en public avec un air de contentement, qui se faisoit remarquer à tous les yeux : quoiqu'il parlât toûjours de Césyre avec éloge, on voyoit pourtant qu'il la perdoit sans regret : j'aurois été charmé, disoit-il, que la fille de Mégacles fût devenuë femme de mon pere : elle a des vertus dignes de Pisistrate ; il la méritoit mieux que moi ; & ç'eût été avec plaisir que je l'aurois vuë tenir le premier rang d'Athénes. On me l'avoit destinée, ajoutoit-il ; mais les raisons de mon pere m'inposoient silence sur ce changement : Césyre eût fait sagement d'avoir pris le même parti.

Ces discours raportés à Césyre, l'irritérent si fort, qu'elle eut peine à déguiser ses véritables sentimens. La fiére Agariste

fut outrée de se voir ainsi trompée : elle donna avis de tout à Mégacles; aussi-tôt il renoüa avec Licurgue, & dès ce moment la perte de Pisistrate fut résoluë. L'Histoire ne nous aprend point de quelle façon cette révolution arriva ; on sçait seulement que les factions de Mégacles & de Licurgue se réünirent ; que Pisistrate fut obligé de sortir d'Athénes, & que l'ancien Gouvernement fut rétabli.

Quelles étoient les réfléxions de Pisistrate ! & quelles étoient celles d'Hyparque ! Mais que pensoit la triste Phya ! Elle seule avoit causé la disgrace de son Amant : elle ne put rester dans la Ville, dès qu'il en fut éloigné. Je viens pleurer avec vous nos communs malheurs, lui dît-elle ; je viens vous reprocher votre foiblesse : n'avois-je pas prévu qu'il étoit dangereux d'irriter

Mégacles ; qu'il valoit mieux le satisfaire que de le porter à se venger ? Hélas ! vous en avez plûtôt cru une aveugle passion : & malheureuse ! je n'ai point assez combattu votre funeste résolution ; je me suis montrée aussi foible que vous. Grands Dieux ! punissez-moi seule ; ne faites point tomber sur des Princes vertueux, la peine qui n'est dûë qu'à mes coupables apas.

Cependant Mégacles & Licurgue, maîtres d'Athénes, prétendoient gouverner chacun à son gré : au lieu d'un Tyran, (nom qu'on leur donnoit alors dans la Gréce), l'Etat sentit qu'il en avoit deux ; mais Césyre, vengée de Pisistrate, ne voulut plus entendre parler d'épouser Lycurgue. Elle aimoit encore Hyparque ; & elle ne pouvoit cesser de haïr Lycurgue : elle le traita avec des hauteurs qui l'irritérent,

& bien-tôt il se divisa d'avec Mégacles. La Ville fut donc en proie à deux factions rivales ; & la Paix qu'on croyoit rétablie dans la République, par la retraite de Pisistrate, fut de nouveau troublée. On regretta le Gouvernement précédent : Mégacles en fut averti ; il craignit de se voir chassé à son tour ; il résolut de prévenir sa disgrace, en s'accommodant avec Pisistrate.

Un sentiment de vengeance disposa Césyre à donner les mains à l'accommodement. Elle consentit à épouser Pisistrate, afin d'être maitresse de la destinée de son fils ; elle se proposoit de traverser ses engagemens ; de s'oposer à tous ses établissemens, & de lui faire sentir par la dureté de sa conduite, qu'il eût mieux fait de la choisir pour sa femme, que de souffrir qu'elle devint sa Marâtre.

Agariste entra dans les vuës de sa fille. Pisistrate qui se tenoit à la portée d'Athénes, fut averti des mesures qui se prenoient pour son rétablissement, par les amis qu'il avoit dans la Ville. L'accommodement fut bien-tôt conclu : le Mariage de Pisistrate avec Césyre en fut le nœud ; il il ne fut plus question que de faire rentrer Pisistrate dans la Ville.

Ce Prince qui avoit particuliérement étudié l'esprit crédule & religieux des Athéniens, s'avisa d'une ruse qui passeroit pour grossiére chez des Peuples qui ne seroient pas superstitieux. Pour donner un air mistérieux à son retour, il voulut paroître ramené par Minerve, la Patrone de la Ville : il indiqua Phya * comme

* *Quæ verò Pisistratum reduxit in tyrannidem, quoniam gestum & speciem Palladis præ se ferebat, idem scribit pulchram fuisse, nempe forma Deæ similem, filio quoque Hyparcho*

propre à bien conduire ce ſtratagême ; elle étoit d'une ſtature au-deſſus de la taille ordinaire ; elle avoit l'air grand & majeſtueux ; & des graces mêlées d'une certaine dignité très-convenable à une Déeſſe : on lui fit prendre les habits de Minerve ; on la revêtit de ſon Caſque ; on lui fit preſent de ſon Egide ; elle étoit armée d'une Pique ; en cet état on doutoit ſi elle étoit plus terrible qu'aimable ; elle inſpiroit à la fois tant d'amour & tant de reſpect, que Piſiſtrate en la conſidérant en cet état, regretta plus d'une fois le bien qu'il avoit cédé à ſon fils.

Phya ainſi parée ſe montra ſur un Chariot tiré par ſix chevaux ſuperbement harnachés : elle tenoit Piſiſtrate par la main ; Mé-

cho Phyam nuptum dedit ; illam nimirum quæ curru vecta in medium prodierat, genere Socratis filiam. Ath. lib. 13.

gacles & ses Partisans suivoient; ils entrérent de la sorte, triomphans dans Athénes, précédés par des gens de cheval, qui crioient au Peuple que la Déesse ramenoit Pisistrate dans sa Ville: il la traversa sans obstacle, & il marcha droit à la Forteresse, dont ses Troupes se saisirent. Il ne parut pas qu'il eût été dépossédé un moment de l'autorité qu'il venoit de reprendre.

Dès le soir Pisistrate épousa Césyre, pendant que le tendre Hyparque joüissoit de sa félicité aux pieds de sa chere Phya. Je vous dois, lui disoit-il, le rétablissement de mon pere; tous les Athéniens ont été éblouïs à la vuë de tant de charmes: Non, les armes de la Déesse n'auroient point eu tant de pouvoir. Quelle majesté! quelle grace! Ah! ma chere Déesse, divine Minerve: Non, Athénes ne doit point tant

à la fille de Jupiter, qu'à celle de Socrate. Seigneur, reprit doucement Phya, prenez garde d'offenser la Déesse, en vous servant de ces expressions profanes : souvenez-vous de ce qu'il en coûta à Niobé, pour avoir osé comparer sa beauté à celle de la divine Latone. Mon cher Hyparque, mon cher Prince, modérez des transports qui me font trembler. Hélas ! je crains que les Dieux ne vous demandent raison de l'excès de votre joie.

Dès le soir de son Mariage, Césyre s'aperçut de l'intelligence d'Hyparque & de Phya : elle vit qu'elle avoit été trompée ; mais quelle fut sa fureur, lorsqu'elle aprît le lendemain, que leur Mariage venoit d'être célébré dans le Temple de l'Hymenée ? Quoi ! s'écria-t-elle, c'est pour cette faiseuse de Couronnes, qu'Hyparque a dédaigné de m'é-

poufer. Grands Dieux ! à quel état me vois-je réduite ? la fille de Mégacles n'a donc au-deffous d'elle, que celle de Socrate ? & dans toutes les cérémonies, je ferai fuivie immédiatement par une fille née dans un rang auffi vil : Non, je ne le fouffrirai point; que Pififtrate me venge ou qu'il périffe, je ne veux point que mon indigne Rivale puiffe m'apeller fa mere.

Hyparque & Phya ignoroient à quels tranfports de defefpoir Céfyre fe livroit, & les projets de vengeance qu'elle formoit ; Ils joüiffoient du plaifir d'être unis, de n'avoir point de concurrens à craindre, ni de Rivaux à redouter. Pififtrate fembloit être guéri de fa premiere paffion ; Mégacles étoit apaifé ; le Peuple content ; & chacun béniffoit tout haut le rétabliffement du Gouvernement d'un Prince, qui feul

avoit trouvé l'art de fixer l'inconstance des Athéniens.

Mais les ennemis de Pisistrate profitoient du couroux de Cesyre : elle avoit gagné Agariste ; cette mere orgueilleuse du rang de sa fille, ne pouvoit souffrir que le fils de son gendre eût une femme dont la naissance deshonoroit si fort les Pisistratides, & l'alliance qu'ils venoient de prendre avec la maison d'Alcméon : on décria la condition de Phya ; on la traita publiquement de Courtisane : on fit courir les Vers les plus diffamans sur son compte : on attaqua même la mémoire de Solon ; on lui reprocha dans une Satyre ironique, qu'il avoit le premier introduit ce commerce de galanterie, qui se traitoit publiquement dans Athénes *.

In omnes beneficus ô Solon fuisti.
Hoc enim primùm te vidisse aiunt,
Quod, ô summe Jupiter, populare valde & salutare fuit,

Et,

Quoique cette Piéce ne semblât regarder que Solon, on en fit une maligne aplication à Phya; l'obscurité de sa naissance, & la bassesse de sa condition, firent penser qu'elle n'avoit acquis le rang où elle étoit montée, qu'en favorisant alternativement l'amour du pere & celui du fils: Ces bruits étoient secrettement

Et, quod, mihi fas sit dicere, magnopere tum expediebat,
Cùm frequentem & juvenibus civitatem esse tu animadverteres,
Qui necessariis legibus naturæ obsequerentur:
Et multa, ubi parum couveniebat, delinquerent,
Emptitias mulieres statuisse quibusdam in locis
Omnibus communes, & apparatas.
Stant nudæ: ne te fallant, dispice omnia:
Tu mentis compos es: si voles, habes:
Accede: tibi quidem fores patent.
Obolum numera: prosili & abi: nulla.
Earum ficta est, simulataque recusatio: nullæ nugæ; non illæ se subtrahunt.
Si placet statim amplectere, & quo voles modo:
Existi mandato laqueum: alienæ quid ad uxores?
Ath. lib. 13.

Ces Vers étoient de Philemon, Poëte Comique, célébre du tems d'Antigone *Gonatas*, vers la 126, Olympiade.

excités par Céſyre, & par ces Partiſans; elle éclata même contre ſon mari, & elle donna un prétexte ſi odieux à ſes plaintes, qu'il ſouleva ſes proches contre Piſiſtrate *.

On dit que ce fut ce qui détermina ſur tout Agariſte à joindre ſes plaintes à celles de ſa fille: elle jura la perte de Piſiſtrate; & elle ſçut ſi bien faire agréer à Mégacles ſes projets de vengeance, qu'il réſolut une ſeconde fois de travailler à chaſſer Piſiſtrate. Il ſe réconcilia donc de nouveau avec Licurgue; il lui promît Céſyre, qu'il étoit réſolu d'ôter à Piſiſtrate. Le foible

* *Verùm cum & filii eſſent ei adoleſcentes, & Alcmeonidæ dicerentur obnoxii eſſe piaculo, nolens ex novo conjugio liberos tollere, haud legitime coïbat cum uxore. Quam rem cum primò mulier occultaſſet, poſtea matri ſuæ aperuit; mater viro indicavit; iſte verò iniquè ferens à Piſiſtrato contumeliosè affici, ut erat iratus, in gratiam rediit cum ſeditioſis.* Herod. lib. 1. c. 61.

Licurgue ſe laiſſa encore perſuader : il vit Céſyre chez Mégacles : elle lui laiſſa voir ſa douleur: il fut touché de ſes larmes, & il l'aſſura qu'elle ſeroit vengée; elle le fut en effet : Piſiſtrate fut une ſeconde fois obligé de ſortir d'Athénes avec toutes ſa famille. On ignore encore le détail de cette derniere révolution : on ſçait ſeulement qu'elle dura onze années ; & qu'au bout de ce tems, Piſiſtrate trouva le moyen de rétablir ſon autorité dans Athénes, d'en chaſſer abſolument les Alcméonides, & de laiſſer ſa domination bien affermie entre les mains de ſes deux fils.

Fin du quatriéme Tome.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux un Manuſcrit, intitulé : *Hiſtoire ſecrette des Femmes Galantes de l'Antiquité*, dans lequel je n'ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Paris ce vingtiéme Juin mil ſept cens trente.

Signé, DEMONCRIF.

TABLE

DU QUATRIE'ME TOME
de l'Histoire Secrette des
Femmes Galantes de
l'Antiquité.



